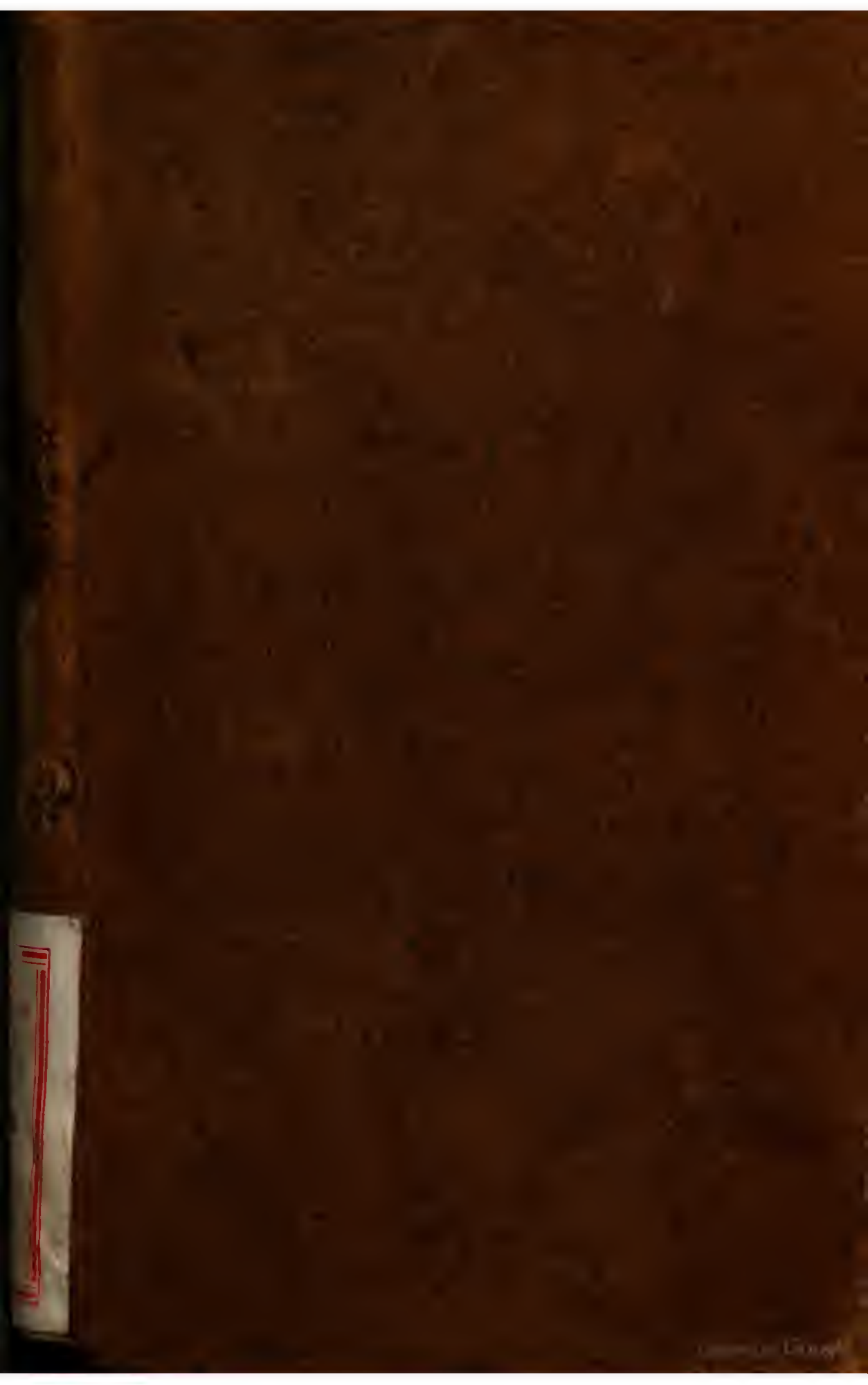


...Z.
...ele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
125
NAPOLI

6.VI

II Suppl. Palat. A 125

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME SIXIEME.

---

627 149

ŒUVRES

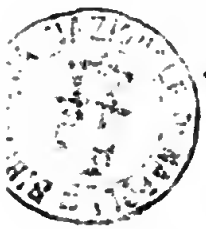
DE

M. FIELDING.

TOME VI.

JONATHAN WILD

LE GRAND.



À GENEVE,

z NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1781.

AVERTISSEMENT.

Le nom de M. Fielding eſt avantageuſement connu dans la Littérature ; ſes productions ont été reçues en Angleterre avec applaudiſſement, & on leur a fait parmi nous l'accueil le plus favorable.

L'Ouvrage que nous offrons au Public, eſt d'un genre ſingulier. L'Auteur, ſous le voile de l'ironie, cherche à déſabuſer les hommes des idées fauſſes, & preſque toujours dangereuſes, qu'ils ſe forment communément de la grandeur.

Nul homme n'eſt véritablement grand, s'il ne s'occupe conſtamment de faire autant qu'il eſt en lui, le bonheur de ſes ſemblables. D'après ce

principe, que deviennent, pour la plupart, les Héros de tous les ſiecles? Perſonne ne mérite moins qu'eux les titres dont les décorent ſi ſouvent l'ignorance ou la flatterie. Alexandre (1) & Céſar n'étoient que des monſtres, nés pour le malheur de l'humanité. Octave même, dont le regne nous paroît ſi glorieux, ne fut, dans ſes premieres années, qu'un Tigre altéré de ſang; &, malgré l'éclat de ſes victoires,

Il n'eût point eu le nom d'Auguſte,
Sans cet empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.

(1) ... Cet écervelé, qui mit l'Aſie en cendres.
. . . . . .
Heureux ſi, de ſon tems, pour cent bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maiſons;
Et qu'un ſage Tuteur l'eût, en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure!
Boileau, Satyre

M. Fielding ſaiſit, en paſſant, toutes les occaſions de relever, d'une maniere indirecte, les défauts & les ridicules de ſes compatriotes. Les préjugés, le mauvais goût, l'eſprit de parti, ſont généralement l'objet de ſa cenſure.

Nous nous ſommes attachés à rendre ſes penſées auſſi fidellement qu'il nous a été poſſible; cependant, comme nous écrivons pour des Lecteurs François, nous avons été quelquefois forcés de retrancher on d'abréger des détails, qui auroient pu leur paroître ou trop longs, ou trop peu intéreſſans.

Le but de l'Hiſtorien Anglois étoit l'inſtruire & de plaire : il a réuſſi. Nous avons le même but; mais nous craignons, avec raiſon, de ne point

avoir le même ſuccès, & nous ne ſaurions nous diſſimuler, que, malgré tous nos efforts, notre traduction n'eſt qu'une très-foible copie d'un excellent original.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Combien il eſt important de conſerver à la poſtérité les belles actions de ces Etres merveilleux, que produit quelquefois la nature & qu'on appelle grands hommes.* page 1

CH. II. *Quels étoient les ancêtres de notre héros, autant qu'on a pu les déterrer en fouillant avec ſoin dans les ténébres de l'antiquité.* 7

CH. III. *Naiſſance de Jonathan Wild, dit le Grand, ſes parens, ſon éducation.* 12

CH. IV. *Entrée de Wild dans le monde; il fait connoiſſance avec le Comte la Ruſe.* 19

CH. V. *Le jeune Wild & le Comte la Ruſe ont enſemble une converſation qui ſe termine d'une maniere tranquille, aiſée & naturelle.* 24

CH. VI. *Nouvelle conférence entre le Comte & Wild; matieres intéreſſantes, & traitées dans le genre ſublime.* 34

CH. VII. *Wild, après avoir voyagé, revient chez lui. Chapitre assez court, & qui renferme plus de tems & moins de matieres qu'aucun autre de cette histoire.* pag. 39

CH. VIII. *Exemple étonnant de grandeur d'ame.* 42

CH. IX. *Wild rend visite à Mademoiselle Lettice Snap. Portrait de cette jeune personne. Mauvais succès des tentatives de M. Wild.* 49

CH. X. *Conduite étrange de la chaste Lettice. Découverte qui doit surprendre, & qui peut même affecter le lecteur.* 53

CH. XI. *Nouveau trait de magnanimité, aussi sublime qu'on puisse en trouver dans les histoires anciennes ou modernes. Avis utile aux jeunes gens qui aiment à se divertir.* 57

CH. XII. *Particularités, qui peut-être ne surprendront guere, après ce qu'on sait déjà de Mademoiselle Lettice. Portrait d'un joli homme. Dialogue dans lequel on traite du droit public, aussi bien que de, &c.* 62

CH. XIII. *Dont nous sommes extrémement jaloux, & que nous regardons en effet comme notre chef-d'œuvre. Histoire étonnante touchant le Diable. Discussion délicate sur l'honneur.* 68

CH. XIV. *Suite de l'avanture précédente.* 75

LIVRE SECOND.

CH. I. *Caractère des gens ſimples. Uſages auxquels ils ſont deſtinés.* pag. 84

CH. II. *Wild, avec ſa magnanimité ordinaire, dupe Bagshot, & imagine un ſtratagême admirable pour dévaliſer Francœur, par le moyen du Comte, & pour priver le Comte de ſa part du butin.* 90

CH. III. *Rencontre imprévue. Entretien galant. Situation délicate. Le tout accompagné de ſentimens héroïques.* 97

CH. IV. *Wild, après bien des recherches inutiles, fait ſur ſon malheur un diſcours moral, qui, s'il eſt bien entendu, peut ſervir de modele dans le beſoin.* 107

CH. V. *Avantures ſurprenantes, & dont notre héros vient heureuſement à bout.* 112

CH. VI. *Des Chapeaux.* 121

CH. VII. *Suites naturelles des liaiſons que les gens du peuple oſent entretenir avec les grands hommes. Lettres qui peuvent ſervir de* Protocoles *pour répondre aux demandes d'un créancier indiſcret.* 125

CH. VIII. *Notre héros porte la magnanimité auſſi loin qu'elle peut aller.* 132

CH. IX. *Grandeur de Wild. Scene triviale entre madame Francœur & ſes enfans. Projet étonnant, & digne de la plus grande admiration.* pag. 138

CH. X. *Voyage ſur mer. Avantures neuves & ſurprenantes.* 145

CH. XI. *Conduite merveilleuſe de Wild dans la chaloupe.* 147

CH. XII. *Des proverbes. Morceau curieux, & qui renferme la plus fine littérature.* 151

CH. XIII. *Notre héros échappe à la mort, d'une maniere étrange & cependant naturelle.* 154

CH. XIV. *Concluſion de l'avanture de la chaloupe. Fin du ſecond livre.* 158

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *Pitoyable conduite de Francœur. Etourderie de ſon apprentif.* pag. 162

CH. II. *Soliloque de Francœur. Diſcours rampant, & dans lequel on auroit bien de la peine à trouver un ſeul mot de grandeur.* 167

CH. III. *Notre héros s'avance à pas de géant dans les ſentiers de la grandeur.* 175

CH. IV. *Un jeune héros, de la plus grande eſpérance, paroît pour la premiere fois ſur la ſcene. Matieres utiles & inſtructives.* 180

CH. V. *Grandeur telle qu'il ne s'en trouve point de pareille dans l'hiſtoire, ni même dans les Romans.* pag. 185

CH. VI. *Suite de l'expédition de Fireblood. Traité de mariage qui auroit pu ſe conclure à Smith-field, ou dans le parc de S. James.* 192

CH. VII. *Préliminaires du mariage de M. Jonathan Wild avec la chaſte Lettice.* 198

CH. VIII. *Dialogue* matrimonial *entre Jonathan Wild, Ecuyer, & Lettice ſa femme, le matin du quinzieme jour après leur mariage, & qui finit d'une maniere plus amicale qu'on n'auroit oſé l'attendre.* 203

CH. IX. *Oſervations ſur le diſcours précédent. Il ſe trame contre notre héros un complot capable de faire trembler quiconque auroit quelque penchant pour la grandeur.* 214

CH. X. *Wild, par une généroſité ſans exemple, va voir Francœur. Il en eſt reçu d'une maniere aſſez déſagréable.* 220

CH. XI. *Projet ſi profondément penſé, qu'il feroit honte à tous les politiques de notre tems. Digreſſion & ſous-digreſſion.* 226

CH. XII. *Eloge des Commiſſaires de quartier, &c. Nouvelles extravagances de Friendly.* 230

CH. XIII. *Faits particuliers concernant Fireblood. Accident qui ne ſauroit manquer d'intéreſſer le lecteur pour une des demoiſelles Snap.* pag. 235.

CH. XIV. *Diſcours éloquent & digne de remarque. Conduite peu naturelle d'un des compagnons de Wild.* pag. 140

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I. *Sentimens du Chapelain de Newgate: Maximes dignes d'être écrites en lettres d'or. Extravagance de Friendly. Accident épouvantable.* pag. 249

CH. II. *Avis ſur l'ingratitude du peuple. Arrivée de M. Wild dans le château. Evénemens qui ne ſe trouvent dans aucune autre hiſtoire.* 257

CH. III. *Suite d'anecdotes relatives à l'hiſtoire de Newgate.* 263

CH. IV. *Arrêt définitif contre Francœur. Wild laiſſe échapper dans cette circonſtance quelques marques de foibleſſe.* 271

CH. V. *Arrivée d'une perſonne qu'on n'attendoit gueres. Suites de cet événement.* 276

CH. VI. *Explication de l'événement précédent.* 282

H. VII. *Avantures de Madame Francœur.* pag. 287

H. VIII. *Suite des Avantures de Madame Francœur.* 297

H. IX. *Evénemens inouïs, qui peuvent paroître incroyables à ceux qui n'ont pas lu beaucoup de voyages, & que le lecteur eſt maître de croire ou de révoquer en doute.* 303

I. X. *Surpriſe de Madame Francœur. Tentatives inutiles. Secours ineſpéré.* 310

I. XI. *Bruit horrible, & quelle en étoit la cauſe.* 320

I. XII. *Concluſion des Avantures de Madame Francœur.* 225

I. XIII. *Suite de l'hiſtoire de Wild. Nouvelles conſidérations ſur la grandeur.* 344

I. XIV. *Dialogue entre le Chapelain de Newgate & M. Jonathan Wild. Matieres très-grâves & ſavamment diſcutées.* 338

I. XV. *Wild parvient au dernier point de la grandeur humaine.* 348

I. XVI. *Caractère de Wild. Concluſion de cette hiſtoire.* 355

Fin de la Table des Chapitres.

TOM

ONATHAN WILD LE GRAND.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

mbien il eſt important de conſerver à la poſtérité les belles actions de ces Etres merveilleux, que produit quelquefois la Nature, & qu'on appelle grands Hommes.

'EST aux grands Hommes que nous nmes redevables des événemens les plus éreſſans ; ce ſont eux, qui, après en oir conçu le plan, les ont conduits à ır perfection : nous pouvons donc re- der leurs vies particulieres, comme le cis de toute l'hiſtoire. Ces ſortes d'ou- ges, lorſqu'ils nous ſont tranſmis par

des Ecrivains habiles, nous amuſent auſſi agréablement, qu'ils nous inſtruiſent. Nous n'y apprenons pas ſeulement à connoître les hommes en général, à démêler les reſſorts qui les font agir, & les différens moyens qu'ils emploient pour parvenir à leur but; nous y trouvons encore des exemples, qui, bien mieux que tous les préceptes, nous montrent ce qui mérite notre admiration ou notre haine, ce que nous devons ſuivre ou éviter avec le plus grand ſoin.

Mais, non contens de nous peindre, de la maniere la plus ſenſible, la beauté de la vertu & la difformité du vice, Plutarque, Cornelius Nepos, Suétone, & ceux qui les ont imités, nous donnent encore dans leurs Ecrits une leçon fort utile: c'eſt de ne jamais louer ou blâmer perſonne à la hâte & ſans réflexion. Car nous voyons ſouvent dans le même caractere un tel mélange de bon & de mauvais, qu'il faut un jugement bien exquis & un coup-d'œil bien juſte, pour déterminer de quel côté doit pancher la balance. Pour un caractere décidé, tels que ceux d'Ariſtide, de Brutus, de Lyſandre, ou de Néron, il s'en offre mille qui ne ſont, ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait mauvais, & dont les vertus & les vices ſont tellement compenſés, que les uns ſont en quelque façon effacés par les autres.

De cette eſpece étoit le perſonnage il-
ſtre dont nous entreprenons d'écrire
iſtoire. Quoiqu'il fût doué de qualités
)bles & ſublimes, on ne ſauroit pourtant
ſurer qu'elles fuſſent abſolument pures
ſans mélange. Si nous n'enviſageons
: grand Homme que ſous un certain
ur, nous le trouvons égal, pour ne pas
re ſupérieur, à tout ce que l'Antiquité
jamais produit de plus célebre. Mais ſi
)us tournons la médaille, il faut l'a-
)uer, il ne ſera plus le même à nos
:ux; & ſon caractere ſe ſentira plutôt
: la foibleſſe d'un de nos Héros mo-
:rnes, que de la grandeur uniforme des
nciens.

Notre deſſein n'eſt point de donner dans
perſonne un modele parfait & accom-
i; mais en rapportant ſcrupuleuſement
s légeres imperfections qui ont terni le
ſtre de ſes belles qualités, nous offri-
)ns au Lecteur un fidele tableau de la
agilité humaine, & nous tâcherons d'ex-
ter dans ſon ame une pitié ſalutaire,
1 le faiſant convenir qu'il n'y a point
: mortel, qui, après un mûr examen,
)it en tout genre un objet vraiment digne
e notre admiration.

Mais avant que d'entamer cet ouvrage
nportant, nous devons détruire, autant
u'il eſt en nous, quelques erreurs d'opi-
ion que le genre-humain n'a contractées

que par la mauvaiſe foi des Hiſtoriens. Ces Meſſieurs, craignant d'attaquer ou de contredire la doctrine ſurannée d'une troupe de bonnes gens qu'on a appelés, ſans doute par dériſion, Sages ou Philoſophes, ont fait tous leurs efforts pour confondre les idées de grandeur & de bonté; tandis qu'il n'y a peut-être pas deux choſes qui ſoient plus diſtinctes l'une de l'autre, puiſque la grandeur a pour but de cauſer aux hommes toutes ſortes de maux, au lieu que la bonté conſiſte à les en garantir. Or, quoiqu'un Ecrivain, s'il veut être vrai, ſoit obligé de faire une peinture brillante de la premiere de ces qualités dans toutes les actions qu'il nous rapporte de ſon Héros; cependant il eſt toujours coupable, lorſque, pour concilier ſon ouvrage avec cette doctrine abſurde, il y mêle des réflexions qui alterent réellement la perfection de ce même Héros, en détruiſant l'uniformité de ſon caractere. Rien, par exemple, n'eſt plus mal-adroit que les éloges dont on relève ordinairement la clémence & la généroſité d'Alexandre & de Céſar. Le premier porte partout le fer & le feu, ravage un vaſte Empire, fait périr un million d'innocens; &, après des exploits auſſi ſublimes, on s'aviſe de lui faire honneur de n'avoir pas coupé la gorge à une vieille femme, & d'avoir eu aſſez de modération pour ne

as déshonorer de jeunes Princeſſes dont
avoit cauſé tous les malheurs. Céſar,
lus magnanime encore, renverſe la li-
erté de ſa Patrie, ſe baigne dans le ſang
e ſes propres concitoyens, s'empare im-
unément de l'autorité ſouveraine; &, par-
i tant d'actions héroïques, on vient nous
anter ſa conduite généreuſe & bienfai-
nte à l'égard de ſes amis, qui, après
voir favoriſé ſes deſſeins, pouvoient l'ai-
er encore à affermir ſa tyrannie.

Or, qui ne voit pas que ces qualités
trangeres doivent être regardées plutôt
omme des imperfections que comme un
rnement dans ces grands Hommes, qu'el-
es obſcurciſſent leur gloire, qu'elles les
rrêtent au milieu de leur courſe, &
u'elles ne répondent en aucune façon à la
n pour laquelle ils ſemblent avoir été en-
oyés dans le monde, c'eſt-à-dire, pour
cauſer les plus grands déſordres ?

Nous eſpérons que le Lecteur nous
endra témoignage, que nous ſommes
ort éloignés de confondre de pareilles
dées : car, toutes les fois que nous avons
u à raconter les actions d'un grand Hom-
ne, nous n'avons jamais parlé de quelque
ueur de bonté qui paroiſſoit ou foiblement
n lui, ou d'une maniere plus vive dans
es autres, que comme d'une tache &
l'un défaut qui le rendoient incapable de

ces entrepriſes brillantes qui mènent à l'honneur & à l'eſtime des hommes.

Comme nous ne trouvons dans notre Héros que fort peu de ces ſortes de foibleſſes, & ſeulement aſſez pour le faire participer à l'imperfection naturelle de l'humanité, nous nous ſommes enhardis à le décorer du nom de Grand; & nous ne doutons point que le Lecteur, après avoir lu attentivement cette hiſtoire, ne veuille bien concourir avec nous à lui confirmer un titre qu'il a ſi bien mérité.

CHAPITRE II.

Quels étoient les ancêtres de notre Héros ; autant qu'on a pu les déterrer en fouillant avec ſoin dans les ténebres de l'Antiquité.

JONATHAN *Wild* ou *Wyld*, car lui-même n'écrivoit pas toujours ſon nom d'une maniere uniforme, deſcendoit de *Volſtan-Wild*, qui ſervit ſous *Hengiſt*, [1] & ſe diſtingua particuliérement dans cette journée fameuſe où les Bretons furent ſi indignement maſſacrés par la perfidie des Saxons : car, comme on avoit

[1] Hengiſt, chef des Saxons, avoit trouvé moyen de s'établir dans la province de Kent, malgré les oppoſitions de Vortigerne, Roi des Bretons. Dans le deſſein de s'agrandir, il fit ſemblant de ſe réconcilier avec ce Prince, & l'invita à un feſtin. Vortigerne s'y rendit, accompagné de plus de trois cent de ſes principaux ſujets. Hengiſt le reçut avec des témoignages de reſpect & de cordialité, qui charmerent les Seigneurs Bretons : mais ſur la fin du repas, à un certain ſignal que donna le perfide, tous ces braves gens furent maſſacrés ; le Roi ne put ſauver ſa vie qu'en cédant aux Saxons un grand pays dans le voiſinage de celui qu'ils poſſédoient déja : ceci arriva vers l'an 474.

donné pour mot du guet, *nemet cour ſaxes*, *tirez vos épées*, ce gentilhomme, qui apparemment étoit un peu ſourd, ſe trompa, & crut entendre *ne net her ſacs*, *prenez leurs bourſes*; au lieu donc de s'amuſer à égorger ſon voiſin, il ſe mit ſur-le-champ à fouiller dans ſes poches, & ſe contenta de lui prendre ce qu'il avoit, ſans attenter à ſa vie.

Wild, ſurnommé *Langfanger* ou plutôt *Langfinger*, fut encore un des ayeux de notre héros : il floriſſoit ſous le regne de Henri III [2], & étoit étroitement attaché à *Hubert du Bourg* [3]; il avoit gagné ſa confiance par ſon habileté dans un art dont Hubert avoit été lui-même l'inventeur. Il ſavoit enlever adroitement une bourſe ſans que le propriétaire s'en apperçut, & c'eſt ſans doute ce qui lui avoit fait donner ſon ſurnom [4]. Il fut le premier de ſa famille qui ſouffrit pour le bien de ſon pays. Un bel-eſprit de ce tems-là lui fit l'épitaphe ſuivante.

---

[2] Henri III, fils de Jean ſans Terre, ſuccéda à ſon pere en 1216; ſon regne fut extrêmement agité : il mourut en 1272, âgé de 66 ans.

[3] Miniſtre de Henri III.

[4] Langfinger ou Langfanger, expreſſion métaphorique, qui ſignifie un habile fripon.

O honte pour la Juſtice ! Wild eſt pendu pour avoir pris la bourſe d'un particulier, tandis que le vieil Hubert & ſes pareils vuident impunément les poches de toute la Nation.

Langfanger laiſſa un fils nommé Edouard, qu'il avoit inſtruit avec beaucoup de ſoin dans l'art qui l'avoit rendu ſi fameux lui-même. Cet Edouard ſervit en qualité de Volontaire ſous le célebre *Jean Falſtaff*; (5) & par ſa bonne conduite, il ſe rendit ſi cher à ſon Capitaine, qu'il l'auroit certainement élevé à quelque poſte éminent, ſi le Roi eût tenu à ce vieux guerrier la parole qu'il lui avoit donnée.

Après la mort d'Edouard, la famille entra, pour ainſi dire, dans l'obſcurité, juſqu'au regne de Charles I. Ce fut alors que Jacques Wild ſe rendit recommandable dans les guerres civiles, en paſſant toujours ſucceſſivement du côté pour lequel le Ciel ſembloit ſe déclarer. A la fin des troubles, Jacques n'ayant point été récompenſé comme il le méritoit, fit ce qu'en pareil cas ont coutume de faire les gens neutres; il aſſocia avec un brave homme nommé

(5) Guerrier fort connu dans l'hiſtoire d'Angleterre, ſous Henri IV, & l'un des héros de Shakeſpear.

Hind, & déclara ouvertement la guerre aux deux partis. Il eut d'abord quelque ſuccès; mais enfin, accablé par la multitude; il fut pris & condamné à une mort infâme par un conſeil de douze officiers ennemis, qui, après quelque délibération, & au mépris des loix de la guerre, conclurent unanimément à ce meurtre.

Jacques avoit épouſé Rebecca, fille de Jean Hind; il en avoit eu quatre fils; Jean, Edouard, Thomas, Jonathan; & trois filles, qui furent nommées Grace, Charité & Honneur. Jean ſuivit la fortune de ſon pere, périt avec lui, & ne laiſſa point de poſtérité. Edouard fut célebre par ſon caractere compatiſſant, & paſſa toute ſa vie à ſolliciter les cauſes des pauvres priſonniers de Newgate: [6] on rapporte qu'il fut lié de l'amitié la plus intime avec un fameux docteur qui dirigeoit ces mêmes priſonniers pour le ſpirituel. Il avoit épouſé Editha, fille & héritiere en partie de Geoffroy Snap, qui, ſous le grand Cherif [7] de Londres & de Midleſex, avoit joui pendant long-tems d'un office, par le moyen

---

[6] Newgate (porte neuve) priſon de Londres.

[7] Chérif ou Shérif, eſpèce de Magiſtrat annuel en Angleterre, & dont les fonctions répondent, à-peu-près, à celles de Prévôt de l'*Isle* en France.

luquel il s'étoit acquis une grande réputa-
ion & une fortune honnête. Edouard n'eut
oint d'enfans. Thomas fut tranſporté tout
eune encore dans une de nos colonies
n Amérique ; on n'en a point entendu
arler depuis. Pour les filles, Grace &
Charité épouſerent, l'une, un brave ma-
uignon de la Province d'Yorck ; l'autre,
n riche fripier de la rue du Change ; &
Honneur, la plus jeune de toutes, mourut
ans avoir été mariée. Elle avoit long-tems
écu à Londres, elle fréquentoit ordinaire-
nent les Spectacles, & y diſtribuoit pour
e l'argent des oranges à tous ceux qui vou-
oient bien en accepter.

Jonathan prit pour femme Eliſabeth, fille
e Ralph Hollow, Ecuyer ; il en eut un
ls qui fut auſſi nommé Jonathan, & qui
ſt l'illuſtre ſujet de ces mémoires.

CHAPITRE III.

Naiſſance de Jonathan Wild, dit le Grand, ſes parens, ſon éducation.

ON remarque que la nature produit rarement un homme qui, dans la ſuite, doive jouer un grand rôle ſur le théâtre du monde, qu'elle ne l'annonce auparavant par quelques prodiges. Semblable à un poëte dramatique, qui ne manque jamais de préparer l'entrée de certains perſonnages conſidérables, par une narration pompeuſe, ou du moins par une aubade de tambours & de trompettes, notre bonne mere commune nous donne preſque toujours d'avance quelques marques ſenſibles des deſſeins qu'elle a formés. Ainſi, Aſtyages, grand-pere de Cyrus, ſongea que ſa fille avoit enfanté une vigne, dont les branches couvroient toute l'Aſie; ainſi Hécube, mere de Paris, avoit ſongé, pendant ſa groſſeſſe, qu'elle étoit accouchée d'un flambeau qui embraſoit la ville de Troye: ainſi Madame Wild, dans les mêmes circonſtances, rêva qu'elle avoit eu pendant la nuit la compagnie de Mercure, & du Dieu des Jardins. Ce ſonge embarraſſa les meilleurs aſtrologues du pays. Il paroiſſoit impliquer contradiction, l'un de

es Dieux étant le protecteur de l'induſ-
rie, & l'autre la terreur de ceux qui la
ettent en pratique. Un incident qui mé-
ite d'être rapporté, & qui marquoit aſſez
u'il y avoit dans ce rêve quelque choſe
e ſurnaturel, le rend encore plus merveil-
eux. Cette femme, qui n'avoit jamais en-
endu proférer les noms de ces Divinités;
s répéta ſi parfaitement le matin, qu'elle
e fit, en prononçant le dernier, qu'une lé-
ere faute de quantité. Son mari convint
u'il pouvoit bien lui avoir nommé Mer-
ure, parce qu'il avoit ouï parler de ce Dieu
u paganiſme: mais il jura qu'il ne lui avoit
mais dit un mot de l'autre Divinité, dont
n'avoit abſolument aucune connoiſſance.
In autre pronoſtic bien digne de notre ad-
iration, c'eſt que cette Dame, pendant
u'elle étoit enceinte, avoit envie de tout
e qu'elle voyoit; & comme, ſelon le
émoignage des meilleurs obſervateurs de la
ature, elle ne nous donne aucun goût,
ns nous donner les moyens de les ſatis-
ire, Madame Wild avoit alors dans les
oigts une certaine faculté attractive, à la-
uelle s'attachoit aiſément tout ce qu'elle
voit touché. Pour ne pas répéter ici beau-
oup d'autres faits, qui ne ſont peut-être
ondés que ſur le préjugé, nous allons paſ-
er à la naiſſance de notre héros, qui pa-
ut tout-à-coup ſur la ſcene, le jour même
ue la peſte commença à ſe faire ſentir

pour la premiere fois en 1665. Quelques-uns prétendent que ſa mere en accoucha dans une de ces maiſons de forme ronde (1) qui ſe trouvent dans *Covent-Garden*. Mais nous n'avons ſur ce fait aucune certitude : il fut baptiſé quelques années après par le fameux *Titus Oates*. (2)

Il ne ſe paſſa rien de bien extraordinaire pendant ſon enfance, ſi ce n'eſt que les lettres Th, (3) qui, en Anglois, ſont fort difficiles à prononcer, & dont les enfans ne viennent à bout qu'avec bien de la peine, il les prononça, la premiere fois qu'il les vit, avec une facilité ſurprenante. Il donnoit de tems en tems des marques prématurées de la douceur de ſon caractere : car, quoiqu'il ne fût pas poſſible de le porter à la moindre complaiſance par la terreur & les menaces, on lui faiſoit faire avec un morceau de ſucre tout ce qu'on vouloit, une bagatelle ſuffiſoit pour le corrompre ; ce qui faiſoit dire à bien des gens, qu'il étoit né pour être un grand homme.

A peine l'avoit-on mis à l'école, qu'il laiſſa échapper des traits qui déceloient

---

(1 Round-houſe, eſpece de corps-de-garde. Priſon du Guet.

(2) Fameux ſcélérat.

(3) Th, premieres lettres du mot *Thief*, qui ſignifie un voleur.

ne ame noble, & qui aſpiroit au grand. Tous ſes camarades le traitoient avec cette déférence, que les hommes ont généralement pour les génies ſupérieurs. S'il s'agiſſoit de piller un jardin, on conſultoit Wild. Il ſe mêloit rarement de l'exécution; mais il étoit toujours l'ame du complot, & le dépoſitaire du larcin. Si quelqu'un s'aviſoit de vouloir fripponner de ſon chef ſans l'en avertir, & ſans dépoſer le vol entre ſes mains, le maître le ſavoit auſſi-tôt, & le pauvre écolier étoit ſûr d'en être ſévérement puni.

Il montroit pour l'étude la répugnance la plus marquée: toute eſpece de travail étoit un tourment pour lui. Son maître, homme de bon ſens & de mérite, le diſpenſa bientôt de toute peine à cet égard; & tandis qu'il aſſuroit à ſes parens qu'il faiſoit les plus grands progrès, il lui permettoit de ſe livrer entiérement à ſes inclinations, parce qu'il ſentoit bien qu'elles le porteroient vers les objets plus nobles que les ſciences, qui, comme on en convient généralement, ne rendent aucun profit, & ne ſont propres qu'à empêcher un galant homme de s'avancer dans le monde.

Mais, ſi le jeune Wild le cédoit à ſes camarades quand il s'agiſſoit d'étudier, il n'y en avoit pas un ſeul qui fût plus habile en friponnerie; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dans ces petits tours d'eſ-

croc, qu'il imaginoit pour exercer ſes talens, il ne fut jamais découvert qu'une ſeule fois, qu'il avoit eſcamoté un livre, intitulé: *Gradus ad Parnaſſum*, c'eſt-à-dire, *degrés qui conduiſent au Parnaſſe.* On rapporte qu'à cette occaſion, ſon maître, qui, comme nous l'avons déjà vu, étoit un homme d'un eſprit prodigieux & d'une ſagacité ſurprenante, lui dit qu'il ſouhaitoit que ce livre pût devenir un jour pour lui *Gradus ad Patibulum*, des degrés qui le conduiſiſſent au gibet.

Quoique notre Héros mépriſât l'étude des langues ſavantes, il écoutoit cependant les autres écoliers avec beaucoup d'attention, ſur-tout lorſqu'on expliquoit certains endroits des Auteurs claſſiques. Il ne manquoit pas alors de marquer de tems en tems ſon approbation par les ſignes les moins équivoques; il prenoit, par exemple, un plaiſir ſingulier à ce paſſage de l'Iliade, (4) où il eſt dit qu'Achille attacha ſur une montagne deux des enfans de Priam, & qu'enſuite il les relâcha pour une ſomme d'argent: cela ſeul, diſoit-il, ſuffiroit pour réfuter ceux qui affectent tant de mépris pour la ſageſſe des Anciens, & pourroit prouver d'une maniere indubitable la grande antiquité *du friponiſme.* Il étoit charmé du récit que fait Neſtor, dans ce même livre,

(4) Illiad. liv. XI.

du butin qu'il avoit enlevé, c'eſt-à-dire, volé aux Eléens ; il ſe le faiſoit ſouvent répéter, & à la fin de chaque répétition, il pouſſoit un profond ſoupir, en diſant : c'étoit là un butin bien glorieux.

Quand on liſoit devant lui l'hiſtoire de Cacus, (5) il prenoit généreuſement pitié du ſort infortuné de ce grand homme, & prétendoit qu'Hercule, en le puniſſant, avoit pouſſé trop loin le reſſentiment & la cruauté : comme un jour un de ſes camarades faiſoit valoir beaucoup la dextérité de ce voleur, en tirant par la queue dans la caverne les bœufs qu'il avoit dérobés, il ſe mit à rire, & dit, d'un air dédaigneux, qu'il auroit pu lui apprendre encore un meilleur moyen.

Admirateur paſſionné des Héros, & ſur-tout d'Alexandre, il faiſoit ſouvent le parallele de ce Prince avec le fameux Roi de Suéde, Charles XII : il étoit comblé de joye, quand il entendoit raconter la maniere dont le Czar avoit dépouillé de grandes Villes de leurs habitans pour peupler ſon propre pays. Alexandre, diſoit-il, ne lui a point appris cette méthode, ce Prince ne l'a jamais pratiquée : mais, ajoutoit-il, c'eſt peut-être parce qu'il n'en avoit pas beſoin.

(5) Enéïde, liv. VIII.

Heureux s'il ne fût jamais ſorti de ſa ſphere ! Mais ſon principal défaut, pour ne pas dire le ſeul, étoit une certaine humilité naturelle, qui le portoit juſqu'à rechercher des choſes indignes de lui, & à ſe lier avec des perſonnes qui lui étoient fort inférieures. Il n'aimoit que les Romans groſſiers, & les fourberies de Scapin étoit ſa piece favorite.

Ce jeune Gentilhomme étant parvenu à l'âge de dix-ſept ans, ſon pere, au grand préjudice des Univerſités, & par une attention trop ſcrupuleuſe pour ſes mœurs, le conduiſit à Londres, où il demeura juſqu'à ce qu'il fut en état de voyager. Pendant cet intervalle, on s'appliqua ſérieuſement à perfectionner ſon éducation, & ſon pere n'oublia rien pour lui inſpirer des principes d'honneur & de politeſſe.

CHAPITRE IV.

Entrée de Wild dans le monde ; il fait connoiſſance avec le Comte la Ruſe.

UN accident, qui ſurvint peu de tems près ſon arrivée dans la Ville, lui épargna bien du travail, & le pourvut d'un récepteur que les ſoins & la dépenſe n'auroient jamais pu lui procurer. Le pere de Wild étoit en quelque façon attaché à la fortune de M. Snap, fils de feu M. Geoffroy, qui, comme nous l'avons dit, exerçoit un emploi honorable, ſous le Chef de Londres & de Midleſex, & dont la fille avoit été mariée dans la maiſon des Wilds. M. Snap, muni d'une bonne ſentence de priſe de corps, avoit arrêté un certain Comte la Ruſe, qui faiſoit alors une figure conſidérable, & l'avoit confiné dans ſa maiſon, (1) juſqu'à ce qu'il ſe

(1) En Angleterre, lorſqu'un homme eſt arrêté pour dettes, ou pour quelque cauſe ſemblable, il eſt le maître de choiſir, ou d'aller dans la priſon commune, ou de reſter, en donnant une penſion, chez celui qui l'a arrêté ; celui-ci répond de ſa perſonne, & le tient renfermé dans ſa maiſon, juſqu'à ce qu'il ait accommodé ſon affaire, ſoit en payant ſes créanciers,

deux cautions qui vouluſſent donner juridiquement leur parole, que le Comte répondroit au jour & dans le lieu preſcrits, à tout ce qu'un M. Thomas Thimble, Tailleur, auroit à objecter contre lui. Celui-ci prétendoit qu'en vertu de la loi du Royaume, le comte avoit engagé ſon propre corps, pour ſûreté de quelques habits qu'il lui avoit fournis, & dont il n'avoit pas été payé. Or, comme le Comte, quoique fort honnête homme, n'avoit pu trouver ſur-le-champ ſes répondans, il s'étoit vu forcé de réſider chez ſon nouvel hôte plus long-tems qu'il n'auroit voulu : car la loi, ce me ſemble, eſt telle, que quiconque doit dix livres ſterlings (2) eſt expoſé, ſur le ſimple ſerment de ſon créancier, à ſe voir enlever de ſa maiſon, arraché à ſa famille, & conduit en priſon pour y être détenu, juſqu'à ce qu'il vienne malgré lui au point de devoir cinquante guinées, (3) & que, faute de pouvoir payer cette ſomme, il ſoit hors d'état de ſe procurer peut-être

---

ſoit en trouvant quelqu'un qui veuille bien lui ſervir de caution.

(2) La livre ſterling vaut à-peu-près 22 liv. de notre monnoie.

(3) La guinée vaut environ 23 liv. monnoie de France.

jamais ſon élargiſſement : & ſi par hazard ce ſerment ſe trouve faux, comme cela n'arrive que trop ſouvent, alors vous n'avez aucuns recour contre le parjure ; il en eſt quitte pour dire qu'il s'étoit trompé.

M. Snap ne voulut pas, quoiqu'il y ut peut-être obligé par la loi de l'honeur, mettre en liberté le Comte ſur ſa onne foi : mais il ne le renferma pas auſſi troitement qu'il l'auroit pu. Il lui permit 'aller & de venir dans toute la maiſon ; , après avoir pris la précaution d'en bien rmer la porte, il tira parole de ſon iſonnier, qu'il ne chercheroit pas à en rtir.

M. Snap avoit eu d'une ſeconde femme ux filles qui étoient alors au Printems leur âge & de leurs charmes. Ces unes Demoiſelles, auſſi compatiſſantes e des héroïnes de Roman, eurent pitié Comte, & chercherent tous les moyens lui rendre ſa détention moins inſuppor-le : elles étoient toutes deux fort jolies ; es ne parvinrent cependant à le défenyer qu'en lui propoſant de jouer aux tes. On verra par la ſuite combien le mte étoit habile dans ces ſortes d'exeres : comme le Whisk [4] étoit alors le

4] Jeu de cartes qui reſſemble aſſez au drille.

jeu le plus à la mode, elles avoient néceſſairement beſoin d'un quatrieme acteur pour faire leur partie. Quelquefois M. Snap lui-même ſe délaſſoit par cet amuſement des fatigues de ſon emploi; quelquefois un ami ou une dame du quartier venoit à leurs ſecours: mais celui qui leur tenoit plus fréquemment compagnie étoit le jeune Wild, qui avoit été élevé avec Meſdemoiſelles Snap, & que tout le voiſinage regardoit comme l'époux futur de Lettice, la plus jeune des deux. Il eſt vrai qu'elle étoit ſa couſine germaine, & que, pour une conſcience un peu timorée, elle paroiſſoit lui tenir de trop près: mais les parens de part & d'autre, fort ſcrupuleux d'ailleurs, étoient convenus de ne pas s'inquiéter de cette bagatelle.

Les génies ſupérieurs ſe reconnoiſſent auſſi aiſément entr'eux, que les Francs-Maçons. Le Comte, dès le premier moment, conçut l'inclination la plus tendre pour le jeune Wild, dont les vaſtes talens ne pouvoient échapper au diſcernement d'un homme auſſi expérimenté: car, quoiqu'il fût fort habile au jeu, ce n'étoit qu'un petit compagnon en comparaiſon de Wild, qui, malgré tout l'art & la fortune de ſon adverſaire, ne manquoit jamais de le renvoyer avec moins d'argent qu'il n'en avoit apporté. En effet, Langſanger lui-même n'auroit pas travaillé en

ce genre avec plus d'adreſſe que notre jeune Héros.

Sa main avoit déja rendu de fréquentes viſites à la poche du Comte avant que celui-ci eût formé le moindre ſoupçon contre lui : il imputoit les pertes qu'il faiſoit à quelque plaiſanterie innocente & ſpirituelle de Mademoiſelle Théodoſée, fille aînée de M. Snap ; & comme elle le traitoit aſſez bien en particulier, il ne croyoit pas devoir s'en plaindre dans cette occaſion. Mais un ſoir Wild imaginant que ſon ami dormoit, l'attaqua avec ſi peu de ménagement, qu'il fut pris ſur le fait. Le Comte diſſimula, eut ſoin de boutonner plus exactement ſes poches, & ſe remit à piper les cartes avec encore plus d'art qu'auparavant.

Loin que cet événement fit naître quelque méſintelligence entre nos deux fripons, un pareil trait d'habileté frappa tellement le Comte, que, malgré la diſproportion que l'âge, le titre, & ſurtout l'habillement mettoient entr'eux, il réſolut de ſe lier plus intimément avec lui; cette liaiſon fut beaucoup plus durable qu'elle ne l'eſt ordinairement entre deux perſonnes qui ne ſe propoſent d'autre objet que de vivre aux dépens d'autrui.

CHAPITRE V.

Le jeune Wild & le Comte la Ruſe ont enſemble une converſation qui ſe termine d'une maniere tranquille, aiſée & naturelle.

UN ſoir après que tout le monde ſe fut retiré, le Comte, reſté ſeul avec Wild, lui parla ainſi : Votre mérite vous eſt, ſans doute, aſſez connu, pour que vous ne ſoyez pas ſurpris quand je vous avouerai combien j'y ſuis ſenſible. Fait, comme vous l'êtes, pour intéreſſer & pour plaire, il ſeroit triſte que des qualités auſſi brillantes que les vôtres reſtaſſent plus long-tems reſſerrées dans une ſphere peu propre à frapper les yeux de ceux qui pourroient les faire valoir, & vous élever au période de grandeur auquel vous paroiſſez deſtiné. Non, je ne me plaindrai plus de ma priſon, puiſque je lui dois la connoiſſance, & j'oſe dire l'amitié du plus grand génie de notre ſiecle ; mais ce qui flatte encore plus ma vanité, c'eſt que j'eſpere tirer de l'obſcurité, pardonnez-moi cette expreſſion, des talens qui, ſelon moi, n'auroient jamais dû y être enſévélis : car je ne fais nul doute qu'après ma délivrance, c'eſt-à-dire, inceſſamment, je ne ſois à portée de

de vous introduire dans une compagnie où vous pourrez recueillir le fruit de vos qualités éminentes.

Oui, Monſieur, je veux vous lier avec des gens, qui ne ſont pas ſeulement capables de ſentir tout le prix de ces belles qualités, mais qui auront auſſi le pouvoir & la volonté de vous les rendre utiles & fructueuſes. Le parti que je vous propoſe, eſt le ſeul avantage qui vous manque, & ſans lequel vôtre mérite ne pourroit que vous être préjudiciable : car ces mêmes talens, qui tourneroient à votre honneur & à votre profit dans une ſituation plus élevée, ne peuvent que vous expoſer au danger & à la miſere dans un état inférieur.

Je ſens, Monſieur, tout ce que je vous dois, lui dit wild, pour le prix que vous mettez à mes foibles talens, & pour l'amitié que vous me marquez, en offrant de m'introduire parmi mes ſupérieurs. Mon pere a ſouvent voulu me perſuader de rechercher toujours la compagnie de gens au-deſſus de moi ; mais à parler franchement, je ſuis naturellement ſi vain, que j'aimerois mieux être le premier dans la claſſe la plus baſſe, que le dernier dans la plus élevée. Mon idée pourra vous paroître étrange, mais le haut d'un fumier me flatteroit bien plus que le bas d'une montagne, & même en Paradis. Peu,

m'importe quel ſoit ici-bas mon rôle, pourvu qu'il ſoit brillant : tout m'eſt égal, pourvu que je commande. Loin de convenir avec vous, que de grandes qualités puiſſent être enſevelies dans l'oubli, je ſoutiens la choſe impoſſible ; & ſuis très-convaincu, que, parmi les ſoldats d'Alexandre, il en étoit peut-être mille très-capables de faire tout ce qu'on attribue à ce Héros : mais, parce que ces braves gens n'avoient pas été deſtinés à commander, croira-t-on qu'ils n'ayent fait aucun butin particulier, & qu'ils ſe ſoyent toujours contentés de la portion qu'ils recevoient en commun avec leurs camarades ? Peut-on douter, que, dans la vie civile, le même génie & les mêmes inclinations n'ayent ſouvent formé l'homme d'Etat, & le Chevalier d'induſtrie ? (car nous appelons ainſi ce que le vulgaire nomme improprement un voleur). Les mêmes qualités & les mêmes actions qui mettent les hommes à la tête des petites ſociétés, les élèvent ſouvent à celle des plus grandes & des plus puiſſantes. Y a-t-il quelque différence eſſentielle en ce que l'un termine ſes jours à Tower-hill, & l'autre à Tyburn ? (1) Le billot & la hache

(1) Tyburn, eſt à Londres ce qu'eſt à Paris la place de Greve, & Tower-Hill eſt le lieu où l'on exécute les Seigneurs.

méritent-ils ſur le gibet & la corde d'autre préférence que celle que leur donne un préjugé ridicule ? Daignez donc me pardonner ſi je ne me laiſſe pas ſi aiſément ſéduire par l'extérieur des objets, & ſi je ne ſuis pas de l'opinion commune en préférant un état à un autre. Une guinée n'eſt pas moins bonne dans un ſac de cuir que dans une bourſe brodée, & un turbot eſt toujours turbot, dans un plat d'étain comme dans un plat d'argent.

Ce que vous venez de dire, répondit le comte, ne diminue en rien l'idée que j'ai conçue de vous, & ne fait que me confirmer dans l'opinion où je ſuis ſur les effets pernicieux de la mauvaiſe compagnie. Peut-on douter ſérieuſement qu'il ne ſoit plus avantageux d'être un grand homme d'Etat, qu'un ſimple voleur ? On m'a ſouvent raconté que Satan avoit coutume de dire, je ne ſais où, ni en quelle occaſion, qu'il valoit beaucoup mieux regner en Enfer, que d'être valet de chambre en Paradis. (2) Peut-être avoit-

---

(2) In my choice
To reign is worth ambition, tho'in hell:
Better to reign in hell, than ſerve in heav'n.

J'aime mieux
Regner dans les enfers, que ſervir dans les Cieux.
Milton, Paradis perdu, liv. 1, *v.* 261.

il ſes raiſons; mais ſoyez ſûr que s'il en avoit eu le choix, ſans doute il n'eût pas pris le pire. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que par des liaiſons baſſes, nous attribuons aux grandes choſes plus de difficulté qu'elles n'en ont effectivement. Nous abandonnons un grand projet, moins par mépris que par déſeſpoir. Un homme qui préfère le grand chemin à une façon plus diſtinguée de faire ſa fortune, n'en uſe ainſi que parce qu'il s'imagine que l'un eſt plus aiſé que l'autre: mais vous convenez avec raiſon, que les mêmes talens nous rendent propres à tout entreprendre; que les mêmes moyens peuvent nous conduire à notre but, quelle que ſoit la route que nous prenions pour y arriver; qu'il en eſt enfin comme dans la muſique, où un ton eſt toujours le même ſous la clef la plus haute & ſur la plus baſſe. N'eſt-ce pas, par exemple, la même habileté qui rend l'un capable de ſe mettre, pour ainſi dire, en ſervitude pour gagner la confiance de ſon Maître & pour le dérober, qui fait que l'autre ſe charge des ſecrets les plus importans dans le deſſein d'en abuſer & de les trahir? Eſt-il moins difficile de tromper à fauſſes enſeignes un Marchand, & de lui enlever adroitement ſes marchandiſes, que de lui en impoſer par beaucoup d'éclat extérieur? Faut-il moins de dextérité dans les doigts pour

lérober à quelqu'un ſa bourſe & ſa montre, ans que perſonne s'en apperçoive, [en uoi j'oſe vous dire, ſans flatterie, que ous brillez d'une maniere ſinguliere,] ue pour piper des dés, & pour arranger es cartes ? Faut-il moins d'art & moins e qualités ſupérieures pour exercer habile- nent l'emploi de portier ou de commiſſion- aire dans un mauvais lieu, que pour proſ- tuer ſa femme, ſes filles, ou celles de es amis ? Ne vous faut-il pas autant de émoire, autant d'invention, autant d'aſ- rance dans votre maintien, pour rendre u Palais un faux témoignage, qu'il en udroit pour former dans un Royaume eſpotique un excellent homme d'Etat, ou eut-être même un premier Miniſtre ? Il 'eſt pas néceſſaire d'en dire davantage : ous trouverons par-tout qu'il y a plus e connexité qu'on ne penſe entre les ffférentes conditions, & qu'un voleur de and chemin eſt capable de faire beau- oup plus d'actions éclatantes qu'il n'en ncontre ordinairement ſur ſa route. Si onc un homme, avec les mêmes talens ui le rendent ſupérieur dans un cercle roit & borné, peut acquérir les mêmes antages dans une ſphere plus étendue, ne balancera pas un moment, & aimera ieux, ſans doute, briller ſur un plus and Théâtre. L'ambition, ſans laquelle ne ſauroit être un grand homme, lui

apprendroit bientôt à préférer, pour me ſervir de vos expreſſions, le bas d'une montagne en Paradis, au ſommet d'un fumier. Je dis plus: la crainte, cette paſſion qui paroît ſi contraire à la grandeur, lui feroit voir combien il ſeroit plus ſûr pour lui d'exercer ſes talens dans un rang élevé que dans une condition vile & abjecte; puiſque l'expérience nous apprend qu'il y a plus de gens exécutés en un an à Tyburn, qu'à Tower-hill en un ſiecle.

J'avoue, reprit Wild, que les mêmes talens qui rendent un crocheteur de porte, un voleur de grand chemin, un filou de boutique, capables de parvenir à quelque degré de ſupériorité dans leur profeſſion, pourroient également élever un homme à ce que le monde décore d'un nom plus honorable. D'ailleurs, il eſt conſtant, par la plupart de vos exemples, que ceux qui s'exercent dans le petit, ont beſoin de beaucoup plus d'art & de génie, que ceux qui travaillent dans le grand. Si donc vous avez ſeulement prétendu qu'un Chevalier d'induſtrie pourroit être un homme d'Etat s'il le vouloit, je ſuis de votre avis: mais ſi vous voulez en conclure qu'il eſt de ſon intérêt de l'être; que l'ambition doit le porter à faire ce choix; en un mot, qu'un homme d'Etat eſt plus grand & plus heureux qu'un Chevalier d'induſtrie; c'eſt ce

dont je ne ſaurois convenir. En comparant ces deux conditions, nous devons éviter avec ſoin de nous laiſſer entraîner par l'opinion erronée du vulgaire. Les hommes ſe trompent aiſément dans leurs jugemens ſur les choſes de cette nature : ils ſont comme un Médecin, qui, ſe bornant uniquement à obſerver les ſymptômes de la maladie, n'auroit aucun égard à l'âge & au tempérament du malade ; ce qui n'eſt dans l'un qu'un degré de chaleur ordinaire, peut être dans l'autre une fievre dangereuſe : de même ce qui eſt un honneur pour moi, & ce que je regarde comme le comble des richeſſes, peut n'être pour un autre qu'indigence & que pauvreté. On ne doit eſtimer les choſes que relativement aux perſonnes qui les poſſedent. Un vol de dix livres eſt un objet auſſi conſidérable pour un voleur, que pourroit l'être un vol de pluſieurs milliers de piſtoles pour un homme en place. Le premier n'aura pas moins de plaiſir à manger ſon argent avec des femmes & des gens de ſon eſpece, que le ſecond à dépenſer le ſien en palais, en meubles, en tableaux. Mais, direz-vous, on flatte celui-ci, on l'admire, & tout rétentit des applaudiſſemens qu'on lui prodigue. Eh ! qu'eſt-ce donc que la flatterie ? Qu'eſt-ce que ces complimens impoſteurs, que font à un homme en place de vils courtiſans, tandis qu'il eſt contraint de s'avouer

à lui-même ſes bévues, & d'attribuer, malgré qu'il en ait, à la fortune tout l'honneur de ſes ſuccès? Qu'eſt-ce que l'orgueil qui réſulte de pareils applaudiſſemens, vis-à-vis de cette ſatisfaction ſecrette dont jouït un fripon, lorſqu'il réfléchit à un plan bien imaginé, ou parfaitement exécuté? Vous ajouterez peut-être, qu'il court de plus grands dangers: mais vous m'avouerez auſſi qu'il croit acquérir plus d'honneur; j'entends de cet honneur qu'attribuent à l'un & à l'autre leurs partiſans & leurs admirateurs: car pour ceux qu'on appelle ſages, & qui, heureuſement, ne forment que la plus mince partie du genre-humain, ils les enviſagent tous deux ſous un jour également défavorable. Or, comme le Chevalier d'induſtrie jouit, ainſi qu'il le mérite, d'un plus haut degré d'honneur, dans l'eſprit de ſa troupe, auſſi éprouve-t-il moins de diſgrace de la part du monde, qui croit que ſes crimes, comme on les appelle, ſont enfin ſuffiſamment punis par la corde, qui termine à la fois ſes jours & ſon infamie: au lieu que l'homme en place, quelque puiſſant qu'il ſoit, eſt ſouvent haï & déteſté, même après avoir été condamné à l'échafaud. Que dis-je? La poſtérité ne manque pas d'exercer encore contre lui ſa médiſance, & de flétrir ſa réputation, tandis que l'autre repoſe en paix dans le ſein de l'oubli.

D'ailleurs, eu égard à la conſcience, combien le fripon ne doit-il pas être tranquille, lorſqu'il ſe peut dire à lui-même, qu'il n'a enlevé à un étranger que quelques pieces de monnoie, ſans avoir fait grand tort à celui qui les a perdues; pendant que l'homme d'Etat, quand ce n'eſt qu'un prévaricateur, a toujours à ſe reprocher d'avoir trahi la confiance publique, & ruiné la fortune de pluſieurs milliers de citoyens? N'y a-t-il pas enfin plus de bravoure à attaquer un homme ſur le grand chemin, qu'à le duper à une table de jeu? Et n'eſt-il pas moins criminel de vivre dans une maiſon de débauche, que de s'avilir à la Cour par les fonctions les plus baſſes & les plus déshonorantes?

Il continuoit ſon diſcours avec chaleur, lorſque, jettant les yeux ſur le Comte, il s'apperçut qu'il dormoit de tout ſon cœur. Wild, après l'avoir pouſſé doucement, le réveilla, & lui dit adieu, en promettant qu'il reviendroit le lendemain déjeûner avec lui.

CHAPITRE VI.

Nouvelles conférences entre le Comte & Wild : matieres intéreſſantes & traitées dans le genre ſublime.

LE lendemain ces Meſſieurs s'étant raſſemblés, le Comte, qui, ſans approuver entiérement la doctrine de ſon ami, étoit néanmoins charmé de ſa façon de raiſonner, commença par déplorer le malheur de ſa captivité, ſe plaignit amérement de la lenteur des amis à ſe ſecourir les uns les autres, & avoua que ſon plus grand chagrin venoit des rigueurs qu'il éprouvoit de la part de ſa maîtreſſe. Il confia alors à Wild, que, depuis ſa détention, il avoit lié une intrigue ſecrette avec Mademoiſelle Théodoſie; mais qu'il n'avoit jamais pu gagner ſur elle de contribuer à ſa liberté. Il eſt tout ſimple, répondit Wild en ſouriant, qu'une femme cherche à retenir ſon amant dans un lieu où elle eſt ſûre de le poſſéder tout entier. Je pourrois pourtant, ajouta-t-il, vous propoſer un moyen immanquable de vous faire ſortir d'ici. Le Comte le preſſa vivement de lui en faire part. Il s'agit, lui dit wild, de faire quelques petits préſens à la ſervante de la maiſon, & vous en verrez

bientôt l'effet. Vous avez raiſon, s'écria le Comte en l'embraſſant; mais par malheur il ne me reſtoit qu'une ſeule guinée, que je viens de donner à cette même ſervante pour en avoir la monnoie. Eh bien! il faut y ſuppléer par des promeſſes; je vous crois aſſez bon courtiſan, pour ſavoir au beſoin en faire uſage. Le Comte applaudit beaucoup à cet expédient, & finit par lui dire qu'il eſpéroit pouvoir être un jour en état de l'engager lui-même à vouloir bien devenir un grand homme, puiſqu'il poſſédoit toutes les qualités qui peuvent faire mériter un ſi beau tître. Cet arrangement arrêté, nos deux amis ſe mirent à jouer: circonſtance que nous relevons ici, uniquement pour faire ſentir la force prodigieuſe de l'habitude; car quoique le Comte fût intimément convaincu, que, s'il gagnoit Wild, il n'en tireroit jamais rien; il ne pouvoit non plus s'abſtenir de friponner au jeu, que Wild de laiſſer égarer ſes mains dans les poches de ſon ami, quoique très-ſûr de n'y pas trouver une obole.

La ſervante étant rentrée, le Comte ne balança pas à riſquer auprès d'elle la propoſition de lui être favorable dans ſon projet d'évaſion; il lui offrit tout ce qu'il poſſédoit alors, & lui fit les promeſſes les plus ſéduiſantes pour l'avenir. Mais l'honneur de cette fille étoit incorruptible: elle

étoit, diſoit-elle, incapable de manquer à ſes devoirs envers ſon maître, quand même il s'agiroit de ſa fortune. wild lui repréſenta qu'elle ne couroit aucun riſque en rendant ce ſervice au Comte; que le ſecret reſteroit enterré pour jamais; qu'au moyen de deux draps que l'on jetteroit dans la rue, le priſonnier ſeroit cenſé s'être ſauvé par la fenêtre; que lui wild étoit prêt à jurer de l'avoir vu deſcendre; que non-ſeulement le Comte ne manqueroit pas de remplir ſes promeſſes, mais que, dès l'inſtant même, elle pouvoit garder les vingt ſchellings (1) neuf ſols reſtans de la guinée, dont elle avoit déja retenu trois ſols pour ſes peines; que le Comte, outre ſa parole d'honneur, lui laiſſeroit en gage une paire de boutons d'or de grand prix; (mais qui dans la ſuite ſe trouverent n'être que de tombac;) que lui-même enfin prêteroit à ſon ami tout ce qu'il avoit d'argent ſur lui, montant à la ſomme de dix-huit ſols, pour être dépoſé ſur le champ entre les mains de leur bienfaitrice, comme des arrhes de tout ce qu'ils promettoient de faire bientôt pour elle. Ce dernier trait de géné-

(1) Le ſchelling vaut à-peu-près vingt-deux ſols de notre monnoie; il en faut vingt-un pour faire une guinée; le ſou d'Angleterre eſt la douzieme partie du ſchelling.

rosité triompha des scrupules de la servante ; elle jura que dès le soir même elle ouvriroit la porte au Comte.

Ainsi notre Héros employa, non-seulement sa rhétorique, ce que bien d'autres ne font pas toujours aussi gratuitement, mais même son argent ; c'est-à-dire, ce que beaucoup d'honnêtes gens se feroient demander, peut-être vingt fois inutilement, pour briser les fers de leur meilleur ami.

Ce seroit pourtant se tromper sur le caractere de Wild, que de croire qu'il fût homme à prêter cette somme au Comte sans quelque peu d'intérêt personnel : la suite nous fera bientôt connoître ce que nous devons penser sur cet article.

L'union la plus intime regna long-tems entre nos deux amis. Wild, après s'être habillé proprement par le conseil de son camarade, fut introduit par lui dans la meilleure compagnie : ils suivoient les assemblées, les ventes publiques, les jeux, la Comédie ; quelque piece que l'on représentât, ils ne restoient jamais qu'aux deux premiers actes, pour avoir droit d'en sortir sans payer, ou de reprendre leur argent.

Cette façon de vivre n'alloit pourtant point au caractere de notre Héros : ce n'étoit, selon lui, qu'une manœuvre subalterne, où le moindre filou pouvoit aisé-

ment réuſſir, & que devoit dédaigner quiconque viſoit au ſublime.

Wild tenoit alors un état conſidérable, & paſſoit pour un Gentilhomme fort à ſon aiſe. Les femmes du plus haut rang le traitoient déja avec cette noble familiarité qui leur eſt ordinaire, les petites Maîtreſſes commençoient à ſe diſputer ſa conquête, lorſqu'une avanture imprévue vint déconcerter ſes projets, & le fit renoncer à un genre de vie trop ſimple pour des talens auſſi ſupérieurs que ceux dont il étoit pourvu.

CHAPITRE VII.

Wild, après avoir voyagé, revient chez lui. Chapitre assez court, & qui renferme plus de tems & moins de matieres qu'aucun autre de cette Histoire.

NOUS regrettons sincérement de ne pouvoir faire au Lecteur un récit détaillé de ncident dont il s'agit. Les textes que nous ons consultés sur ce point important nous nt paru si différens & si contradictoires, ue nous croyons devoir nous dispenser de ivre la coutume générale des Historiens, ui, en pareil cas, après avoir exposé les fférentes conjectures, finissent par nous isser la liberté du choix. Ce qu'il y a de ir, c'est que cet événement, quel qu'il it, détermina le pere de notre Héros à forcer de se dépaïser, c'est-à-dire, à l'enoyer parcourir les domaines de sa Majesté n Amérique, partie du monde infiniment oins corrompue que notre Europe, & ar conséquent moins dangereuse pour les œurs d'un jeune homme aussi bien élevé ue Wild.

Qu'importe après tout, disoit ce pere clairé & prudent, qu'importe de voyager hez les Nations policées ou parmi les Peules sauvages ? L'avantage qu'on en retire

n'eſt-il pas égal ? Nos jeunes Seigneurs, par exemple, qui ont parcouru la France & l'Italie, ne nous prouvent-ils pas, du moins pour la plupart, qu'on auroit pu les envoyer avec autant de ſuccès dans la Norwege, ou dans le Grœnland ?

Notre jeune homme s'embarqua donc avec une nombreuſe compagnie pour l'hémiſphere Américain. La durée préciſe de ſon ſéjour dans ces climats n'eſt pas abſolument certaine : il eſt probable qu'il fut plus long qu'il ne croyoit. Quoi qu'il en ſoit, nous ne parlerons point ici de ſes exploits, par la ſeule raiſon qu'il n'en eſt aucun qui nous ait paru digne de l'attention du Lecteur. Wild fit dans ces contrées ce qu'il auroit fait dans ſon Pays ; il perdit ſon tems, ſe livra à la débauche, & acheva de perfectionner les heureux talens qu'il avoit reçus de la nature.

Honteux de la briéveté de ce Chapitre, nous avouerons que nous avons été tentés d'y inſérer, même aux dépens de la vérité hiſtorique, une ou deux avantures de quelqu'autre voyageur. Nous avions même emprunté, pour ce motif, les journaux de quelques jeunes Gentilshommes qui venoient de faire leur tour d'Europe : mais (à notre très-grand regret) nous n'y avons pas rencontré un ſeul trait aſſez piquant, pour juſtifier ce plagiat au tribunal de notre conſcience.

En réfléchiſſant ſur la pauvre figure que doit faire ici ce Chapitre, qui contient pourtant un eſpace de huit années, ce qui nous conſole un peu, c'eſt que l'hiſtoire de bien des gens qui ont fait du bruit dans le monde, eſt réellement auſſi vuide que les voyages dont il s'agit : mais comme nous réparerons dans la ſuite cette lacune, en rapportant des choſes ſublimes & intéreſſantes, nous nous contenterons, pour le préſent, de remettre notre jeune homme où nous l'avons pris.

Ainſi le Lecteur doit ſe tenir pour averti que notre Héros a voyagé dans les pays lointains, qu'il y a demeuré ſept ou huit ans, & qu'il eſt actuellement de retour dans ſa Patrie.

CHAPITRE VIII.

Exemple étonnant de grandeur d'ame.

LE Comte étoit un jour fort heureux à un jeu de hazard: Wild, qui étoit fraîchement de retour de ſes voyages, le regardoit jouer. Il y avoit auſſi parmi les aſſiſtans un jeune homme nommé *Bagshot*: c'étoit une connoiſſance de Wild, & dont il avoit conçu la plus haute opinion. Celui-ci l'ayant tiré à part, lui conſeilla d'aller ſe munir d'une paire de piſtolets, s'il n'en avoit pas actuellement ſur lui, & d'attaquer le Comte lorſqu'il reprendroit le chemin de ſa maiſon; il lui promit, en même-tems, qu'il feroit le guet, & ſe tiendroit prêt à le ſeconder, s'il en étoit beſoin. La choſe fut exécutée de point en point; le Comte fut obligé de céder à la force, & de rendre tout ce qu'il avoit eſcamoté au jeu: & comme les Sages & les Philoſophes ont toujours obſervé qu'un malheur n'arrive jamais ſeul, le Comte eut à peine paſſé par l'étamine de M. Bagshot, qu'il tomba entre les mains de M. Snap, qui, accompagné de M. Wild le pere, & de quelques autres Gentilshommes de cette eſpece, ſe ſaiſit de cet infortuné, & le reconduiſit dans la même maiſon d'où il

'étoit précédemment évadé par le ſecours le ſon bon ami. Wild & Bagshot allerent :nſemble au Cabaret: Bâgshot offrit, gé-ıéreuſement à ce qu'il croyoit, de parta-ger entr'eux le butin; &, après avoir fait leux parts inégales de l'argent monnoyé, l ajouta à la plus foible une tabatiere d'or, & pria M. Wild de choiſir. Wild mit auſſi-tôt dans ſa poche le plus gros tas d'argent comptant, ſelon cette excellente maxime : *mets d'abord en ſûreté tout ce que tu pourras avant de diſputer ſur le reſte;* puis ſe tournant vers ſon compagnon, il lui demanda, d'un air rebarbatif, s'il prétendoit garder toute la ſomme. Bagshot répondit, avec quelque ſurpriſe, qu'il croyoit que M. Wild n'avoit point à ſe plaindre: qu'à ſon égard, il étoit aſſurément très-beau, qu'après avoir ſeul dévaliſé le Comte, il voulût bien ſe contenter d'un partage égal. J'avoue que vous avez tout pris, repartit Wild; mais, dites-moi, qui vous a conſeillé de le prendre? Pouvez-vous dire que vous ayiez fait quelque choſe de plus que d'exécuter mon plan? & ſi je l'avois voulu, n'aurois-je pas pu en employer un autre que vous? Car vous ſavez très-bien qu'il n'y avoit perſonne dans la ſalle de jeu, qui n'eût voulu pouvoir prendre cet argent, s'il eût ſu comment le faire ſans coup férir. Cela eſt vrai, reprit Bagshot, mais n'eſt-ce pas moi qui ai exécuté votre

plan ? N'ai-je pas couru tous les riſques de l'entrepriſe ? N'en aurois-je pas ſubi la punition ſi j'euſſe été arrêté ? & l'ouvrier ne mérite-t-il pas ſon ſalaire ? Sans doute, dit Jonathan, il le mérite, & je ne vous le refuſerai point : c'eſt tout ce que l'ouvrier peut demander, & ce qu'on ne ſauroit lui refuſer ſans injuſtice. Je me ſouviens que, lorſque j'étois à l'école, on nous réitéroit des vers, qui, par l'excellence de leur doctrine, ont fait ſur moi la plus vive impreſſion : *ce n'eſt pas pour eux*, (nous diſoit-on) *que travaillent les oiſeaux de l'air & les bêtes des champs.* (1) Il eſt vrai que le Fermier fournit du fourrage à ſes bœufs, & du pâturage à ſes moutons ; mais c'eſt pour ſon propre ſervice, & non pour le leur. De même le Laboureur, le Berger, le Tiſſerand, le Maçon & le Soldat travaillent pour d'autres & non pas pour eux-mêmes ; ils ſe contentent d'une foible rétribution pour leur ſalaire, & nous laiſſent, nous autres grands Hommes, jouir du fruit de leurs travaux. Ariſtote, ajoutoit notre maître, a parfaitement prouvé dans le premier livre de ſa politique, que les hommes d'une claſſe abjecte, & pourtant utile, ſont nés, ainſi que les animaux, pour ſervir leurs ſupérieurs, & pour être

(1) Alluſion au *ſic vos non vobis* de Virgile.

les eſclaves de leurs volontés. Comme on a dit de nous, qui formons la claſſe la plus éminente des mortels, que nous ne ſommes nés que pour dévorer les fruits de la terre, (2) on peut dire, avec autant de raiſon, de ceux qui compoſent la claſſe inférieure, qu'ils n'ont été mis au monde, que pour nous les fournir. N'eſt-ce pas en effet le ſimple Soldat, qui, par mille peines & mille dangers, contribue au gain d'une bataille? & cependant l'honneur & les fruits de la victoire n'appartiennent-ils pas au Général qui en a formé le plan? Si le Charpentier & le Maçon bâtiſſent une maiſon, n'eſt-ce pas au profit de l'Architecte, & pour l'uſage de ceux qui doivent l'habiter, & qui auroient bien de la peine à mettre ſeulement deux pierres l'une ſur l'autre? La laine & la ſoye ne ſont-elles pas tiſſues, ne ſont-elles pas teintes des plus belles couleurs, par des gens qui ſont forcés de ſe borner à la partie la plus vile & la plus groſſiere de leur ouvrage, tandis que d'autres profitent & jouïſſent du fruit de leurs peines? Voyez ceux qui habitent les Palais les plus magnifiques, qui flattent leur goût des mêts les plus délicieux, qui s'habillent des étoffes les plus fines &

(2) .... Fruges conſumere nati.
Horat. Ep. l. 1, *v.* 27.

les plus précieuſes : & dites-moi s'ils ont eu part à la production de tous ces avantages, ou le moindre talent pour les rendre tels qu'ils ſont ? Pourquoi la condition d'un Chevalier d'induſtrie ſeroit-elle différente de celle des autres ? Pourquoi, vous qui n'êtes que le manœuvre, & l'exécuteur de mon plan, voudriez-vous prétendre une part dans le profit ? Je vous conſeille donc de me rendre tout le butin, & de remettre votre ſalaire à ma généroſité. Bagshot garda quelque tems le ſilence, il reſſembloit à un homme frappé de la foudre ; mais revenant, à la fin, de ſa ſurpriſe : ſi par la force de vos argumens, dit-il, vous avez cru vous emparer de mon argent, vous vous êtes fort trompé. A quoi bon tant de diſcours ? Je ſuis homme d'honneur, &, quoique moins bon orateur que vous, je ne ſerai parbleu pas votre dupe : ſi vous en doutez, je ſuis bien aiſe de vous dire que vous n'êtes qu'un coquin. A ces mots il mit la main ſur la garde de ſon épée : Wild, étonné du peu de ſuccès de ſes raiſonnemens, & frappé du caractere emporté de ſon ami, crut devoir changer de batterie, & lui dit, en riant, qu'il n'avoit prétendu que plaiſanter. Parbleu, s'écria Bagshot, qui ſe crut alors redoutable, ces plaiſanteries me déplaiſent, & me prouvent que vous n'êtes qu'un ſaquin. Quant aux invectives,

repliqua Wild d'un ſang-froid vraiment philoſophique, je les mépriſe trop pour y répondre; mais, pour vous convaincre que je ne vous crains pas, mettons tout le butin ſur cette table, & que celui qui battra l'autre en ſoit le maître. Il tira en même-tems ſon épée, dont l'éclat éblouït tellement le pauvre Bagshot, qu'il déclara, en balbutiant, qu'il ſe contentoit de la part qui lui étoit reſtée; que, s'il avoit mal pris ce qu'avoit dit M. Wild, il en étoit fâché; & que, pour la plaiſanterie, il l'entendoit tout auſſi-bien qu'un autre.

Wild avoit un talent admirable pour ſaiſir le foible des hommes & en tirer parti. Non, non, s'écria-t-il, puiſque j'ai tiré cette épée hors de ſon fourreau, elle n'y rentrera qu'après m'avoir donné la ſatisfaction qui m'eſt due. Eh, quelle ſatisfaction vous dois-je, lui dit Bagshot en pâliſſant? Ou la bourſe, ou la vie, répondit Wild. Mais, Monſieur, reprit Bagshot, ſi vous étiez dans le cas d'emprunter quelque bagatelle ſur ma part, je vous eſtime trop pour vous rien refuſer: car, quoique peu ſuſceptible de crainte, je n'aime point à rompre avec mes amis .... & pour vous le prouver....

Wild, qui avoit de tout tems, regardé l'emprunt comme une excellente maniere de filouter poliment ſon prochain, remit alors ſon épée dans le fourreau, &, frap-

pant dans la main de ſon ami, lui avoua qu'il avoit deviné juſte ; qu'une affaire preſſante l'avoit forcé d'en uſer ainſi, & que ſon honneur étoit intéreſſé à payer, dès le lendemain, une ſomme conſidérable. Bagshot fit ſemblant de le croire. Notre Héros fut aſſez modeſte pour ſe contenter des trois quarts du butin, & prit très-cordialement congé du pauvre imbécille qu'il venoit de duper.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Wild rend viſite à Mademoiſelle Lettice Snap. Portrait de cette jeune perſonne. Mauvais ſuccès des tentatives de M. Wild.

LE jour ſuivant notre Héros n'eut rien de plus preſſé que d'aller rendre viſite à Mademoiſelle Lettice *Snap*. Quoiqu'elle fût connue pour femme de mérite & d'une généroſité peu commune, Wild crut qu'un préſent ſeroit toujours bien reçu de ſa part, & qu'elle le regarderoit comme une marque de ſon reſpect. Il paſſa donc chez un bijoutier, y fit emplette d'une jolie tabatiere, & ſe rendit chez ſa maîtreſſe, qu'il trouva dans le deshabillé le plus galant. Ses beaux cheveux à demi-poudrés pendoient négligemment ſur ſon front; une vieille ſerviette pliée en double étoit nouée ſous ſon menton; quelques débris de ces couleurs factices, dont ſe ſert une jolie femme pour corriger la nature, brilloient encore ſur ſes joues. Elle étoit ſuccinctement vêtue, & n'avoit ni corps, ni corſet: les deux globes charmans dont ſa gorge étoit ornée, tomboient en liberté juſqu'à ſa ceinture; un méchant mouchoir

de mouſſeline brodée en déroboit une partie aux regards des curieux. Sa robe d'un ſatin blanc parſemé d'une douzaine de petites mouches d'argent, laiſſoit voir, en s'ouvrant, un jupon de baſin, dont le bas étoit magnifiquement bordé d'une petite dentelle mêlée d'or; un panier trop long de quatre doigts, & une jupe d'écarlate encore plus longue, achevoient la parure de cette héroïne. Deux petits pieds mignons, couverts de ſoie & chamarrés de dentelles, ſoutenoient ce galant édifice : ſes ſouliers étoient proprement attachés, l'un, avec un joli ruban bleu, l'autre, avec un morceau d'étoffe rouge. Telle étoit la Déeſſe qu'adoroit M. Wild : elle le reçut avec cette froideur que les femmes vertueuſes ſe preſcrivent envers leurs amans ; c'eſt-à-dire, avec une réſerve toujours recommandable, quoique ſouvent pénible & incommode. La tabatiere fut préſentée : on la refuſa d'abord, mais avec póliteſſe ; on l'offrit de nouveau, elle fut enfin acceptée : on ſervit auſſi-tôt le thé, & ils ſe mirent à table. Nous ne manquerions pas de rapporter ici les diſcours que ſe tinrent nos deux jeunes amans, s'ils avoient été un peu plus édifians, & ſi nous n'appréhendions de bleſſer les oreilles de nos Lecteurs; nous dirons ſeulement que l'eſprit & la beauté de cette charmante perſonne enflammerent tellement M. Wild,

& que ſon amour, tout légitime qu'il étoit, devint ſi exceſſif, qu'il ſe porta à des libertés capables d'offenſer une pudeur auſſi délicate que celle de Lettice. Il faut avouer que, dans ce moment critique, elle dut la conſervation de ſa vertu, plutôt à la force de ſes bras, qu'au reſpect ou à la timidité de ſon amant. Celui-ci étoit ſi preſſant dans ſes manieres, que ſi par mille ſermens il ne lui eût promis la foi de mariage, nous aurions bien de la peine à juſtifier ſa conduite, & à regarder ſa paſſion comme tout-à-fait honnête. Mais, inviolablement attaché à la décence, il ne faiſoit à la jeune Demoiſelle aucune propoſition, qu'il ne l'accompagnât des promeſſes les plus ſérieuſes en ce genre. C'étoit, diſoit-il, un cérémonial qu'exigeoit la modeſtie des Dames, & qu'il étoit ſi aiſé de mettre en pratique, qu'on ne pouvoit s'en diſpenſer ſans un excès de brutalité. L'aimable Lettice, ſoit par prudence, ſoit par quelqu'autre motif, fut ſourde à toutes ſes promeſſes, &, par bonheur, invincible à toutes ſes attaques. L'art de s'eſcrimer lui étoit inconnu, mais la nature ne l'avoit pas laiſſée ſans défenſe; elle portoit au bout de ſes doigts des armes, dont elle ſe ſervit avec tant de dextérité dans cette circonſtance, que Wild eut bientôt les joues meurtries & le viſage tout en ſang: tel un pédant irrité déchire à coups de ver-

ges l'écolier assez imprudent pour l'avoir offensé.

Wild quitta enfin le combat, & Lettice, toute fiere de sa victoire, s'écria, d'un air de triomphe & de supériorité : Oh, parbleu, si c'est-là votre façon de faire l'amour, je vous garantis, ma foi, que j'y mettrai bon ordre. Elle prit de-là occasion de vanter modestement sa vertu. wild, ennuyé de ses propos, ne lui répondit que par des invectives, & ce fut ainsi que nos deux amans se séparerent.

CHAPITRE X.

Conduite étrange de la chaſte Lettice. Découverte, qui doit ſurprendre, & qui peut même affecter le Lecteur.

MONSIEUR wild étoit à peine ſorti, que notre héroïne, ouvrant la porte du cabinet, appela un jeune homme qu'elle y avoit enfermé. Ce galant étoit un apprentif Chandelier; il s'appeloit Thomas Smirk: c'étoit un petit-maître décidé, & la coqueluche des Dames de ſon quartier. Comme nous prenons l'habillement pour la marque diſtinctive & la qualité efficiente d'un petit-maître, au lieu de peindre à notre Lecteur le caractere de ce jeune homme, nous allons ſeulement décrire la maniere dont il étoit vêtu. Il avoit des bas blancs & des eſcarpins; ſes boucles étoient deux larges plaques de pinchebec, qui lui couvroient preſque tout le pied; ſa culotte, de peluche rouge, lui venoit à peine juſqu'aux genoux: il portoit une veſte de baſin blanc richement brodé de ſoie jaune, & un habit de peluche bleue avec des boutons de métal, de grandes manches, & un collet qui lui deſcendoit au milieu du dos: une perruque énorme lui cachoit la moitié du viſage; elle étoit ſur-

montée d'un petit chapeau bordé & retapé à la grenadiere. Tel étoit le galant perſonnage que l'aimable Lettice fit ſortir de ſon cabinet : elle le reçut à bras ouverts, lui prodigua les noms les plus tendres, & l'aſſura qu'elle avoit enfin congédié pour toujours ce monſtre odieux que ſon pere lui deſtinoit pour époux, & que rien ne pouvoit plus interrompre le bonheur qu'elle goûtoit avec lui.

Pardonnez, mon cher Lecteur, ſi nous nous arrêtons ici un moment, pour déplorer un caprice qui n'eſt que trop naturel à ce ſexe aimable, dont la douceur, les talens & les charmes ſemblent devoir mettre le comble à notre félicité, en calmant nos inquiétudes, en adouciſſant nos mœurs, & en nous aidant à ſupporter nos malheurs & nos diſgraces.

Quand nous conſidérons ces précieux avantages, qu'on recherche toujours dans les femmes, & qu'on y trouve pour l'ordinaire, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer, dans ces aimables objets, cette diſpoſition bizarre qui les porte à préférer, dans l'autre ſexe, ceux qui ne ſont rien moins que des chef-d'œuvres de nature. Car, ſi les petits-maîtres, ſemblables en ce point aux plus vils inſectes, ne ſont pas abſolument inutiles dans le monde, au moins faut-il convenir que ceux mêmes d'entr'eux qui paroiſſent les

plus brillans, ne ſont point, comme quelques-uns ſe l'imaginent, le plus noble des ouvrages du Créateur. Qu'on prenne les petits-maîtres les plus accomplis; qu'on en faſſe, ſi l'on veut, des Capitaines ou des Colonels; qu'ils ſoient magnifiquement vêtus, & comme des gens de la premiere qualité: je prétens que, malgré le faſte qui les environne, on ne ſauroit s'empêcher de leur préférer un Newton, un Shakeſpear, un Milton, & tout autre génie ſemblable, dont les écrits ſublimes ont fait le bonheur & l'admiration de l'univers.

Quelle doit donc être notre douleur, lorſque nous voyons qu'un ſeul petit-maître, & ſur-tout s'il a une demi-aune de ruban à ſon chapeau, aura mille fois plus de part que vingt Newtons dans l'affection d'une femme? Combien notre Lecteur, qui, peut-être, a pieuſement attribué à la vertu invincible de la chaſte Lettice, ſa réſiſtance aux pourſuites d'un homme paſſionné & entreprenant, doit-il être ſurpris, en la voyant quitter le maſque, & s'abandonner, avec Smirk, aux libertés les moins permiſes? Quelle ſeroit ſa confuſion, ſi nous entrions dans un détail plus circonſtancié; ſi nous découvrions à ſes yeux tout ce qui ſe paſſa dans ce tête-à-tête; ſi nous rapportions enfin comment la belle Lettice, (car nous devons, en cette oc-

caſion, imiter Virgile, & nous détacher ; pour un moment, de notre épithéte favorite,) rendit Smirk auſſi heureux que wild auroit deſiré de l'être ? Mais le reſpect que nous avons pour les Dames, nous engage à tirer le rideau ſur une ſcene auſſi humiliante, & à paſſer promtement à des matieres, qui, au lieu de déshonorer l'eſpece humaine, ne peuvent que la relever & l'ennoblir.

CHAPITRE XI.

Nouveau trait de magnanimité auſſi noble & auſſi ſublime qu'on puiſſe en trouver dans les hiſtoires anciennes ou modernes. Avis utile aux jeunes gens qui aiment à ſe divertir.

Wild n'eut pas plutôt quitté la chaſte Lettice, qu'il ſe rappela que le comte habitoit encore la même maiſon, & ne crut pas devoir en ſortir ſans avoir eu le plaiſir de s'entretenir un moment avec lui; car il n'étoit pas de ces hommes mal nés, qui rougiroient de voir un ami, après l'avoir volé ou trahi: ce caractere puſillanime a ſouvent produit dans le monde les crimes les plus monſtrueux. Un excès de modeſtie dans ce genre, a porté bien des gens à aſſaſſiner, ou du moins à ruiner ſans reſſource, ceux contre qui leur conſcience leur reprochoit d'avoir commis quelque pécadille, ſoit en débauchant leur femme ou leur fille, ſoit en trahiſſant leur confiance, ſoit en rendant contre eux un faux témoignage; mais, dans notre Héros, tout étoit véritablement grand. Toujours maître de lui-même, il ne craignoit point d'aller boire avec un homme qu'il avoit dévaliſé le moment

d'auparavant. Il ſe gardoit bien de faire le mal pour le mal ; content de dépouiller entiérement ceux qui lui tomboient ſous la main, il ne fit jamais la moindre injure, qu'il n'eſpérât en tirer quelque avantage.

Il trouva le comte occupé, non pas à déplorer lâchement ſon ſort, ou à ſe livrer au déſeſpoir, mais à préparer avec réſignation quelques paquets de cartes. Cet honnête homme, bien éloigné de ſoupçonner que Wild eût été le principal artiſan de ſon infortune, courut à lui pour l'embraſſer. Wild, mieux inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé, répondit avec affection à ſes careſſes. A peine furent-ils aſſis, que Wild prit occaſion des cartes qu'il voyoit ſur la table, pour faire une ſortie contre le jeu ; & après avoir exagéré, ſans ménagement, les fâcheuſes circonſtances où ſe trouvoit actuellement le comte, il attribua tous ſes malheurs à cette maudite paſſion, qui, diſoit-il, l'avoit déja conduit deux fois en priſon, & finiroit par le ruiner de fond en comble. Le comte défendit d'abord, avec vivacité, ſon occupation favorite ; & après lui avoir appris le grand ſuccès qu'il avoit eu au jeu, après leur malheureuſe ſéparation, il lui fit le détail de l'accident qui lui étoit arrivé, & dont le Lecteur eſt à préſent auſſi bien informé que l'étoit alors M. Wild ; ajou-

tant ſeulement qu'il n'avoit rendu ſon argent qu'à la derniere extrémité, & qu'ayant été attaqué par deux ou trois hommes à la fois, il les avoit tous bleſſés très-dangereuſement.

Wild, qui ſavoit avec quelle docilité le Comte avoit préſenté ſa bourſe, & qui d'ailleurs le connoiſſoit parfaitement, applaudit à ſon intrépidité, en lui proteſtant qu'il auroit voulu être à portée de le ſeconder dans une affaire auſſi perilleuſe. Le Comte ſe mit alors à blâmer la patrouille de ſon peu de vigilance. En vérité, diſoit-il, c'eſt une honte pour le Gouvernement, que d'honnêtes gens ne puiſſent aller en ſûreté dans les rues. Mais à propos, mon cher ami, avez-vous jamais vu un bonheur ſemblable à celui que j'eus hier au jeu? Ma fortune tenoit du prodige. Oui, repondit wild, feignant de ne pas s'appercevoir de l'impudence de ce maître fripon, cela eſt tout-à-fait prodigieux, & il n'en faut pas davantage, pour détromper ceux qui pourroient avoir le moindre ſoupçon ſur votre maniere de jouer. Perſonne, je crois, reprit le Comte, n'oſeroit mettre la choſe en queſtion. Oh! non, dit Wild, tout le monde convient que vous êtes un homme d'honneur. Mais, dites-moi, je vous prie, ces coquins vous ont-ils tout pris? Tout, Tout,

s'écria le Comte, en jurant; ils ne m'ont pas laiſſé une obole.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, M. Snap, accompagné d'un autre Officier, introduiſit M. Bagshot dans la compagnie. Ce Gentilhomme, après s'être ſéparé de M. wild, étoit probablement retourné au jeu, y avoit riſqué ſa petite fortune, & en étoit ſorti auſſi ſec que le ſont communément les petits maîtres les plus hupés du Royaume.

Il alloit ſe retirer en certaine maiſon, ou plutôt en certain taudis de réputation dans le marché de Cowent-Garden, quand par hazard il rencontra M. Snap, qui, après avoir reconduit le Comte chez lui, ſe promenoit tranquillement devant la porte de l'endroit où l'on jouoit. Car, vous le ſavez, mon cher Lecteur; de même qu'un brochet vorace ſe tient caché ſous quelques herbes à l'embouchure des ruiſſeaux, pour guetter les petits poiſſons qui en ſortent, de même les honnêtes gens de la profeſſion de M. Snap, rodent ſans ceſſe à la porte des maiſons de jeu, dans l'eſpérance d'y rencontrer de jeunes Gentilhommes, à qui ils délivrent un petit billet de parchemin, pour les inviter poliment à venir chez eux. M. Snap, parmi pluſieurs de ces billets, en avoit trouvé un, qui s'adreſſoit à M. Bagshot, à la requête ou plutôt à la ſollicitation d'une char-

mante fileuſe, nommée Anne Sample, chez qui il avoit logé pendant quelques mois, & qu'il avoit quittée par mégarde, ſans lui avoir dit adieu. Un procédé ſi étrange avoit engagé Mademoiſelle Sample à recourir à cet expédient, pour pouvoir obtenir de lui un moment de converſation.

Comme la maiſon de M. Snap ſe trouvoit pleine, & qu'il n'avoit point d'autres chambres à donner à M. Bagshot, il avoit été obligé de le conduire dans l'appartement du Comte. Auſſi-tôt que M. Wild apperçut ſon ami, il ſe jetta à ſon cou, & le préſenta au Comte, qui le reçut avec toute la politeſſe d'un galant homme.

CHAPITRE XII.

Particularités, qui peut-être ne ſurprendront gueres, après ce qu'on ſait déjà de Mademoiſelle Lettice. Portrait d'un joli homme. Dialogue dans lequel on traite du droit public, auſſi bien que de, &c.

MONSIEUR Snap venoit juſtement de quitter la compagnie, lorſqu'une ſervante de la maiſon vint dire à M. Bagshot, que quelqu'un demandoit à lui parler : c'étoit Mademoiſelle Lettice Snap elle-même. M. Bagshot avoit été longtems l'adorateur de cette belle. Supérieur à ſes rivaux, il avoit excité dans ſon tendre cœur la flamme la plus vive & la plus conſtante. En effet, elle étoit ſi paſſionnée pour ce jeune homme, qu'elle avoit ſouvent avoué à une de ſes confidentes, que, ſi jamais homme avoit fait ſur elle quelqu'impreſſion, c'étoit M. Bagshot. Elle n'étoit pas la ſeule qui penſât ainſi ; pluſieurs jeunes Dames étoient ſes rivales, & lui envioient un amant qui poſſédoit toutes les qualités brillantes que la nature accorde ſi rarement aux hommes ordinaires, & qui conſtituent le galant le plus acccompli. Vous en jugerez vous-même, mon cher Lecteur, d'après le portrait que nous allons vous en faire. Il étoit

haut de ſix pieds ; il avoit les jambes groſſes, les épaules larges, un teint vermeil, des cheveux noirs & friſés, une aſſurance modeſte, & du linge blanc. Il faut pourtant convenir que des qualités auſſi héroïque étoient contre-balancées par quelques petits défauts : c'étoit, par exemple, le plus ſot enfant du monde ; il ne ſavoit ni lire, ni écrire ; &, dans tout ſon individu, on auroit eu bien de la peine à trouver un ſeul grain d'honneur, de bienſéance & d'humanité.

Dès que M. Bagshot fut ſorti, le Comte prenant Wild par la main, lui dit qu'il avoit à lui communiquer quelque choſe de fort important, & lui avoua qu'il étoit convaincu que Bagshot étoit celui qui l'avoit volé. A ces mots, Wild recula d'étonnement ; & affectant l'air le plus ſéreux : gardez-vous bien, lui dit-il, de jetter légérement de pareils nuages ſur un homme auſſi jaloux de ſon honneur, & qui aſſurément ne ſeroit point d'humeur à le ſouffrir. Parbleu, reprit la Ruſe en enrageant, que le Diable emporte ſon honneur : n'ai-je pas ſouffert, moi, qu'on me volât ? Eh bien ! je vais rendre plainte contre lui, & la juſtice en décidera. Wild, indigné, répondit que puiſqu'il oſoit former des ſoupçons auſſi injurieux contre un ami, il rompoit dès ce moment avec lui ; qu'il connoiſſoit M. Bagshot ; que

c'étoit un homme d'honneur, qu'il étoit ſon ami, & que par conſéquent il étoit impoſſible qu'il fût capable d'une pareille baſſeſſe. Il ajouta encore beaucoup d'autres raiſons, qui ne firent pas ſur le Comte tout l'effet qu'il en attendoit. Celui-ci aſſuroit toujours que Bagshot étoit ſon voleur, qu'il alloit l'appeler en juſtice, & qu'il croyoit devoir cette ſatisfaction au public auſſi bien qu'à lui-même. Alors Wild, changeant de ton : eh bien, dit-il, ſuppoſons, ſi vous le voulez, que M. Bagshot, dans un excès de folie, (car on ne ſauroit nommer autrement une action de cette eſpèce) ſe fût ſervi de ce moyen pour vous emprunter quelqu'argent, que gagnerez-vous à le pourſuivre ? Vous ne prétendez pas, ſans doute, recouvrer votre argent ; vous ſavez qu'il l'a perdu au jeu : (notez que Bagshot venoit de les inſtruire de ſon avanture.) Il ne vous reſtera donc que le plaiſir de ſoutenir un procès diſpendieux, & de vous faire à jamais déteſter dans toutes les maiſons de jeu ; ſerez-vous bien ſatisfait, après cela, d'avoir rendu au public ce que vous croyez lui devoir ? En vérité, je ſuis honteux de mon peu de diſcernement, & je rougis de vous avoir pris pour un grand homme. Ne vaudroit-il pas mieux mériter, par votre diſcrétion, qu'on vous rendît un jour votre argent, en tout, ou en partie ?

Car enfin, quel que ſoit l'état où ſe trouve actuellement M. Bagshot, s'il vous a joué effectivement le tour dont vous vous plaignez, il pourra le jouer encore à d'autres; & ſi le cas arrive, vous pouvez compter ſur une entiere reſtitution de ſa part. D'ailleurs, vous ſerez toujours le maître de recourir à la loi : c'eſt le dernier reméde que devroit employer un brave homme. Voulez-vous m'en croire ? chargez-moi de cette affaire : j'examinerai Bagshot; & ſi je découvre qu'il vous ait réellement fait cette niche, je vous promets, ſur mon honneur, que vous n'y perdrez rien, & que tôt ou tard vous aurez lieu d'être content.

M. wild, répondit le Comte, ſi j'étois sûr de ne rien perdre, je me flatte que vous avez trop bonne opinion de moi, pour croire que je vouluſſe ſacrifier un galant homme au public. N'allez pas prendre à la lettre quelques mots qui m'ont échappé ſans deſſein, & qui, dans la bouche de gens tels que nous, n'ont pas la moindre ſignification. Tout ce que je deſire, c'eſt mon rembourſement; & ſi par votre moyen je puis l'obtenir, le public peut.... Le Comte finit cette phraſe d'une façon un peu trop cavalere pour être rapportée dans cette hiſtoire.

On vint en ce moment les avertir que l'on avoit ſervi, & que la compagnie étoit déjà dans la ſalle à manger.

M. Snap, Meſdemoiſelles ſes filles, MM. wild, pere & fils, le Comte & M. Bagshot, ſe mirent à table, avec un certain gentilhomme fort grâve, qui avoit eu autrefois l'honneur de porter les armes dans un régiment d'infanterie, & qui exerçoit actuellement l'emploi, peut-être non moins honorable, d'aſſiſter M. Snap, & de lui prêter main forte pour l'exécution des loix.

Le dîner ſe paſſa à l'ordinaire : la converſation, ſuivant ce qui ſe pratique parmi la bonne compagnie, roula principalement ſur ce qu'on mangeoit, & ſur ce qu'on avoit mangé. Le militaire, qui avoit ſervi en Irlande, fit le récit merveilleux d'une nouvelle maniere de faire rôtir les topinamboux. On parla de ragoûts différens : chacun dit ſon mot ; & un ſpectateur déſintéreſſé en auroit conclu que tous ces Meſſieurs n'étoient venus au monde que pour y remplir leur ventre. Il ſembloit effectivement à les entendre, qu'ils n'euſſent reçu la vie que pour végéter comme le reſte des animaux.

Dès qu'on eut deſſervi, & que les Dames ſe furent retirées, le Comte propoſa un jeu de haſard qui fut accepté. On apporta des dés ; le Comte prit le cornet, & demanda qui vouloit jouer contre lui. Perſonne ne répondit, parce que l'on craignoit peut-être qu'il n'eût pas autant d'argent qu'il en avoit réellement : car ce gentil-

homme, malgré le ſerment qu'il avoit fait à wild, poſſédoit dix guinées, qu'il s'étoit procurées au moyen d'un effet qu'il avoit mis en gage depuis qu'il étoit chez M. Snap. Le Comte s'apperçut de la timidité de ſes amis; & devinant apparemment quelle en étoit la cauſe, il tire ſes guinées, & les jette ſur la table : auſſitôt, (telle eſt la force de l'exemple) tous les autres produiſent leurs fonds; une ſomme conſidérable brille aux yeux des aſſiſtans, & le jeu commence.

CHAPITRE XIII.

Dont nous ſommes extrêmement jaloux ; & que nous regardons en effet comme notre chef-d'œuvre. Hiſtoire étonnante touchant le Diable. Diſcuſſion délicate ſur l'honneur.

JE ſuis perſuadé, que, quand mon Lecteur ſeroit un joueur de profeſſion, il ne me ſauroit aucun gré de lui rapporter en détail les divers ſuccès de ces honnêtes fripons ; il ſuffit de ſavoir qu'ils jouerent juſqu'à ce que tout l'argent eût diſparu : ce qu'il y eut d'étrange, c'eſt que chacun des joueurs proteſtoit qu'il avoit perdu, & qu'on ne pouvoit deviner qui avoit gagné, à moins que ce ne fût le malin eſprit.

Cependant, quelque probable qu'il fût que cet ennemi du genre-humain eût eu quelque part à cette avanture, il paroiſſoit qu'il n'étoit pas le ſeul. On ſoupçonnoit M. Bagshot d'avoir beaucoup gagné, malgré les aſſurances qu'il donnoit du contraire : on l'avoit vu plus d'une fois ſerrer de l'argent ; &, (ce qui étoit encore une préſomption bien plus forte,) cet ancien militaire dont nous avons parlé, ne voulant pas s'en rapporter uniquement au témoignage de ſes yeux, avoit fait de fréquentes in-

curſions dans la poche de ſon voiſin; & quoique, pour plus grande conviction, il en eût peut-être tiré quelques pieces de monnoye, on ſent à merveille qu'il en avoit encore laiſſé davantage.

Cet Officier avoit pluſieurs fois cherché à ſatisfaire ſa curioſité, avant que Bagshot, emporté par la chaleur du jeu, s'en fût apperçu : mais comme la partie étoit ſur le point de finir, il découvrit cet ingénieux manége. Auſſitôt, ſaiſi de colere, il ſe leva, en criant : je croyois être avec des gens d'honneur ; mais parbleu je ſuis ſûr qu'il y a parmi nous un filou. Un propos auſſi ſcandaleux allarma la compagnie, & cauſa à tout le monde la plus grande ſurpriſe. L'Officier ſur-tout en fut vivement piqué; il quitta bruſquement ſa chaiſe, & prenant un air & un ton menaçant : ſeroit-ce à moi, lui dit-il, que vous en voudriez ? morbleu, vous êtes un faquin. Ces paroles auroient été immédiatement ſuivies de cent coups de poing, ſi les aſſiſtans ne ſe fuſſent mis entre ces deux champions, & ne les euſſent empêchés d'en venir aux mains. On fut longtems ſans pouvoir les engager à ſe raſſeoir : on en vint pourtant à bout. M. wild le pere, qui étoit un vieillard fort accommodant, leur propoſa des voyes de conciliation; mais le gentilhomme, qui ſe voyoit déshonoré, les refuſa abſolument, & jura qu'il couperoit la gorge au maraud

qui l'avoit inſulté. M. Snap applaudit à cette réſolution, & décida que, quand on portoit le nom de gentilhomme, on ne pouvoit en aucune maniere pardonner un pareil affront. Il ajouta, qu'à moins que ſon ami ne ſe vengeât, comme il convenoit, il ne feroit jamais aucune fonction de ſa charge en ſa compagnie; qu'il l'avoit toujours regardé comme un homme d'honneur, qu'il ne doutoit point qu'il n'en donnât des preuves dans cette occaſion, & que, s'il étoit lui-même dans le cas, rien au monde ne pourroit le porter à ſouffrir une injure de cette eſpèce, ſans en tirer une ſatisfaction convenable. Le Comte ſe rangea du côté de M. Snap, & fut de même avis. Les parties intéreſſées murmuroient entre leurs dents quelques courtes ſentences, qui marquoient aſſez quelles étoient leurs diſpoſitions intérieures. Enfin notre héros ſe leva, &, après avoir fixé les regards de toute l'aſſemblée, il lui adreſſa ce diſcours.

J'ai entendu avec un plaiſir infini ce qu'ont dit, ſur l'honneur, les deux grands hommes qui viennent de traiter un ſi beau ſujet. Perſonne, j'oſe le dire, ne connoît mieux que moi, le prix ineſtimable de cette vertu : perſonne n'en conçoit une idée plus noble & plus ſublime. Je ſouhaiterois de tout mon cœur que nous euſſions, dans notre dictionnaire, quelques mots propres

our l'exprimer auſſi-bien qu'elle le mérite.
'eſt en effet la qualité eſſentielle d'un
entilhomme ; elle eſt telle, que, quicon-
ue veut faire quelque figure dans le monde,
e ſauroit abſolument s'en paſſer. Mais hé-
s, quel dommage, Meſſieurs, qu'un terme
un ſi grand uſage, & d'une vertu ſi eſſi-
ce, ait une application ſi indéterminée,
'à peine ſe trouve-t-il deux perſonnes
ui lui faſſent ſignifier la même choſe ?
es uns entendent par honneur, ces ſen-
nens de bon cœur & d'humanité que les
prits foibles appellent vertus. Mais quoi !
s grands Hommes, ceux qui ſe diſtinguent
r leur bravoure ou par leur naiſſance, ces
nquérans qui ſaccagent des Villes, pil-
nt des Provinces, & ſubjuguent des
yaumes, ne ſont-ils donc pas des gens
onneur ? Cependant ils n'ont que du
pris pour ces vertus prétendues. D'au-
s, en petit nombre, ſi je ne me trompe,
nprennent dans l'idée d'honneur, celle
onnêteté. Dirions-nous donc qu'un
nme qui, par force, ou par adreſſe,
e ſon prochain de ce que la Loi, ou
t-être la Juſtice, appelle ſon bien,
t pas un homme d'honneur ? A Dieu
plaiſe que je parle ainſi en préſence
e aſſemblée auſſi reſpectable & auſſi
compoſée ! L'honneur conſiſte-t-il dans
érité ? non ; car ce n'eſt point le men-
e que nous faiſons, mais celui qu'on

fait contre nous, qui bleſſe notre honneur. Conſiſte-t-il dans ce que le vulgaire appelle vertus fondamentales ? ce ſeroit faire honte à notre entendement, que de le ſuppoſer ; puiſque nous voyons tous les jours beaucoup de gens d'honneur qui n'ont aucune de ces vertus. En quoi donc conſiſte ce mot *honneur ?* En quoi, Meſſieurs ! en lui-même. Un homme d'honneur eſt celui qu'on appelle un homme d'honneur, & il n'eſt tel qu'autant de tems qu'on lui donne cette dénomination. Examinez ce qui ſe paſſe dans le monde, & vous avouerez qu'on ne s'y décide, à cet égard, que ſur les apparences. Un fripon, tant qu'il brille, eſt un homme d'honneur ; il ne l'eſt plus, dès qu'on le jette dans un cachot, ou qu'on le mène au gibet. D'où vient cette différence ? Ce n'eſt pas de ſes actions ; car elles n'ont point changé : elles étoient auſſi parfaitement connues pendant ſa fortune, qu'elles l'ont été depuis. Mais c'eſt uniquement parce que, dans le premier cas, on l'appeloit un homme d'honneur, & que, dans le ſecond, on a ceſſé de l'appeler ainſi. Voyons donc à préſent comment M. Bagshot a bleſſé l'honneur de ce Gentilhomme : il l'a appelé filou, & je conviens que ces ſortes de termes, pris à la rigueur, & dans toute l'étendue de leur ſignification, peuvent paroître inſultans. Eh bien, ſuppoſons, pour un moment, que

que ce ſoit en effet une eſpece d'injure : il faut que M. Bagshot lui en faſſe ſatisfaction ; l faut qu'il répare ſon indiſcrétion, en affirnant au moins deux fois, en préſence de oute la compagnie, qu'il le tient pour ıomme d'honneur.

L'Officier répondit qu'il s'en rapportoit ntiérement à M. Wild, & qu'il accepoit de bon cœur une ſatisfaction, qu'il royoit ſuffiſante. Qu'il commence par me endre mon argent, dit Bagshot, & je le econnoîtrai avec plaiſir pour un honnête omme. Le Militaire proteſta qu'il ne lui oit rien pris. Il fut ſecondé par M. Snap, ui aſſura qu'il avoit eu les yeux ſur lui, penınt toute la partie. Cependant Bagshot oit toujours mécontent. Mais Wild, en ſant un ſerment horrible, jura, de la meilure foi du monde, que l'Officier n'avoit s pris un ſol ; ajoutant que, ſi quelqu'un utenoit le contraire, ce ſeroit lui donner démenti, dont il ſauroit tirer raiſon dans ıſtant. Tel étoit l'aſcendant de ce grand omme : Bagshot convint de tout, & remt avec docilité les cérémonies uſitées en reilles circonſtances.

Ainſi fut heureuſement terminée, par dreſſe ingénieuſe de notre Héros, une erelle, dont le commencement n'annonit rien que de fâcheux, & qui, entre ux perſonnes auſſi délicates ſur le point

d'honneur, ne pouvoit pas manquer d'avoir les ſuites les plus funeſtes.

M. wild étoit effectivement intéreſſé dans cette affaire : c'étoit lui qui avoit mis l'Officier en beſogne, & celui-ci devoit partager avec lui le butin. Quant au témoignage de M. Snap, il ne l'avoit rendu que par un excès d'amitié, qui lui étoit ordinaire. Il tenoit pour maxime conſtante, qu'il falloit être un ſot pour ſe faire le moindre ſcrupule de ſe parjurer en faveur de ſon ami.

CHAPITRE VIII.

Suite de l'avanture précédente.

On imagine bien qu'après une pareille ſcene, il ne fut plus queſtion de jouer: on ſe mit à boire; la gayeté la plus vive, l'amitié la plus tendre, commencerent à renaître dans tous les cœurs. Les convives ſe porterent mutuellement leur ſanté en ſe frappant dans la main, & en s'aſſurant les uns les autres de la plus parfaite affection. Tout cela cependant ne les empêchoit pas de méditer certains deſſeins qu'ils ſe promettoient d'exécuter dès que le vin auroit fait ſon effet. L'intention de Bagshot & du Militaire, étoit de ſe voler réciproquement. M. Snap, & M. wild le pere, cherchoient de nouveaux moyens de perpétuer la détention des honnêtes gens qu'ils avoient ſous leur garde. Le Comte penſoit à renouer le jeu, s'il étoit poſſible; & notre Héros formoit le projet de ſe délivrer de Bagshot, c'eſt-à-dire, en bon François, de le faire pendre à la premiere occaſion. Mais aucun de ces grands deſſeins ne put avoir lieu, du moins dans le moment préſent: car on vint avertir M. Snap pour une affaire importante, & qui exigeoit auſſi la préſence de ſes deux collegues; & comme il ne ſe

ſoucioit pas de mettre à une ſeconde épreuve la légéreté des pieds de M. le Comte, il déclara qu'il alloit fermer les portes pour toute la ſoirée.

Maintenant, mon cher Lecteur, comme nous n'avons rien qui nous preſſe, nous allons, s'il vous plaît, nous amuſer à faire une petite comparaiſon. Tel qu'un Chaſſeur prudent, qui, après avoir fait boire ſes chiens aux pieds légers, les conduit vers leur chenil; ces animaux, les oreilles baſſes, & la queue entre les jambes, s'avancent en grondant, tandis que le maître, armé d'un fouet, preſſe leur marche, ſans s'embarraſſer de leur mauvaiſe humeur, les fait entrer dans leur cabane, en ferme la porte, & s'en va où l'appellent ſes affaires ou ſes plaiſirs: tels le Comte & Bagshot monterent triſtement, & malgré eux, dans leur chambre. M. Snap les accompagna avec ſa ſuite ordinaire, & dès qu'il les vit rendus chez eux, il les enferma d'un air ſatisfait, & ſortit. Quant à nous, mon cher Lecteur, nous imiterons, ſi vous le trouvez bon, ce qui ſe pratique communément dans le monde: nous laiſſerons les malheureux ſe tirer d'affaire comme ils pourront, & nous ſuivrons la fortune brillante de notre Héros.

Ainſi que ſes pareils, Wild étoit inſatiable, & *moins riche de ce qu'il poſſédoit, que pauvre de ce qu'il n'avoit pas*; il éten-

doit ſes vues à proportion de ſa proſpérité : car cette aimable diſpoſition qui ne laiſſe jamais le cœur en repos, cette ingénieuſe avidité, qui s'accroît à meſure qu'on la ſatisfait, eſt le premier principe, ou la qualité conſtitutive de nos grands Hommes. Ces perſonnages illuſtres éprouvent, à chaque pas qu'ils font vers la gloire, ce qui arrive à un voyageur qui traverſe les Alpes, ou qui parcourt les montagnes voiſines de Bath. [1] Il ne voit pas tout d'un coup le terme de ſon voyage ; mais en formant projet ſur projet, il paſſe de montagne en montagne avec une noble conſtance, toujours réſolu d'en atteindre le ſommet. Il parvient enfin, après bien des peines & des fatigues, à une méchante hôtellerie, où il ne trouve pas même les choſes les plus néceſſaires. J'imagine, Lecteur, que, ſi vous avez jamais voyagé dans ces contrées, vous comprenez à merveille la premiere partie de ma comparaiſon ; ces ſortes de figures ont toujours un côté beaucoup plus lumineux que l'autre : mais ſi la ſeconde partie ne vous paroît pas auſſi ſenſible, c'eſt que vous n'êtes point encore familiariſé avec les grands Hommes, & que vous n'avez eu ni le tems ni la facilité d'exa-

---

(1) Ville d'Angleterre, fameuſe par ſes Bains & ſes Manufactures.

miner attentivement la marche de ceux qui aſpirent à ce qu'on entend généralement par *Grandeur*. Car, ſi vous enviſagiez tous les périls auxquels ces hommes célebres ſont tous les jours expoſés ; ſi vous pouviez diſtinguer, comme avec un microſcope, (car, ſans cela, il vous ſeroit impoſſible de rien appercevoir) cette étincelle incorruptible de bonheur, qu'ils n'obtiennent encore que lorſqu'ils viennent à bout de leurs deſſeins; je ſuis bien ſûr que vous plaindriez avec moi le ſort infortuné de ces génies ſublimes, de ces êtres ſupérieurs, pour qui ſeuls tous les autres hommes ſemblent avoir été formés. Vous ne pourriez alors vous empêcher de dire : quel dommage que des hommes pour qui les autres ſont deſtinés aux travaux les plus pénibles, aux perſécutions les plus cruelles, recueillent un ſi foible avantage des miſeres qu'ils cauſent à leurs concitoyens !

Pour moi, je l'avoue, je ſuis du nombre de ces foibles mortels, qui ſe croyent nés pour la gloire ou l'amuſement des grands Hommes, & ſi je voyois mon Héros tirer ſon bonheur des peines & de la ruine d'un millier de reptiles comme moi, je prendrois patience ; je pourrois même m'écrier, avec quelque ſatisfaction : *ſic, ſic juvat*; courage, mon ami, voilà qui va bien. Mais quand je vois un grand Homme mourir de faim & de froid, au milieu de cinquante mille malheu-

reux qui ſouffrent les mêmes maux pour ſon plaiſir ; quand j'en apperçois un autre, dont l'ame, vile eſclave de la grandeur, eſt mille fois plus miſérable & plus agitée que celle du moindre de ſes vaſſaux ; quand enfin je conſidere des Nations entieres ravagées & détruites de fond en comble, uniquement pour faire verſer des pleurs à un grand Homme, dans la crainte qu'il ne lui reſte plus d'autres nations à détruire ; alors, j'en conviens, je ſuis tenté de ſouhaiter que la nature nous eût épargné ce chef-d'œuvre de ſes mains, & que jamais grand Homme n'eût paru dans le monde.

Mais continuons notre hiſtoire, qui, à ce que j'eſpere, nous fournira des leçons plus inſtructives que tous les traits de morale que nous pourrions débiter ſur ce ſujet.

Wild ne fut pas plutôt rentré chez lui, qu'il ſe mit à penſer au plaiſir ſenſible qu'il venoit de goûter, en cauſant le malheur d'autrui. Cette idée agréable fit bientôt place à des réflexions plus ſérieuſes.

Toute notre politique, diſoit-il en lui-même, ne doit conſiſter qu'à multiplier les inſtrumens dont nous nous ſervons, puiſque les degrés de la grandeur ſont déterminés par ces deux termes, *plus & moins*. Les hommes peuvent ſe diviſer en deux grandes eſpeces : ceux qui travaillent de leurs propres mains, & ceux qui employent les mains des autres. Les premiers ſont vils & mépri-

ſables, les ſeconds ſont la partie brillante de la création. Rien n'eſt plus uſité parmi les commerçans, que cette expreſſion, *emploi des mains ;* & ils ſe préferent, avec raiſon, les uns les autres, ſelon qu'ils en employent plus ou moins. On peut encore diſtinguer, parmi les hommes, ceux qui employent les mains d'autrui pour l'uſage de la ſociété dans laquelle ils vivent, & ceux qui les employent uniquement pour leur propre uſage. Le Laboureur, le Manufacturier, le Marchand, & peut-être le Gentilhomme, forment la premiere claſſe. Car c'eſt en employant des mains étrangeres, que l'un engraiſſe & cultive le champ qui lui appartient ; que l'autre perfectionne les productions de la nature, & trouve le ſecret d'en tirer tout ce qui peut être utile, commode, ou néceſſaire à la vie ; que le troiſieme fait exporter le ſuperflu de nos denrées, pour l'échanger contre le ſuperflu des autres peuples, de façon que chaque pays, chaque climat puiſſe jouir des fruits de toute la terre ; c'eſt enfin par ce moyen, que le Gentilhomme ſe rend utile à ſa patrie, qu'il embellit, ſoit en s'appliquant aux arts & aux ſciences, ſoit en établiſſant de bonnes loix, & en les faiſant exécuter pour la conſervation des biens & la diſtribution de la Juſtice. Mais ceux qui n'employent des mains étrangeres que pour leur propre uſage, ce ſont les gens illuſtres, ce ſont ces grands Hommes, qu'on

diſtingue ordinairement en Conquérans, en Princes deſpotiques, en hommes d'Etat, en Chevaliers d'induſtrie. Or, ils ne different les uns des autres, que parce qu'ils employent plus ou moins de mains. Alexandre n'étoit plus grand qu'un Chef de Tartares ou d'Arabes, que parce qu'il étoit à la tête d'un plus grand nombre de Soldats. Le ſimple Chevalier d'induſtrie n'eſt inférieur au grand Homme, qu'en ce qu'il n'employe que ſes propres mains. Mais on ne doit pas, pour cette raiſon, le confondre avec une populace vile & mépriſable, parce que, s'il travaille de ſes mains, ce n'eſt que pour ſon propre uſage. Suppoſons donc qu'un ſimple Chevalier d'induſtrie ait autant d'inſtrumens de ſes volontés, qu'en pourroit avoir un homme d'Etat: ne ſeroit-il pas auſſi grand que lui? Oui, ſans doute. Qu'ai-je donc à faire pour parvenir à la grandeur, ſinon de me procurer une troupe, & de la faire manœuvrer uniquement pour moi ſeul? Ceux qui la compoſeront, déroberont pour mon profit, & ſe contenteront d'une récompenſe modique. Je choiſirai parmi eux, pour mes favoris, les plus déterminés, & les plus ſcélérats, ſelon l'expreſſion du Vulgaire. Pour les autres, je pourrois, de tems en tems, & quand j'en trouverai l'occaſion, les bannir ou les faire pendre à ma fantaiſie. Par ce moyen, & c'eſt ce que je regarde comme

le ſouverain mérite d'un Chevalier de mon Ordre, je ferai ſervir à mon intérêt perſonnel, les loix mêmes qui ont été inſtituées pour l'avantage & la défenſe de la ſociété.

Après avoir ainſi ébauché ſon plan, il ſentit qu'il ne lui manquoit, pour le mettre à exécution, que ce qui eſt en effet le commencement & la fin des projets des hommes, je veux dire de l'argent: il n'avoit, pour tout bien, que ſoixante-cinq guinées. C'étoit tout ce qui lui reſtoit du double profit qu'il avoit fait ſur Bagshot. Cette ſomme ne paroiſſoit rien moins que ſuffiſante, pour lui fournir une maiſon, des meubles, & les autres choſes néceſſaires dans une ſi grande entrepriſe. Il réſolut, en conſéquence, d'aller ſur le champ, dans un tripot, moins pour y tenter la fortune, que pour y jouer un jeu plus ſûr, en dévaliſant celui des Joueurs qui auroit le plus gagné, lorſqu'il s'en retourneroit chez lui. Dès qu'il fut arrivé, il crut qu'il pouvoit commencer par eſſayer ſes ſuccès aux dés, & réſerver l'autre expédient pour la derniere reſſource. Il ſe mit au jeu; & comme on a toujours obſervé que la Fortune, ſemblable à celles de ſon ſexe, diſtribue le plus ſouvent ſes faveurs au haſard, & ſans avoir aucun égard au mérite de ceux qui l'implorent, notre Héros perdit tout ce qu'il poſſédoit, & ſe vit forcé de recourir à quelque choſe de moins incertain. Alors jettant les yeux

tout autour de la ſalle, il apperçut un homme aſſis d'un air fort triſte; il ne douta point que ce ne fût là ce qu'il lui falloit. En un mot, pour être auſſi concis qu'il eſt poſſible dans l'endroit le moins intéreſſant de notre hiſtoire, il l'aborda, le ſonda, le trouva propre à l'exécution de ſon deſſein, lui en fit la propoſition, & le détermina. Enſuite, après avoir remarqué celui qui leur parut avoir été le plus heureux au jeu pendant la ſoirée, ils ſe poſterent dans le lieu le plus avantageux pour ſaiſir l'ennemi au paſſage. Bientôt il fut attaqué, ſubjugué & pillé; mais le butin ne fut pas conſidérable: il ſembloit que ce Gentilhomme n'eût joué que ſur les fonds publics, & qu'il eût pris la précaution de dépoſer auparavant ſon gain pour éviter tout inconvénient.

Un contre-tems ſi cruel pour Wild, fait ſur nous, & ſans doute ſur notre Lecteur, une ſi vive impreſſion, que nous ſommes hors d'état de continuer pour le préſent notre ouvrage. Nous allons donc reprendre haleine, & terminer enfin ce premier Livre.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Caracteres de gens ſimples. Uſages auxquels ils ſont deſtinés.

CE qui nous a particuliérement déterminés à finir notre premier Livre, comme nous avons fait, c'eſt que nous nous trouvons dans le cas de produire ſur la ſcène deux caracteres d'une trempe bien différente de ceux que nous y avons vu juſqu'à préſent. Nos nouveaux acteurs ſont du nombre de ces bonnes gens que la nature ſemble n'avoir ſemés dans le monde, que comme on jette de petits poiſſons dans un vivier, pour être dévorés par les gros.

Wild, après avoir partagé le butin à ſon ordinaire, c'eſt-à-dire, en retenant pour lui les trois quarts, s'en retournoit triſtement chez lui, lorſque par hazard il rencontra un de ſes anciens camarades. Thomas Francœur [1] [c'étoit ſon nom,]

(1) Le nom Anglois eſt *Heart-frée*: ce mot qui revient très-ſouvent dans cette hiſtoire, nous

étoit à-peu-près de l'âge de notre Héros; il avoit été à l'école avec lui, il en avoit même reçu alors quelques petits ſervices, dont il conſervoit encore la plus vive reconnoiſſance. Il aborda Wild avec joye; & comme il n'étoit que neuf heures du matin, il l'invita à venir déjeûner avec lui.

Wild accepta ſon offre, & le ſuivit. Francœur étoit jouailler: il avoit employé la meilleure partie de ſa petite fortune à ſe faire un fonds, & il commençoit à réuſſir dans ce commerce; une femme qu'il avoit épouſée par inclination, & deux filles encore en bas âge, compoſoient ſa famille. Comme notre Lecteur doit faire inceſſamment connoiſſance avec ce perſonnage, il ne ſera pas hors de propos de lui dire un mot de ſon caractere. Ce ſera une eſpece de contraſte qui donnera un nouveau luſtre aux qualités nobles & ſublimes de notre Héros; puiſque l'un ſemble n'avoir été mis dans le monde, que pour faire briller à ſes dépens les grands talens de l'autre.

Francœur étoit naturellement plein de droiture & de candeur; il ne ſoupçonnoit

---

a paru difficile à prononcer, & nous nous ſommes haſardés à le traduire en François, pour la commodité de nos Lecteurs.

pas même qu'il y eût dans le monde des hypocrites & des trompeurs. Aſſervi aux préjugés populaires, il avoit la foibleſſe d'être compatiſſant, ſenſible & généreux. Ses idées ſur la juſtice paroîtront à bien des gens tout-à-fait extraordinaires : il remettoit à ſes aſſociés leurs dettes, par la ſeule raiſon qu'ils n'étoient pas en état de les lui payer. Il avoit relevé à ſes fraix le crédit d'un Marchand qui ſe trouvoit à la veille de faire banqueroute, parce qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit point de mauvaiſe foi dans ſa conduite, & qu'il étoit moins coupable que malheureux. Il portoit la ſimplicité au point qu'il n'avoit jamais tiré le moindre avantage de l'ignorance de ceux qui venoient acheter chez lui, & qu'il ſe contentoit du profit le plus modique. Il étoit cependant fort à ſon aiſe, parce qu'il vivoit d'une maniere très-frugale; ſa plus grande dépenſe conſiſtoit à traiter de ſon mieux ſes amis, & à boire de tems en tems quelques verres de vin avec ſa femme. Pour ſa femme, c'étoit une ame commune, une eſpece d'automate ou d'animal domeſtique, qui ſe bornoit uniquement au ſoin de ſa famille, & ſe faiſoit un devoir de plaire à ſon mari, & de bien élever ſes enfans. Elle ne connoiſſoit ni les modes, ni les divertiſſemens diſpendieux; elle ſortoit rarement, & c'étoit preſque toujours pour aller dans le voiſinage, ren-

dre viſite à des gens auſſi ſimples qu'elle: deux fois par an, tout au plus, elle ſe donnoit, avec ſon mari, le plaiſir de la comédie; & peu curieuſe d'y briller, elle prenoit toujours les places où l'on payoit le moins.

Ce fut à cette femme ſi peu maniérée, que Francœur préſenta le grand Wild comme le meilleur de ſes amis. La bonne Dame ne ſut pas plutôt de ſon mari les obligations qu'il avoit à ſon hôte, que ſes yeux s'attacherent ſur lui avec cette bienveillance qui caractériſe le bon cœur & qui en eſt une émanation. Or, comme les grands hommes, dont l'ame eſt trop élevée pour être ſenſible, ne ſauroient concevoir une idée bien juſte de la reconnoiſſance, notre Héros ſe trompa aux démonſtrations de Madame Francœur, & prit tout uniment l'affection qu'elle lui faiſoit paroître, pour cette paſſion noble & généreuſe qui pétille dans les yeux d'une héroïne moderne, lorſqu'un Colonel, ſon débiteur, eſt aſſez poli pour vouloir bien partager avec elle ſa table pendant le jour, & ſon lit pendant la nuit. Wild répondit d'abord à ces prétendues avances par des regards paſſionnés, & ſe mit enſuite à relever ſes charmes par les éloges les plus flatteurs. Quoique Madame Francœur fut vertueuſe, elle étoit femme; & peut-être prit-elle autant

de plaiſir que ſon mari à des louanges auſſi intéreſſantes.

Après qu'on eût fini le déjeûner, & que la maîtreſſe de la maiſon ſe fût retirée pour veiller à ſon ménage, wild, qui, d'un coup d'œil, ſaiſiſſoit dans les hommes leur paſſion dominante, voulut tirer parti du caractere de ſon ami. Il fit adroitement tomber la converſation ſur les accidens qui lui étoient arrivés dans ſon enfance. Il lui rappela, à cette occaſion, les petits ſervices qu'il lui avoit rendus; lui témoigna l'amitié la plus ſincere, & lui exprima, de la maniere la plus perſuaſive, la joye qu'il reſſentoit de ſe retrouver enfin avec lui. Après ces préliminaires, il lui dit, avec une ſatisfaction affectée, qu'il croyoit avoir un moyen de lui être utile, en le recommandant à un Gentilhomme de ſa connoiſſance, qui étoit ſur le point de ſe marier, & qu'il feroit tous ſes efforts pour l'engager à prendre chez lui les bijoux dont il devoit faire préſent à ſa femme.

Francœur fit de grands remerciemens à notre Héros, &, après l'avoir inutilement invité à dîner, ils ſe ſéparerent.

Mais comme nous craignons que notre Lecteur ne ſoit ſurpris de ce que M. Wild le pere ait jamais été en état d'entretenir ſon fils dans une école d'une certaine importance, il eſt bon de lui ap-

prendre que ce M. Wild étoit alors lui-même un marchand fort achalandé; mais qui, par des malheurs, c'eſt-à-dire par des folies, & par un amour exceſſif pour le jeu, avoit été réduit à l'emploi honorable dont nous avons parlé. Ce fait une fois éclairci, nous n'avons plus qu'à ſuivre le fil de notre diſcours.

Wild ſe rendit auſſi-tôt chez le Comte, &, après être convenu avec lui des articles concernant le partage du butin, il lui communiqua le plan qu'il avoit formé contre Francœur : ils l'examinerent, & chercherent enſemble les moyens de l'exécuter. Mais, avant toutes choſes, il falloit mettre le Comte en liberté : le point capital étoit de trouver de l'argent, non pas pour payer ſes dettes, (elles étoient trop immenſes, & il n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté,) mais pour ſe procurer une caution. Car de s'échapper comme la premiere fois, il n'y falloit pas penſer; M. Snap avoit ſi bien pris ſes précautions, que la choſe étoit abſolument impoſſible.

CHAPITRE II.

Wild, avec ſa magnanimité ordinaire, dupe Bagshot, & imagine un ſtratagême admirable pour dévaliſer Francœur, par le moyen du Comte, & pour priver le Comte de ſa part du butin.

WILD s'étoit mis dans la tête de tirer de Bagshot l'argent dont il avoit beſoin. il ſavoit que cet honnête homme, outre ce qu'il lui avoit pris, poſſédoit encore une ſomme conſidérable, qu'il avoit gagnée au jeu le jour précédent. Bagshot étoit dans l'attente de ſa caution, lorſque wild l'aborda d'un air ſombre, & lui dit que tout étoit perdu, que le Comte l'avoit reconnu, & qu'il n'auroit pas manqué de le pourſuivre en Juſtice s'il ne l'en avoit empêché : enfin, ajouta-t-il, je ſuis venu à bout de l'engager à ſe déſiſter, à condition que vous lui rendrez ſon argent. C'eſt à vous, répondit Bagshot, à le lui rendre; car vous ſavez combien j'en ai retiré pour ma part. Comment, reprit wild, eſt-ce ainſi que vous me marquez votre reconnoiſſance pour vous avoir ſauvé la vie ? Après tout, votre conſcience doit vous reprocher votre crime, & ce Gentilhomme peut produire contre vous les preuves les

plus évidentes. Tant pis pour vous, lui dit Bagshot ; je ne ſuis pas le ſeul en danger, je connois des gens qui ſont pour le moins auſſi coupables que moi. En bonne foi, eſt-ce à vous à me parler de conſcience ? Oui, faquin, répondit notre Héros, en le prenant à la gorge ; & puiſque tu oſes me menacer, je te ferai voir la différence qu'il y a entre commettre effectivement un vol, & former un ſimple projet qui peut n'avoir aucune exécution : c'eſt-là-tout ce dont on peut m'accuſer. J'avouerai ſeulement que quand tu m'as montré cet argent, je t'ai ſoupçonné de ne l'avoir pas acquis par des moyens légitimes. Comment, dit Bagshot, preſque hors de lui-même, & avec la derniere ſurpriſe, comment, vous pourriez nier .... Oui, maraud, répondit wild, je nie tout : produis-moi des témoins, ſi tu l'oſes : & pour te faire voir combien je redoute peu tes efforts, je vais tout-à-l'heure t'accuſer de vol.

A ces mots, il fit ſemblant de le quitter ; mais Bagshot le retint par ſon habit, & le pria, en tremblant, de prendre un peu de patience. Rends donc l'argent, coquin, s'écria Wild, & peut-être aurai-je pitié de toi. Que voulez-vous que je rende, répondit Bagshot ? Tout ce que tu as, reprit Wild. Comme Bagshot ſembloit héſiter, wild feignit encore de gagner la porte, & ſe mit à jurer d'une maniere ſi

énergique, que ſon ami ne balança pas davantage. Il ſouffrit patiemment que Wild fouillât dans ſes poches, & qu'il en tirât vingt-une guinées & demie. Notre Héros lui rendit généreuſement la demi-guinée, en lui diſant qu'il pouvoit dormir en ſûreté, mais qu'il ſe gardât bien une autre fois de menacer les gens.

Ainſi notre Héros acheva cette grande entrepriſe, dont il dut tout le ſuccès aux qualités tranſcendantes qu'il avoit reçues de la nature. Une audace intrépide, un ton impérieux, une contenance ferme & aſſurée lui ſuffiſoient pour opérer de pareils prodiges.

Après cette expédition, il mit prudemment onze guinées dans ſa poche, porta les dix autres au Comte, lui jura que c'étoit tout ce qu'il avoit pu tirer de Bagshot; & lui promit qu'avec cet argent il lui trouveroit une caution.

Il lui tint parole : M. Wild le pere, & le Gentilhomme, ſon collegue, s'engagerent pour quatre guinées, à répondre pour le Comte, & notre Héros eut encore ſix guinées pour ſes peines. Perſonne n'étoit plus intelligent en affaires; & quiconque traitoit avec lui, étoit ordinairement ſa dupe.

Le Comte ayant récouvré ſa liberté, la premiere choſe qu'il fit, pour ſe donner un certain crédit, fut de louer une grande

maiſon toute meublée, dans un des plus beaux quartiers de la Ville. Dès qu'il y fut établi, on eut ſoin de le fournir de domeſtiques, d'équipages, & de tout ce qui pouvoit annoncer au Public la fortune la plus conſidérable, & en impoſer au pauvre Francœur. Quand tout fut prêt, Wild rendit une ſeconde viſite à ſon ami, & lui apprit avec joie qu'il avoit réuſſi dans ſes démarches; que le Gentilhomme prendroit chez lui les bijoux dont il avoit beſoin; qu'il pouvoit aller dès le lendemain matin chez le Comte, & lui porter un aſſortiment des plus riches pierreries. Il lui donna en même tems à entendre que le Comte n'étoit pas fort connoiſſeur, & qu'il en pourroit tirer le prix qu'il voudroit. Mais Francœur lui répondit froidement qu'il auroit honte de profiter jamais d'un pareil avantage; &, après avoir témoigné à ſon ami toute ſa reconnoiſſance, il lui promit de ſe rendre chez le Comte à l'heure marquée.

Je ne doute pas que le Lecteur, pour peu qu'il ait quelque notion de la véritable grandeur, ne trouve ce jeune homme un peu trop ſot, pour s'intéreſſer aux malheurs qui ſont prêts à fondre ſur lui: car, ne pas avoir le moindre ſoupçon qu'un ancien camarade fût aſſez perfide pour le tromper, après lui avoir donné tant de marques de tendreſſe & de bienveillance;

en un mot, être aſſez borné pour s'imaginer qu'un ami, de ſon propre mouvement, & ſans aucune vue d'intérêt, cherchât à lui rendre ſervice, tout cela prouve tant d'imbécillité, ſi peu d'uſage du monde, un cœur ſi ſimple & ſi innocent, qu'un tel homme doit paroître, aux yeux des gens d'eſprit, la plus vile de toutes les créatures, & l'objet le plus propre à exciter le mépris.

Wild ſe reſſouvint néanmoins que ces défauts étoient plutôt dans le cœur, que dans la tête de ſon ami; que quelqu'incapable qu'il fût de faire à perſonne la moindre injure, ce n'étoit pourtant pas un butor qu'on pût tromper groſſiérement, à moins que ſon cœur ne fût de moitié, & ne le trahît. Il fit part au Comte de ſes obſervations à cet égard, & lui conſeilla de ne prendre à la premiere entrevue qu'une ſeule pierre, & de rejetter les autres, comme n'étant pas aſſez fines, en demandant qu'on lui en rapportât de plus belles. Il prétendoit, que, par cette manœuvre, Francœur ne ſeroit pas ſurpris de ne point recevoir le prix du diamant qu'il lui auroit laiſſé, & qui ſeroit vendu ſur le champ; que de l'argent qui en proviendroit, joint à celui qu'il pourroit tirer de ſes heureux talens pour le jeu, on formeroit une ſomme ſuffiſante pour donner à Françœur un à-compte honnête,

ors de la livraiſon entiere de ſes pierreies ; que, par ce moyen, le bon homme n'auroit aucun ſoupçon, & ne manqueroit pas de faire crédit pour le reſte.

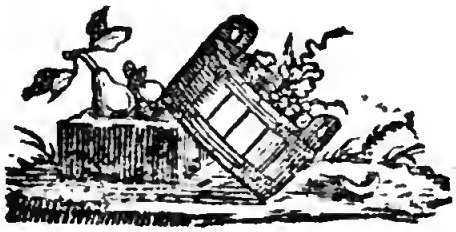
On verra dans la ſuite, que, par cet arrangement, Wild ſe propoſoit en même tems, & de tromper Francœur, & de reſſerrer le Comte. Cette double maniere de duper ceux mêmes dont on ſe ſert pour duper les autres, eſt le ſuprême degré de la grandeur ; & un homme capable de l'imaginer, approche, autant qu'il eſt poſſible, de la perfection des Puiſſances infernales.

Ce projet fut auſſi-tôt exécuté. Le Comte ne prit effectivement qu'un ſeul brillant, qui pouvoit valoir environ cinq cent livres ſterlings, & convint avec Francœur qu'il lui apporteroit ſept jours après un collier, des boucles d'oreilles, & un ſolitaire, du prix de quatre mille livres.

Dans cet intervalle, Wild, toujours occupé de ſon deſſein, chetchoit quelques fripons qui puſſent lui en faciliter le ſuccès. Il fit bientôt recrue de ſept coquins déterminés, & capables des entrepriſes les plus périlleuſes.

Nous avons obſervé que la marque caractériſtique de la grandeur eſt l'inſenſibilité. Wild étoit convenu avec le Comte que celui-ci lui céderoit les trois quarts

du butin ; mais il étoit en même tems convenu avec lui-même, qu'il feroit tout au monde pour s'emparer encore de l'autre quart. Il penſoit auſſi à ſe rendre maître de la ſomme qui devoit être remiſe au marchand : & pour y parvenir, il décida que les pierreries ſeroient portées l'après-midi ; que le Comte feroit attendre longtems Francœur ; que la nuit le ſurprendroit, & qu'alors, deux de ſes coupe-jarrets ſe jetteroient ſur lui & le dévaliſeroient.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Rencontre imprévue. Entretien galant. Situation délicate. Le tout accompagné de ſentimens héroïques.

LE Comte avoit vendu ſon diamant, & 400 livres ſterlings qu'il en avoit tirées, monterent bientôt par ſon induſtrie à une ſomme de mille livres, qu'il donna à compte à Francœur, lorſqu'il lui eut remis les autres bijoux qu'il lui avoit demandés, en l'aſſurant qu'il lui payeroit le reſte dans le courant du mois. Sa maiſon, la magnificence de ſon train, &, plus que tout cela encore, un certain air de candeur dans ſes diſcours & dans ſes manieres, auroient trompé tout autre que notre Jouailler. Il n'y a guere que le grand homme, qui, en pareille circonſtance, ſente intérieurement les ſoupçons qui l'avertiſſent & l'empêchent de donner dans le piége, &, par malheur pour lui, Francœur n'étoit point un grand homme.

Il n'eut aucune peine à faire le crédit qu'on lui demandoit; mais, comme il avoit été obligé de prendre ces pierreries chez quelqu'un de ſes aſſociés, parce qu'il n'étoit pas en état de fournir par lui-même des effets de cette conſéquence, il ſupplia le Comte

de vouloir bien lui faire un billet payable à certain jour ; le Comte le fit auſſitôt de la meilleure grace du monde. Francœur ayant donc reçu mille livres en argent ou en billets de banque, & une obligation pour trois mille cinq cent livres, ſe retira bien charmé que Wild l'eût adreſſé à un homme ſi plein de ſentimens & de nobleſſe.

Dès qu'il fut parti, Wild, qui attendoit dans une chambre voiſine, entra chez le Comte, & cet honnête homme lui remit fidèlement la caſſette qui renfermoit les diamans : car on étoit convenu qu'elle ſeroit dépoſée entre ſes mains, attendu que c'étoit lui qui avoit imaginé le plan de l'intrigue, & que, par conſéquent, il devoit avoir la meilleure part au profit. Wild offrit au Comte d'en faire ſur le champ le partage ; mais celui-ci avoit une telle confiance dans la probité de notre héros, qu'il le refuſa, en diſant que rien ne preſſoit, & qu'ils partageroient auſſi bien le lendemain matin. Ce délai fit grand plaiſir à Wild, &, après s'être arrangé là-deſſus, il ſe hâta de ſe rendre à l'endroit où les deux coupe-jarrêts avoient ordre d'arrêter Francœur. Ces Meſſieurs s'acquitterent noblement de leur commiſſion. Ils attaquerent l'ennemi, lui enleverent ſon argent, & le laiſſerent pour mort ſur le pavé.

Auſſitôt que l'affaire fut faite, notre héros, trop ſage pour abandonner longtems

un pareil butin à la diſpoſition des honnêtes gens qu'il avoit employés, ſuivit de près les vainqueurs. Lorſqu'ils furent en lieu de ſureté, Wild, ſelon l'accord qu'ils avoient fait précédemment enſemble, ſe ſaiſit des neuf dixiemes de la priſe : ce ne fut pas néanmoins ſans quelques difficultés de la part de ces héros ſubalternes ; mais Wild fit tant par ſes raiſonnemens, par ſes imprécations, & par ſes menaces, qu'il les força à remplir leurs engagemens.

Notre héros avoit heureuſement achevé cette entrepriſe, & pour ſe récréer un peu, après tant de fatigues, il alloit ſe rendre chez ſa belle maîtreſſe, lorſque le haſard lui offrit une jeune Dame de ſa connoiſſance. Molly Stradle, qui prenoit l'air ſur le port, l'ayant apperçu, l'aborda avec cette familiarité ſi ordinaire aux gens du bon ton, lui frappa ſur l'épaule, & lui demanda s'il vouloit payer chopine. Le héros, quoiqu'il aimât paſſionnément la belle Lettice, n'étoit pas de ces nigauds ſcrupuleux & mal élevés, qui s'attachent ſervilement à une femme, & dont la petite ame eſt aſſez ignoble pour ſe piquer de conſtance. Il accepta la propoſition, entra avec elle dans un cabaret, & demanda une chambre en particulier. Bientôt il s'anima, & devint entreprenant ; mais ce fut ſans ſuccès : la belle lui déclara nettement qu'elle ne lui accorderoit pas la moindre faveur, qu'il ne lui

eût fait auparavant quelque préſent. Wild la ſatisfit : elle céda ; & il fut auſſi heureux qu'il pouvoit le deſirer.

La paſſion exceſſive dont notre héros brûloit pour ſa chere Lettice, ne lui permettoit pas de perdre beaucoup de tems avec Mademoiſelle Stradle : auſſi, malgré toutes les careſſes de cette tendre amante, il prit un prétexte pour deſcendre l'eſcalier, & il s'en alla ſans avoir pris congé d'elle, non plus que du cabaretier, à qui elle fut obligée de payer l'écot.

Wild étant arrivé chez M. Snap, n'y trouva que Mademoiſelle Théodoſie. Cette jeune nymphe s'amuſoit à manier le fil & la ſoie, à l'exemple de Pénélope : avec cette différence pourtant, que la princeſſe grecque défaiſoit la nuit ce qu'elle avoit fait le jour ; au lieu que notre héroïne moderne faiſoit tout le contraire. Elle étoit actuellement occupée à raccommoder une paire de bas bleus à coins couleur de roſe : circonſtance que nous aurions peut-être paſſée ſous ſilence, ſi elle ne faiſoit voir qu'il ſe trouve encore, dans ce ſiecle, des Dames qui ne rougiſſent pas d'imiter la ſimplicité des anciens.

Wild, après les premiers complimens, lui demanda des nouvelles de ſa bien-aimée : elle n'eſt pas ici, répondit Théodoſie, & je ne ſais pas où vous pourriez la trouver. Eh bien ! reprit-il, je l'attendrai, je veux

abſolument la voir : mon deſſein eſt de l'épouſer, & je ne ſortirai pas que je n'aie obtenu ſon conſentement. En effet, ſa paſſion pour Lettice étoit on ne peut pas plus honnête. Il avoit, pour ſa perſonne, des deſirs ſi violens, qu'il brûloit de les ſatisfaire à quelque prix que ce fût. Tout en parlant ainſi, il tira l'écrin de ſa poche, & jura qu'il étoit rempli de pierreries, dont il prétendoit faire un préſent à ſa maîtreſſe.

Mademoiſelle Théodoſie n'avoit pas le défaut, ſi commun parmi les ſœurs, de ſe porter envie, & de faire mutuellement tout ce qu'elles peuvent pour troubler leur bonheur. Touchée d'un diſcours auſſi expreſſif, elle pria Monſieur Wild de s'aſſeoir, tandis qu'elle iroit elle-même chercher ſa ſœur : elle ſortit en même tems, & laiſſa notre amoureux dans la cuiſine, dont elle ferma la porte aux verroux, (notez que dans cette maiſon, les portes étoient faites de maniere qu'on pouvoit les fermer preſque toutes en-dehors). Enſuite, faiſant beaucoup de bruit à la porte de la rue, elle monta furtivement dans une chambre où Mademoiſelle Lettice étoit ſecrétement en conférence avec M. Bagshot. L'ayant tirée à part, elle lui rendit compte de ce que lui avoit dit M. Wild, & n'oublia pas ur-tout l'article des diamans. Lettice dit uſſitôt à Bagshot, qu'une jeune Dame

demandoit à lui parler, qu'elle reviendroit dans le moment, & que, pour lui donner une marque de ſa confiance, & malgré les ordres de ſon pere, elle ne vouloit pas l'enfermer : Bagshot promit ſur ſon honneur de l'attendre, & de ne pas abuſer de ſa bonté.

Nos deux Dames deſcendirent le plus doucement qu'elles purent, & ſe rendirent auprès de Wild. Mais hélas ! Lettice, la chaſte Lettice, ne put elle-même ranimer dans ſon amant, cette joie qu'il avoit fait éclater d'abord en préſence de Théodoſie : il venoit de faire une découverte cruelle ; il s'étoit apperçu qu'il n'avoit plus la bourſe qui avoit été volée à Francœur, & dont effectivement Mademoiſelle Stradle s'étoit emparée à ſon inſçu & dans la chaleur de la converſation. Cependant, comme il étoit maître de ſes mouvemens, il fut bientôt cacher, ſous un air riant, & ſon malheur, & le dépit qu'il lui cauſoit. Il reçut Lettice avec tranſport, & débuta par les choſes du monde les plus ſpirituelles & les plus galantes.

Cette aimable perſonne avoit, entr'autres bonnes qualités, trois paſſions dominantes : la vanité, l'amour & l'avarice. Elle avoit, pour ſatisfaire la premiere, M. Smi.k & compagnie ; M. Bagshot, &c. pour aſſouvir la ſeconde ; & notre héros avoit ſeul l'honneur & l'avantage d'entretenir la

derniere. Sa maniere de ſe conduire à l'égard de ces trois ſortes d'amans, n'étoit pas, à beaucoup près, la même. Elle étoit vive & coquette avec le premier; folle & extravagante avec le ſecond; froide & réſervée avec le troiſieme. Elle prit alors un air compoſé, & dit modeſtement à Wild qu'elle étoit fort aiſe de ce qu'il ſe repentoit de la maniere indigne dont il l'avoit traitée dans leur derniere entrevue; que ſes procédés envers elle avoient été ſi monſtrueux, qu'elle auroit dû ne jamais le revoir; qu'elle mouroit de peur que tout ſon ſexe ne lui ſût mauvais gré de la foibleſſe dont elle ſe rendoit coupable, en changeant de réſolution; qu'elle ne l'auroit jamais fait, ſi ſa ſœur, qui étoit préſente, & qui pouvoit le lui certifier, (ce qu'elle fit auſſitôt avec ſerment,) ne l'avoit trompée, en lui faiſant entendre que c'étoit une Dame de ſes amies qui la demandoit.

Wild crut qu'il étoit tems de lui donner une preuve plus convaincante de ſon affection, en lui préſentant le précieux écrin qu'il tenoit entre ſes mains. Lettice, bien perſuadée qu'il ne formoit plus de deſſeins contre ſa vertu, & que ſes propoſitions étoient telles qu'une femme d'honneur pouvoit les écouter, voulut répondre; mais comme elle héſitoit, Théodoſie prit la parole: oh! pour le coup, ma ſœur, lui dit-

elle, c'en eſt trop; je ne puis vous voir plus longtems vous contrefaire. Tenez, M. Wild, ſoyez ſûr qu'elle a pour vous la plus violente paſſion du monde. Oui, ma ſœur, puiſque je vois clairement que Monſieur n'a que des deſſeins honnêtes, ſi vous diſſimulez encore, je vais trahir votre ſecret, & lui révéler tout ce que vous m'avez dit. O ma ſœur, reprit Lettice, en rougiſſant, ceſſez des diſcours qui m'outragent, ou je vous quitte dans le moment; je ne me ſerois pas attendue à un pareil procédé de votre part.

Auſſitôt Wild tomba à ſes genoux, lui prit tendrement la main, & lui dit tout ce que le Lecteur peut imaginer, & dont il n'eſt pas beſoin de l'inſtruire. Il lui offrit l'écrin, elle le refuſa poliment: il l'offrit une ſeconde fois; elle lui demanda en minaudant, ce qu'il contenoit. Wild l'ouvrit, & en tira... le dirai-je? un de ces colliers, dont, à la fête de S. Barthelemi, on décore Taleſtris, Anne de Boulen, la reine Eliſabeth, & quelques autres grandes Princeſſes, dans les farces qu'on donne au peuple pour l'amuſer. Il étoit compoſé de cette pâte que Derdœus, cet ingénieux bijoutier, vend à un prix modique aux petits-maîtres du ſecond ordre. Car, pour découvrir enfin à la vérité, après avoir fait mille excuſes à notre Lecteur, de la lui avoir ſi longtems cachée, le Comte, par

un excès de prudence, craignant que quelqu'accident n'empêchât wild de revenir au tems marqué, avoit ôté de l'écrin les véritables diamans, les avoit mis ſagement dans ſa poche, & avoit ſubſtitué ceux-ci en leur place. Ces pierres artificielles, quoique d'un prix égal pour un philoſophe, & d'une valeur peut-être encore plus grande pour un amateur des ouvrages de l'art, n'avoient pas cependant les mêmes charmes aux yeux de Lettice, qui, malheureuſement, étoit connoiſſeuſe en ces ſortes de bijoux. M. Snap, conſidérant, avec raiſon, qu'une pareille connoiſſance devoit entrer pour beaucoup dans l'éducation d'une Demoiſelle, dans un ſiecle où les jeunes perſonnes n'apprennent guere autre choſe qu'à s'habiller & à ſe parer, avoit placé de bonne heure Mademoiſelle Lettice en qualité de fille de boutique, ou ſi vous voulez de ſervante, chez un uſurier fameux, & qui prêtoit charitablement ſur gage.

A la vue de ce collier, notre amante devint furieuſe, & d'une voix de tonnerre, elle traita de coquin le Héros infortuné, qui, pénétré de confuſion, gardoit un morne ſilence, & marquoit encore moins le ſurpriſe, que de honte & d'indignation de s'être laiſſé ainſi attraper comme un ſot. Enfin, ayant recouvré ſes eſprits, il jetta l'écrin au milieu de la chambre, ſe ſaiſit

de la clef qui étoit ſur la table; & ſans faire aucune réponſe aux invectives dont ces deux Dames l'accabloient à l'envi, il gagna promtement la porte, & courut à la maiſon du Comte.

CHAPITRE IV.

Wild, après bien des recherches inutiles, fait ſur ſon malheur un diſcours moral, qui, s'il eſt bien entendu, peut ſervir de modele dans le beſoin.

LE plus fier laquais de la plus haute Dame de Qualité, n'auroit pas frappé avec plus de violence, que wild, à la porte du Comte. On lui ouvrit ſur le champ, & un valet fort bien vêtu lui répondit que ſon maître n'étoit pas au logis. wild, peu ſatisfait de cette réponſe, chercha dans toute la maiſon, mais ce fut inutilement : il parcourut enſuite tous les tripots, toutes les tavernes, ſans pouvoir trouver le Comte. Ce Gentilhomme avoit pris congé de ſa maiſon au même inſtant que wild l'avoit quitté : muni d'une paire de bottes & d'un cheval de poſte, il étoit parti ſeul avec précipitation, & avoit fait tant de diligence, qu'il devoit être actuellement à plus de vingt milles de Londres, du côté de Harwick.

Wild, voyant que toutes ſes perquiſitions n'aboutiſſoient à rien, ſe retira dans l'endroit où il avoit coutume de ſe livrer à la contemplation, c'eſt-à-dire, dans un Cabaret. Quoiqu'il n'eût pas un ſol, il de-

manda une pinte de punch, & s'étant aſſis ſur un banc, il fit avec lui-même le monologue ſuivant.

O combien eſt vaine la grandeur des hommes! A quoi ſervent les talens ſupérieurs, & ce noble mépris que nous affectons pour les loix qui contiennent le Vulgaire; puiſque nos projets les mieux concertés ſont à tout moment expoſés à mille inconvéniens? O combien eſt malheureux l'état d'un Chevalier d'induſtrie! Non, la prudence humaine ne ſauroit prévenir toutes les tromperies, & ſe tenir continuellement en garde contre les trompeurs. Il en eſt comme du jeu d'échecs: tandis que le Roi, le Cavalier, ou le Fou, ſont occupés à former quelque grande entrepriſe, un indigne Pion interrompt & déconcerte tous leurs projets. Il eût été bien plus avantageux pour moi d'obſerver tout ſimplement les maximes de l'amitié & de la morale, que de ruiner un ami pour le profit des autres. Oui, mais ce n'étoit pas là mon deſſein. Si je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite, dois-je comme une femme, ou comme un enfant, m'amuſer, les bras croiſés, à déplorer un contre-tems qui n'eſt que l'effet du hazard? Ne peut-on pas du moins m'accuſer d'un peu de négligence? N'ai-je pas agi imprudemment, en mettant des coquins à portée de me tromper? Mais il m'étoit impoſſible de faire autrement; &

c'eſt en cela qu'un fripon eſt plus malheureux qu'un autre. Un homme prudent peut conſerver ſa bourſe dans une preſſe, en tenant ſes mains ſur ſes poches ; mais, tandis qu'un fripon a ſes mains dans la poche de ſon voiſin, comment veut-on qu'il faſſe pour défendre les ſiennes ? En effet, conſidéré ſous ce point de vue, perſonne n'eſt plus à plaindre que le fripon ; il acquiert avec péril, il poſſede avec inquiétude, & de la maniere du monde la plus incertaine. Qui pourroit envier un pareil état ? En quoi donc conſiſte la grandeur ? Elle conſiſte, répondra un Chevalier d'induſtrie, dans le témoignage ſecret, que nous rend notre conſcience, des actions mémorables que nous avons faites : témoignage glorieux, qui nous charme intérieurement, & qui ſeul ſuffit pour animer un grand homme, quel qu'il ſoit. C'eſt là ce qui le met au-deſſus de la haine des particuliers & de l'exécration du Public ; &, pendant qu'il eſt maudit & déteſté de tout le Genre-humain, c'eſt là ce qui entretient au fond de ſon cœur la ſatisfaction la plus ſenſible. Car enfin, quel autre motif, que cette ſatisfaction intérieure, pourroit inſpirer à des hommes riches & puiſſans de quitter leur maiſon, de ſacrifier leur repos, leurs biens, leurs plaiſirs ; de s'expoſer au hazard de perdre, dans un clin d'œil, tout ce que la fortune leur a ſi libéralement ac-

cordé ; de ſe mettre en un mot à la tête de ce qu'on appelle une armée, pour moleſter leurs voiſins, pour exercer contre des hommes comme eux, le rapt, le viol, le meurtre & le carnage ? Quel autre motif que cette ſublime paſſion, a pu exciter ces Tyrans de l'Aſie, qui nageoient dans l'or & les délices, à dépouiller de leur liberté, des peuples qui travailloient avec ſoumiſſion pour aſſouvir leur luxe, & qui adoroient à genoux leur orgueil & leurs caprices ? Quel autre motif pourroit perſuader à un Chevalier d'induſtrie de rejetter tous les moyens d'acquérir d'une maniere ſûre & honnête, de quoi vivre dans l'abondance, & d'aimer mieux enfreindre les loix de ſon pays, en hazardant ſa propre vie, & en s'expoſant, comme dit le Vulgaire, à perdre l'honneur, dans l'eſpoir d'un avantage toujours incertain, & ſouvent modique & dangereux ? Que dois-je donc conclure de tout ceci ; ſinon que j'ai été ſage, quoique ſans ſuccès, & que je ſuis un grand homme, quoique malheureux ?

Wild finit à la fois & ſon diſcours & le punch, dont il buvoit de tems en tems un petit coup, pour ſe remettre en haleine. Il lui vint alors dans l'eſprit qu'il auroit plus de peine à le payer, qu'il n'en avoit eu à le boire. Il s'occupoit de cette idée, lorſque, par bonheur, il apperçut dans un

coin de la ſalle un de ceux qu'il avoit employés dans ſon entrepriſe ſur Francœur. Il ne douta point qu'il ne voulût bien lui prêter une guinée ou deux ; mais s'étant approché de lui, il eut la mortification d'apprendre que le jeu avoit dépouillé le pauvre homme de tout ce que lui avoit laiſſé ſa libéralité : il ſe vit donc forcé de recourir à ce qu'il pratiquoit ordinairement en pareille occaſion. Il enfonça fiérement ſon chapeau, & ſortit bruſquement ſans dire un mot, & ſans que perſonne oſât lui faire la moindre queſtion.

CHAPITRE V.

Avantures ſurprenantes, & dont notre Héros vient heureuſement à bout.

LAISSONS notre Héros ſe repoſer un moment: & voyons ce qui ſe paſſe chez M. Snap. Après le départ de Wild, la belle Théodoſie avoit repris ſon ouvrage, & Lettice étoit remontée chez Bagshot; mais ce Gentilhomme ne lui avoit pas tenu parole. Il étoit deſcendu, s'étoit caché derriere la porte de la rue, & avoit profité de la ſortie de Wild pour ſortir auſſi lui-même, & ſe mettre en liberté. La ſurpriſe de Lettice fut d'autant plus grande, que, malgré ſa promeſſe, elle avoit toujours pris la ſage précaution de tourner la clef; mais le trouble où elle étoit l'avoit empêchée de la tourner ſuffiſamment, & la porte étoit reſtée malheureuſement ouverte.

Qui pourroit ſe peindre la ſituation déplorable de notre héroïne! elle venoit en même tems de perdre un amant chéri, & de bleſſer un pere tendre, de la maniere la plus ſenſible. M. Snap avoit répondu ſur ſon honneur de la perſonne de ſon priſonnier; & pour comble d'infortune, deux des amis de Bagshot, gens très-ſolvables, s'é-

toient engagés par écrit à lui ſervir de caution.

Mais détournons nos regards d'un ſpectacle ſi triſte, & revenons au Héros de notre hiſtoire.

Après avoir inutilement cherché Mademoiſelle Stradle, M. wild, avec une grandeur d'ame inconcevable, & le maintien le plus aſſuré, vint dès le matin chez Francœur, dans un tems où des amis vulgaires ſe ſeroient fait un devoir de l'oublier & d'éviter ſa rencontre. Il entra d'un air de gayeté qui fit bientôt place à la ſurpriſe, quand il vit ſon ami en robe de chambre, la tête enveloppée, le viſage pâle & livide par la grande quantité de ſang qu'il avoit perdu.

On lui apprit ce qui étoit arrivé : il en parut fort affligé, & s'emporta contre les voleurs aux invectives les plus véhémentes. Francœur, touché des impreſſions que ſembloit faire ſon malheur ſur l'eſprit de ſon ami, chercha à le calmer, autant qu'il lui fut poſſible, en exagérant en même-tems les obligations qu'il lui avoit. Sa femme ne manqua pas auſſi de lui témoigner toute la reconnoiſſance. Ils déjeûnerent enſemble, avec plus de plaiſir qu'ils ne devoient s'en promettre après un pareil accident. Francœur avoua dans la converſation qu'il avoit eu le bonheur de ſauver le billet du Comte. Il ajouta que la perte de cet effet auroit été pour lui l'événement le plus fu-

neſte: car, diſoit-il, il faut en convenir; j'ai déja ſouffert quelques pertes, qui ont un peu dérangé mes affaires; & quoique bien des gens de Qualité me doivent des ſommes conſidérables, je ſuis ſûr que j'aurois beaucoup de peine à trouver le moindre crédit. Wild le félicita ſur cet heureux incident, & ſe mit à déclamer contre les gens de Qualité qui devoient aux pauvres marchands, & qui ne payent pas leurs dettes.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, & que Wild méditoit en lui-même, s'il emprunteroit quelque argent à ſon ami, ou s'il le voleroit, ou comment il s'y prendroit pour faire l'un & l'autre, l'apprentif de Francœur lui apporta un billet de banque: il venoit de le recevoir d'une Dame, qui, diſoit-il, étoit dans la boutique, & qui, ayant choiſi quelques pierreries, vouloit le changer, pour en faire l'acquiſition. Francœur regardant au dos du billet, vit l'*endoſſement* du Comte, & ſe rappela auſſitôt que c'étoit un de ceux qui lui avoient été volés. Il fit part de ſa découverte à Wild, qui, ſans ſe déconcerter, & ſans changer de couleur, qualité eſſentielle à un grand homme, l'écouta tranquillement, lui conſeilla de ſe conduire avec circonſpection dans cette affaire, & lui dit, que, comme lui, M. Francœur n'étoit pas aſſez de ſang froid dans le moment préſent, il

ne demandoit pas mieux que de tenir ſa place, & de parler à cette femme, pourvu que ce fût en particulier ; qu'il feroit ſemblant d'être le maître de la maiſon, & que, ſous quelques prétextes plauſibles, il tâcheroit de tirer d'elle les moyens de s'aſſurer du voleur, & peut-être de recouvrer le vol. Francœur approuva cet ingénieux expédient.

Wild monta auſſi-tôt dans une chambre, où l'apprentif conduiſit la jeune Dame ; l'apprentif eut ordre de ſe retirer, & Mademoiſelle Molly Stradle, car c'étoit elle-même, reſta ſeule avec M. wild. Celui-ci ayant fermé la porte, s'approcha d'elle en fureur, lui reprocha la baſſeſſe de ſon procédé, employa pour la convaincre des traits de morale dont nous ferons grace au Lecteur, & termina le diſcours le plus pathétique, par lui demander quelle compaſſion elle croyoit être en droit d'attendre de lui. La Dame, qui avoit eu une excellente éducation, & qui avoit plus d'une fois comparu devant le grand Bailif, nia froidement tout ce qu'on lui imputoit, & proteſta qu'elle avoit reçu ce billet d'un de ſes amis. wild alors élevant la voix, la menaça de la faire arrêter ; mais, ajouta-t-il, en changeant de ton : comme j'ai toujours eu pour toi, ma chere Stradle, la plus tendre affection, ſi tu veux m'en croire, je te promets, ſur

mon honneur, de tout oublier & de te tirer d'affaire. Eh, que voudriez-vous que je fiſſe, Monſieur Wild, répondit Molly, d'un air plein de charmes. Il faut que vous ſachiez, répliqua Wild, que cet argent que vous m'avez eſcamoté (car, parbleu, c'eſt vous qui me l'avez dérobé, & ſi vous oſiez le nier, j'ai en main de quoi vous confondre) je l'avois gagné au jeu à un drôle, qui vraiſemblablement l'avoit volé à mon ami. Or, tout ce que j'exige de vous, c'eſt de rendre plainte contre un certain Thomas Fierce, & d'affirmer, avec ſerment, que c'eſt lui qui vous a donné le billet dont il s'agit; je me charge du reſte. J'eſpere, ma chere amie, que vous ſaurez quelque gré à un homme, qui, par ce moyen, fait tourner à votre avantage ce qui naturellement devoit cauſer votre perte.

Molly promit tout : Wild l'embraſſa tendrement, lui donna encore quelques inſtructions ſur la maniere dont elle devoit ſe conduire, & l'ayant priée de l'attendre un moment, il revint trouver Francœur, & lui rapporta que tout étoit découvert; que cette femme lui avoit avoué quel étoit celui dont elle tenoit le billet, & qu'elle étoit prête à dépoſer contre lui devant le Juge. Il ajouta qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas être auſſi de la partie, parce qu'il étoit obligé d'aller à

autre bout de la Ville, pour recevoir ente livres ſterlings qu'on devoit lui ayer dans la journée. Francœur lui ré-ondit qu'il n'étoit pas néceſſaire d'aller ſi in, & que, s'il vouloit ne le pas quitter, lui avanceroit cette ſomme. Une offre ſſi obligeante fut acceptée, & Wild, rancœur, & la jeune Dame ſe rendirent nſemble chez le Juge.

On décerna d'abord une Sentence de priſe corps contre M. Fierce, & l'Officier i étoit chargé de la mettre à exécution, ant ſu de la Dame, qui en avoit été le-même inſtruite par Wild, que ls étoient s endroits que fréquentoit le plus ordi-irement l'accuſé, n'eut pas de peine à en ſaiſir. Fierce fut confronté avec Ma-moiſelle Stradlé; & comme celle-ci clara très-affirmativement que c'étoit i-même, & qu'elle le reconnoiſſoit, oiqu'elle ne l'eût jamais vu, il fut en-oyé ſur le champ à Newgate. A peine y t-il arrivé, qu'il le fit ſavoir à Wild, & bon ami vint dès le ſoir même lui ren-e viſite.

Il affecta de prendre un intérêt ſenſible malheur de ſon ami; il s'en fit racon-toutes les circonſtances, & répondit in air étonné, qu'il falloit qu'on l'eût is pour un autre, puiſqu'il n'avoit ja-is vu ni connu cette femme: que pour billet, il l'avoit payé lui-même à un

Marchand, & qu'il feroit tous ſes efforts pour démêler cette intrigue; qu'il alloit trouver Mademoiſelle Stradle; qu'il l'engageroit, s'il pouvoit, à ſe déſiſter de ſa plainte, qui cependant, diſoit-il, n'étoit pas aſſez ſérieuſe, pour lui cauſer aucune inquiétude; que d'ailleurs il lui trouveroit trois témoins, qui prouveroient l'*alibi*, & cinq ou ſix autres qui lui donneroient des atteſtations de bonne conduite; qu'ainſi, il ne devoit pas avoir la moindre appréhenſion, & qu'enfin, le pis qui pouvoit lui arriver, ſeroit de reſter en priſon juſqu'aux prochaines Seſſions.

Fierce, entiérement conſolé par les aſſurances que lui donnoit ſon ami, lui en fit mille remerciemens: tous deux ſe prirent réciproquement la main, & ſe ſéparerent après s'être embraſſés de tout leur cœur.

Notre Héros ne pouvant ſe diſſimuler que le ſeul témoignage de Mademoiſelle Stradle ne ſuffiroit pas pour faire pendre Fierce, ainſi qu'il le ſouhaitoit, parce que c'étoit un de ceux qui lui avoient refuſé opiniâtrement, dans le butin, la portion qu'il avoit ſtipulée, alla trouver un Monſieur Sly qui avoit partagé avec Fierce l'honneur de l'expédition contre Francœur, & lui dit que ſon camarade venoit d'être arrêté; qu'il appréhendoit que ce coquin ne le chargeât comme complice, & qu'il

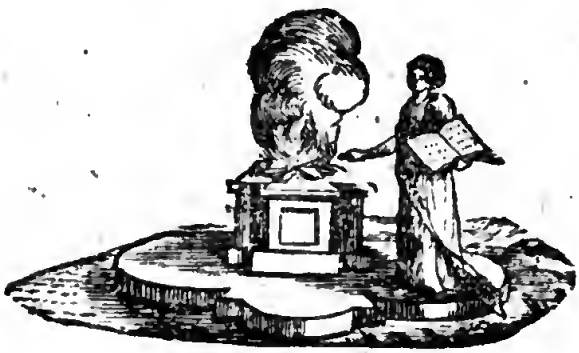
lui conſeilloit de prendre les devants, & de ſe rendre lui-même ſon accuſateur. Sly approuva l'idée de M. Wild, & ſe préſenta devant le Juge, qui l'envoya à Gatehouſe, (1) ſous promeſſe de l'admettre en témoignage contre ſon compagnon.

L'affaire fut inſtruite : Fierce étoit ſur le point de ſubir ſon jugement en préſence du grand Baillif; il ſe flattoit d'un heureux ſuccès : quand, à ſa grande confuſion, ſon ancien ami Sly comparut contre lui, & confirma la dépoſition de Mademoiſelle Stradle. Il n'avoit plus d'eſpérance, que dans le ſecours que notre Héros lui avoit promis. Il ſe trompoit encore, tout conſpiroit à ſa ruine; &, comme il ne pouvoit rien alléguer pour ſa défenſe, fut bientôt convaincu, condamné, & exécuté.

C'eſt ainſi que Wild ſavoit ſe jouer des paſſions des hommes, en les oppoſant adroitement les uns aux autres, & en faiſant ſervir à ſes vues, les jalouſies & les craintes qu'il avoit l'art d'exciter dans les cœurs, par le moyen de ces qualités ſublimes, que le Vulgaire appelle trahiſon, menſonge, diſſimulation, fauſſeté ; mais

(1) Priſon à Londres.

que les grands hommes comprennent ſous la ſimple dénomination de *politique*; art qui met le comble à la perfection de la nature humaine, & que peut-être perſonne n'a jamais poſſédé auſſi éminemment que notre Héros.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des Chapeaux.

WILD avoit formé une troupe compoſée de Joueurs ſans reſſource, de Marchands Banqueroutiers, d'Apprentifs faiéans, de jeunes gens perdus de débauche, qui n'ayant point de fortune, & n'étant accoutumés, ni au commerce, ni aucune autre profeſſion, ne demandoient pas mieux que de pouvoir vivre à leur aiſe & ſans ſe fatiguer. Tous ces Meſſieurs avoient différens principes, c'eſt-à-dire, qu'ils portoient des chapeaux différens. Deux partis ſur-tout dominoient parmi eux: les uns portoient des chapeaux retouſſés & retapés; ceux des autres reſſembloient à des couvercles de marmites, & leurs bords extrêmement larges venoient leur tomber ſur les yeux. Cette différence excitoit preſque toujours des railleries, des querelles, & des animoſités. Wild voulut y mettre ordre: & le jour qui ſuivit l'exécution du malheureux Fierce, il convoqua une aſſemblée générale dans un Cabaret; & jugeant de la façon de penſer de ſes camarades, par la conduite qu'ils tenoient les uns envers les autres, il leur parla ainſi, avec beaucoup de douceur,

mais de la maniere la plus ſolide & la plus convaincante. (1)

(1) Ce diſcours contient quelque choſe de fort myſtérieux. Le chapitre qu'a fait Ariſtote ſur ce ſujet, & dont nous parle un Auteur François*, pourroit jetter quelque lumiere ſur cet endroit; mais malheureuſement ce chapitre ne ſe trouve que dans les ouvrages perdus de ce Philoſophe. Il eſt à remarquer que le mot *Galerus*, dont les Latins ſe ſervoient pour exprimer un chapeau, ſignifie auſſi un chien de mer, comme le mot Grec *kunen* ſignifie la peau de cet animal, dont j'imagine que les chapeaux ou les caſques des Anciens étoient fabriqués, de même que les nôtres le ſont à préſent de poils de caſtor & de lapin. Sophocle, dans ſon Ajax, fait alluſion à la coutume de tromper en fait de chapeau; & le Scholaſtique nous parle, en cet endroit, d'un certain Creſphonte, qui étoit maître paſſé en cet art. Il faut encore remarquer que, dans le premier Livre de l'Iliade, Achilles dit, en colère, à Agamemnon, qu'il avoit des yeux de chien. Or, comme les yeux du chien ſont plus beaux que ceux de la plûpart des autres animaux, ce terme ne pouvoit être injurieux; il vouloit donc dire qu'Agamemnon avoit un chapeau, qui, peut-être, pouvoit avoir quelque marque d'infamie, ſoit à cauſe de l'animal dont il avoit été formé, ſoit pour quelque autre raiſon. Cette opinion ſuperſtitieuſe peut avoir donné lieu à la coûtume, qui s'eſt introduite chez toutes les Nations, de marquer ſon reſpect en ôtant ſon chapeau, & ne jamais parler à

* *Moliere.*

N'eſt-il pas honteux, Meſſieurs, que des gens qui ſe ſont dévoués à une entrepriſe auſſi glorieuſe, que celle de dévaliſer le Public, s'amuſent à diſputer ſi follement entr'eux? Croyez-vous donc que les premiers inventeurs des chapeaux, ou plutôt ceux qui en ont imaginé les formes, aient penſé ſérieuſement qu'un chapeau de telle ou telle façon pût inſpirer, à l'un, la Théologie, à l'autre, la Juriſprudence, à celui-ci, la Littérature, à celui-là, la bravoure? Non, Meſſieurs, ils n'ont cherché, par ces ſignes extérieurs, qu'à en impoſer au Vulgaire. Pour les grands Hommes, ils n'ont pas beſoin d'acquérir ou de cultiver ces talens; il ſuffit qu'ils veuillent bien en arborer le type ou la figure. Vous faites donc ſagement, lorſque, dans une grande foule, vous amuſez les Badauds par de pareilles niaiſeries; parce que, tandis qu'ils vous écoutent, *grands yeux ouverts*, *bouche béante*, vous pouvez plus aiſément & plus ſûrement leur couper la bourſe. Mais entretenir, tout de bon, parmi vous, des diſſentions auſſi triviales, ce ſeroit, en vérité, la plus haute folie, & le comble

---

quelqu'un au-deſſus de ſoi, le chapeau ſur la tête. Je finirai cette note ſavante, par obſerver que le terme de vieux chapeaux eſt actuellement uſité par le vulgaire dans un ſens qui n'eſt pas fort honorable.

de l'abſurdité. Vous ſavez, à n'en pouvoir douter, que vous êtes tous des fripons : quelle différence peut mettre entre vous un bord plus ou moins large, ou plus ou moins étroit ? Si le Public eſt aſſez ſot pour s'intéreſſer dans vos querelles, & pour vous préférer les uns aux autres, pendant que vous n'en voulez qu'à ſa bourſe, vous pouvez en rire, à la bonne heure : mais gardez-vous bien d'imiter ſon extravagance. Qu'y a-t-il de plus ridicule pour des gens de notre eſpece, que de ſe diſputer pour des chapeaux, dont le meilleur ne vaut pas quatre ſols ? Après tout, Meſſieurs, à quoi ſert un chapeau, ſi ce n'eſt à couvrir quelque défaut, ou à cacher au Public une tête pelée ? Rien n'eſt plus inutile pour un Gentilhomme ; ce qui le diſtingue, c'eſt d'avoir toujours ſon chapeau bas, & perſonne ne s'aviſe de le mettre ſur ſa tête à la Cour ou dans une Aſſemblée. Ainſi que je n'entende plus parler de ces puérilités ; & pour cet effet, mettons tous nos chapeaux en un tas, mêlons-les, confondons-les enſemble, & que chacun reprenne, ſans diſtinction, celui qui lui tombera ſous la main.

Il dit, & de grands applaudiſſemens ſuivirent ſon diſcours ; auſſi-tôt tous les aſſiſtans mirent leurs chapeaux en un tas, les mêlerent, & les confondirent enſemble ainſi qu'il leur avoit été ordonné.

CHAPITRE VII.

Suites naturelles des liaiſons que les gens du peuple oſent entretenir avec les grands hommes. Lettres qui peuvent ſervir de Protocoles *pour répondre aux demandes d'un créancier indiſcret.*

REVENONS maintenant à Francœur : ceux à qui il avoit donné en payement le billet de trois mille cinq cent livres, le lui rapporterent : on n'avoit pas trouvé l'*accepteur*, tout le monde aſſuroit qu'il avoit pris la fuite, & on revenoit en conſéquence contre l'*endoſſeur*. Cette nouvelle auroit affecté le financier le plus intrépide ; jugez de l'impreſſion qu'elle fit ſur un homme qui ſe voyoit ruiné ſans reſſource. Il marqua, dans cette circonſtance, tant de confuſion & de chagrin, que le porteur de la lettre de change en fut effrayé, & qu'il réſolut d'en tirer au moins tout ce qu'il pourroit. Dès le ſoir même, M. Snap fut chargé de rendre une viſite à M. Francœur : il la fit avec les formalités requiſes, & emmena chez lui le pauvre marchand.

Madame Francœur ne fut pas plutôt inſtruite de cet événement, qu'elle devint furieuſe ; mais après avoir exhalé ſa dou-

leur en verſant des larmes, & en ſe livrant aux plaintes les plus touchantes, elle ſongea aux moyens d'obtenir la liberté de ſon mari. Elle courut chez ſes voiſins, pour les prier de ſe rendre cautions pour lui. Mais la nouvelle de ſon malheur l'avoit prévenue: elle n'en trouva aucun, excepté un honnête Quaker, dont le domeſtique n'avoit oſé faire un menſonge, en aſſurant *que ſon maître étoit abſent.* Elle ne réuſſit pas mieux auprès de ce vertueux perſonnage; car, par malheur, il avoit promis la veille de ne jamais être la caution de perſonne.

Après bien des efforts inutiles, elle ſe rendit auprès de ſon mari, pour le conſoler du moins par ſa préſence. Francœur venoit d'écrire quelques lettres à ſes débiteurs, & il achevoit la derniere, lorſque ſa femme entra. Au moment qu'il la vit, la joie brilla dans ſes yeux; mais bientôt après le déſeſpoir reprit ſur lui tout ſon empire. Son inquiétude ſur le ſort de ſa famille paroiſſoit malgré lui dans ſes diſcours. Elle, de ſon côté, cherchoit à adoucir ſes peines, en diminuant les pertes qu'il avoit faites, en lui donnant quelques eſpérances à l'égard du Comte, qui peut-être étoit allé à la campagne, & ſeroit inceſſamment de retour, & en lui faiſant tout attendre de la part de ſes amis, & ſur-tout de ceux qu'il avoit perſonnellement obligé, & à

qui il avoit rendu les ſervices les plus eſſentiels. Toute la grace que je vous demande, lui diſoit-elle, c'eſt de ménager votre ſanté, & de ne vous pas trop livrer à vos inquiétudes. Mon bonheur dépend uniquement de votre tranquillité; je ſerai toujours bien, tant que je ſerai avec vous.

C'étoit ainſi que cette femme foible, & d'un eſprit borné, tâchoit de calmer les chagrins de ſon mari : peut-être eût-elle mieux fait, au ſentiment de bien d'honnêtes gens, de les aigrir encore, en lui peignant ſon infortune des couleurs les plus vives, en lui reprochant la ſotte confiance qui la lui avoit attirée, & en déplorant ſon propre ſort, & les maux qu'elle étoit forcée de ſouffrir & de partager avec lui.

Francœur fut ſenſible aux bontés de ſa femme, & lui en marqua ſa reconnoiſſance. Ils paſſerent une heure dans des tranſports d'une tendreſſe trop bourgeoiſe, pour les expoſer aux yeux de notre ſublime Lecteur. Nous ſupprimerons donc un récit, qui ne tendroit vraiſemblablement qu'à avilir la nature humaine, & à la rendre ridicule.

Cependant les commiſſionnaires que Francœur avoit dépêchés vers ſes amis, revinrent avec leurs réponſes. Nous allons en copier ici quelques-unes, pour ſervir de modèle à ceux de la bonne compagnie, qui, comme cela n'arrive que trop ſouvent, ſe trouveroient dans le cas de répondre à des

importuns qui leur auroient prêté de l'argent dans le beſoin ; & ſeroient aſſez indiſcrets pour leur en demander le paiement.

PREMIERE LETTRE.

M. FRANCOEUR,

Mylord me charge de vous dire qu'il eſt très-ſurpris que vous oſiez lui demander de l'argent, qui, comme vous ſavez, ne vous eſt dû que depuis peu. Quoi qu'il en ſoit, comme il ne veut plus rien prendre dorénavant dans votre boutique, il m'a ordonné de vous payer auſſitôt que j'aurai des fonds ; & attendu pluſieurs rembourſemens à faire, pour des billets dont depuis longtems, &c. il ne m'eſt pas poſſible de vous fixer aucun tems, &c. &c. à préſent, & je ſuis votre très-humble ſerviteur.

ROGER MORECRAFT.

SECONDE LETTRE.

MON CHER MONSIEUR,

Vous dites fort bien ; l'argent que vous me demandez vous eſt dû depuis trois ans. Mais, ſur mon ame, je ſuis actuellement hors d'état de payer un ſol : comme je ne doute pas que

dans très-peu de tems, je ne puisse, non-seulement satisfaire à ce petit billet, mais aussi employer encore chez vous des sommes beaucoup plus considérables, je souhaite que ce court délai ne vous cause aucun préjudice: mon cher Monsieur, votre sincère & très-humble serviteur.

CHA COURTLY.

TROISIEME LETTRE.

M. FRANCOEUR,

Je vous prie de ne point informer mon mari de la petite dette que j'ai contractée avec vous: car, comme vous êtes le meilleur homme du monde, je vous avouerai en confidence qu'il y a longtems qu'il m'a donné l'argent qu'il falloit pour m'acquitter, & que j'ai eu le malheur de perdre au jeu; vous pouvez être sûr que je vous satisferai dès que j'en aurai la commodité, & suis, Monsieur, votre très-humble servante,

CATH. RUBERS.

Présentez, je vous prie, mes civilités à Madame Francœur.

QUATRIEME LETTRE.

M. THOMAS FRANCOEUR.

MONSIEUR,

J'ai reçu la vôtre ; mais pour la ſomme y marquée, elle ne ſauroit avoir lieu à préſent : votre très-humble ſerviteur,

PIERRE POUNCE.

CINQUIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je ſuis ſincérement fâché de ne point être actuellement en état de ſatisfaire à votre demande, ſur-tout après les obligations que je vous ai, & dont je conſerverai toujours la plus grande reconnoiſſance. Je ſuis vivement touché de vos malheurs, & j'aurois été vous voir : mais je ne me porte pas bien, & d'ailleurs je ne me puis diſpenſer d'aller ce ſoir à Vaux-Hall. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très-obligé ſerviteur.

CHA EASY.

Il y avoit encore beaucoup d'autres lettres dans le même goût, mais il ſuffit d'en avoir donné cet échantillon à notre Lecteur.

Celle de toutes qui fit le plus de peine à Francœur, fut la derniere : elle venoit d'un homme à qui il avoit prêté une ſomme conſidérable dans ſon adverſité, & qui ſe trouvoit actuellement dans la ſituation la plus floriſſante.

CHAPITRE VIII.

Notre héros porte la magnanimité auſſi loin qu'elle peut aller.

ECARTONS loin de nous l'idée d'une ingratitude auſſi monſtrueuſe, & préſentons à notre Lecteur quelque choſe de moins lugubre. Peignons lui cette mâle aſſurance qu'on peut, avec raiſon, regarder comme le caractere diſtinctif d'une ame ferme, & que rien ne ſauroit déconcerter. Francœur avoit à peine achevé de lire ces lettres déſeſpérantes, que notre héros parut devant lui. Il n'avoit, ni l'extérieur ſoumis d'un curé, qui aborde ſon ſeigneur, après s'être oppoſé à ſon élection ; ni l'air qu'affecte un médecin, qui apprend à la porte de ſon malade, que, graces à ſes ſoins, le pauvre patient eſt parti pour l'autre monde; ni la contenance abattue d'un homme, qui, après avoir longtems lutté entre la vertu & le vice, & s'être enfin déterminé pour le dernier, eſt malheureuſement pris ſur le fait, dans ſa premiere friponnerie : mais ſon maintien noble, hardi, magnanime, & plein de confiance, étoit celui d'un homme en place, lorſqu'il aſſure un de ſes protégés, que le poſte qu'il lui avoit promis n'eſt plus vacant, & qu'il eſt actuel-

lement rempli par un autre, qui l'avoit demandé avant lui. Car, de même que l'homme en place ne manque pas de vous reprocher aigrement que vous n'avez perdu l'emploi que vous ſouhaitiez que par votre négligence, & faute de l'avoir ſollicité dans le moment convenable; de même auſſi notre héros commença par blâmer Francœur d'avoir fait crédit au comte; & ſans lui donner le tems de répondre un ſeul mot, quoiqu'il n'eût d'autre intention que de lui témoigner ſon amitié, il l'accabla d'injures, & le traita beaucoup plus mal que n'auroit fait l'ennemi le plus déclaré.

Par ce moyen, Francœur, qui, mécontent de Wild, lui auroit peut-être rappelé que c'étoit lui-même, qui, en l'adreſſant au Comte, l'avoit mis dans cet embarras, n'oſa pas lui faire le moindre reproche; mais ſemblable à ces conquérans, qui, lorſqu'ils ſe voyent attaqués dans leurs propres états, raſſemblent autour d'eux toutes leurs forces pour s'oppoſer à l'ennemi, notre marchand ſe défendit ſi bien, en ſe retranchant ſur la figure que faiſoit le Comte, ſur ſa magnificence extérieure, ſur ſes équipages, que Wild devint enfin plus traitable, & qu'il avoua même que, de tous les hommes, il étoit celui qui devoit le moins cenſurer les autres pour une imprudence de cette eſpèce;

que perſonne n'étoit plus aiſé à duper que lui ; que le Comte l'avoit auſſi trompé s'il étoit inſolvable, puiſqu'il lui devoit une ſomme de cinq cent livres ; mais, pour moi, ajouta-t-il, je ne déſeſpere point encore, & je vous conſeille de ne pas déſeſpérer non plus. Ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'on auroit vu des gens obérés, ſe retirer ou ſe cacher pendant un tems, & payer enſuite leurs dettes, ou, du moins, faire avec leurs créanciers une compoſition honnête. Or, ſi la compoſition a lieu, ce qui eſt le pis que nous puiſſions appréhender, je ſerai le ſeul qui y perdrai : car je me croirois obligé, en honneur, de vous dédommager, quoique vous ne puiſſiez vous diſſimuler que vous ne devez la perte que vous venez de faire, qu'à votre crédulité. Parbleu ! j'aurois répondu pour vous, ſi une pareille caution n'eût été au-deſſus de mes forces. Quelle ſomme !.... mais.... en vérité, vous aviez donc le diable au corps ?

Madame Francœur, qui auparavant avoit donné mille malédictions à Wild, fut alors parfaitement convaincue de ſon innocence, & le pria de ne pas inſiſter davantage ſur un objet qui affectoit ſi vivement ſon mari. Elle lui repréſenta que le commerce ne ſe pouvoit faire ſans crédit, & que M. Francœur étoit ſuffiſamment juſtifié de n'avoir point exigé de l'argent comptant d'un

homme tel qu'étoit le Comte en apparence ; que des reflexions ſur ce qui s'étoit paſſé, quand on ne pouvoit y remédier, n'étoient d'aucun ſecours ; qu'actuellement le point capital étoit de remettre ſon mari en liberté. Eh ! dit Wild, que ne ſe procure-t-il une caution ? Hélas ! Monſieur, répondit-elle, c'eſt en vain que nous avons eu recours à la plupart de nos connoiſſances : nous n'avons éprouvé que des refus de ceux mêmes dont nous en attendions le moins. Point de caution ! reprit Wild : oh ! parbleu, il en aura une, s'il en eſt dans le monde. Il eſt trop tard aujourd'hui ; mais ſoyez ſûr que demain matin vous aurez de mes nouvelles.

Des promeſſes auſſi flatteuſes toucherent ſenſiblement Madame Francœur ; elle en pleura de joie, & dit à Wild, qu'elle voyoit bien qu'il étoit véritablement leur ami. Elle ſe propoſoit de paſſer la nuit avec ſon mari ; mais il ne voulut pas le permettre, à cauſe de ſes enfans, qu'il ne ſe ſoucioit pas de confier à des domeſtiques, dans ce tems de trouble & de confuſion.

On envoya chercher un caroſſe, mais inutilement. Les fiacres ſont comme les amis à la mode, ils ſe préſentent toujours d'eux-mêmes dans le beau tems, & jamais vous ne les trouvez, dès qu'il fait mauvais, & que vous en avez beſoin. Pour des chaiſes à porteur il n'en étoit pas queſ-

tion ; M. Snap habitoit un quartier, où rien n'étoit ſi rare que ces ſortes de voitures. Il fallut prendre ſon parti, & la bonne Dame fut obligée de s'en retourner à pied ; Wild, toujours galant, lui offrit de l'accompagner. Nos deux époux ſe dirent tendrement adieu, & M. Snap lui-même, après avoir enfermé Francœur, reconduiſit poliment ſa femme juſqu'au bas de l'eſcalier.

Bien des gens pourroient prendre le change, & regarder la viſite que rendit Wild à Francœur, comme un de ces traits que nous avons déja blâmés, & que les Hiſtoriens ſe permettent ſouvent dans leurs écrits, en ne conſultant que leur fantaiſie & leurs caprices : un trait de cette eſpece répugneroit à la grandeur de notre Héros, & il n'en faudroit pas davantage pour dégrader ſon caractere, en lui faiſant imputer mal-à-propos un retour d'amitié, qui ſentiroit étrangement l'imprudence & la foibleſſe.

Pour éviter tout inconvénient, nous allons nous expliquer de maniere à ne rien laiſſer à deſirer à cet égard. Il faut donc ſe rappeler que dès ſa premiere entrevue avec Madame Francœur, Wild avoit conçu pour elle une paſſion, une affection, une amitié, ou un deſir, que les *Agréables* de notre ſiecle ſont convenus d'appeler amour, & qui dans le fond ne reſſemble

pas mal à cet appétit avide qu'un bon Miniſtre ſent exciter en lui, à la vue d'une longe de veau, ou d'une culotte de bœuf, qu'un homme de bien, qu'il a édifié, lui envoye par reconnoiſſance : telle & plus vive encore étoit la paſſion de notre Héros. Depuis le premier inſtant qu'il avoit jetté les yeux ſur un mêts auſſi délicat, il avoit cherché, dans ſon eſprit, comment il pourroit s'en ſaiſir & le dévorer. Mais, perſuadé qu'il n'en viendroit à bout qu'après la ruine de Francœur, il avoit réſolu de ne faire aucune tentative, qu'il n'eût exécuté dans toutes ſes parties le plan qu'il avoit formé : c'eſt ainſi que ce grand Homme conduiſoit tous ſes projets d'une maniere réguliere & ſublime ; c'eſt ainſi qu'il ſe montroit vraiment ſupérieur à tous les efforts des paſſions, qui déconcertent ſi ſouvent, dans les autres, les vues les plus nobles & les ſyſtêmes les mieux imaginés.

CHAPITRE IX.

Grandeur de Wild. Scène triviale entre Madame Francœur & ſes enfans. Projet étonnant, & digne de la plus grande admiration.

DÈS que Wild eût éloigné de ſon mari Madame Francœur, l'objet de ſa flamme, ou pour continuer la métaphore, ce mêts délicieux qui excitoit ſi vivement ſon appétit, ſon premier deſſein fut de la mener dans une de ces honnêtes maiſons de Covent-Garden, où les jeunes gens trouvent, à tout prix, de quoi raſſaſier leur goût pour le plaiſir. Mais il craignoit qu'elle ne ſe rendît pas aſſez promtement à ſes deſirs, & que par une trop grande précipitation, il ne ſe vît à jamais fruſtré de ſes eſpérances. Dans cette perplexité, il lui vint heureuſement dans l'eſprit une idée qui le mettoit en état de ſatisfaire, à la fois, & ſa paſſion & ſon intéret. Il ſe contenta donc d'accompagner Madame Francœur juſques chez elle; &, après mille proteſtations de ſervices & d'attachement pour elle & pour ſon mari, il ſe retira, en lui promettant de venir la prendre le lendemain de bonne heure, pour la reconduire chez M. Snap.

A peine l'eut-il quittée, qu'il ſe rendit dans un Cabaret, où il trouva quelques perſonnes de ſa connoiſſance; il y paſſa le reſte de la nuit à boire & à ſe divertir. Les malheurs de Francœur le touchoient foiblement, & ne l'empêchoient pas de ſe livrer aux plaiſirs & à la débauche. Son ame étoit ſi véritablement grande, que rien ne pouvoit l'émouvoir. Une ſeule crainte troubloit un peu ſa tranquillité naturelle : il appréhendoit que Mademoiſelle Lettice, avec qui il n'étoit pas trop bien, n'allât s'aviſer de faire quelque découverte. Comme il n'avoit pu la voir de toute la ſoirée, il crut devoir lui écrire une lettre fort tendre, & qui contenoit les promeſſes les plus avantageuſes ; mais ſans lui dire un ſeul mot de ſon avanture avec le Comte : car il tenoit pour maxime de n'inſpirer jamais à qui que ce ſoit l'envie de nuire, en lui apprenant qu'il eſt en ſon pouvoir de le faire.

Quant à Madame Francœur, elle paſſa toute la nuit ſans fermer l'œil. L'abſence de ſon mari lui cauſoit autant de chagrin, qu'une femme *du bon ton* en pourroit éprouver au retour du ſien, après un long voyage. Dès le matin elle fit venir ſes deux filles, & l'aînée lui ayant demandé où étoit ſon cher papa, elle ne pût s'empêcher de répandre quelques larmes; l'enfant qui s'en apperçut, lui dit : ne pleurez

pas, maman; je ſuis ſûre que papa ſeroit ici, s'il en étoit le maître. A ces mots elle prit ſa fille entre ſes bras, ſe jetta dans un fauteuil, & s'écria : non, mon enfant, toute la malice de l'enfer ne ſauroit nous ſéparer plus long-tems.

Nous n'avons rapporté ces petites circonſtances, qui ne pourront guères intéreſſer que cinq ou ſix de nos Lecteurs, que pour faire voir qu'il y a dans la vie commune des foibleſſes qui ſont abſolument étrangeres aux grands hommes, & dont ils n'ont même aucune idée. De plus, notre deſſein, en expoſant ainſi de pareilles extravagances, eſt de relever d'autant plus & de faire reſſortir cette grandeur inconcevable dont nous tâchons de tracer le tableau dans cette hiſtoire.

Wild revint comme il l'avoit promis, & trouva, en entrant dans la chambre, la mere aſſiſe une de ſes filles dans ſes bras, & l'autre à ſes genoux. Après lui avoir fait les complimens ordinaires, il la pria de renvoyer ſes enfans, parce qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire de la derniere importance.

Dès qu'ils furent ſeuls, elle lui demanda avec empreſſement s'il avoit enfin trouvé la caution dont il l'avoit flattée. Il répondit qu'il n'avoit encore fait aucune démarche, parce qu'il avoit imaginé un projet, au moyen duquel elle pourroit

conſerver & ſon mari & ſa fortune; qu'il étoit d'avis qu'elle ſe retirât ſur-le-champ en Hollande avec ſes effets les plus précieux, avant que la banqueroute fut déclarée en Juſtice; qu'il l'accompagneroit dans ce voyage, & qu'après l'avoir miſe en ſûreté, il reviendroit travailler à la délivrance de ſon mari, qu'il mettroit aiſément en état de s'arranger avec ſes créanciers. Il ajouta, qu'il ſortoit de chez M. Snap, qu'il avoit communiqué ſon projet à M. Francœur, qu'il l'avoit approuvé, & qu'il la prioit de l'éxécuter ſans delai, parce qu'il n'y avoit pas un moment à perdre.

Ce prétendu conſentement de ſon mari ne permit pas même à la pauvre femme de délibérer; elle ne demanda qu'un inſtant pour l'aller voir & prendre congé de lui. Wild s'y oppoſa, & lui dit, qu'en retardant un moment, elle riſqueroit la ruine de ſa famille; qu'elle ne ſeroit ſéparée de Francœur que pour quelques jours; qu'au reſte, ſi elle n'avoit pas aſſez de réſolution pour ſuivre les ordres qu'il lui portoit de ſa part, elle alloit s'expoſer au danger le plus éminent; qu'il ne lui reſteroit aucune reſſource, & que, pour lui, il ne vouloit plus ſe mêler de cette affaire.

Elle propoſa de prendre avec elle ſes enfans. Wild lui repréſenta que ce ſeroit s'em-

barraſſer mal-à-propos, qu'ils pourroient retarder leur fuite, & qu'il valoit mieux les envoyer à leur pere.

Madame Francœur ſe laiſſa enfin perſuader : elle ramaſſa promtement tout ce qu'elle put trouver de précieux ; elle embraſſa ſes enfans, & les recommanda au ſoin d'une fidelle domeſtique, & monta avec Wild dans un fiacre, qui les conduiſit bientôt à une hôtellerie, où, ayant pris un caroſſe à ſix chevaux, ils partirent pour Harwich.

Le cœur de notre Héros nageoit dans la joie : il étoit ſûr, (du moins il ſe le figuroit) de poſſéder à la fois une femme charmante, & une riche pacotille. En un mot il jouïſſoit en idée de tout le bonheur que pouvoient lui promettre une paſſion effrénée & une avarice ſans bornes. Pour la malheureuſe qui devoit ſatisfaire ces deux paſſions, elle employoit toutes les facultés de ſon ame à réfléchir ſur la ſituation de ſon mari & de ſes enfans : à peine lui échappoit-il une parole, & ſes beaux yeux verſoient un torrent de larmes, qui, ſi j'oſe hazarder cette expreſſion, étoient pour Wild un aſſaiſonnement délicieux qui enflammoit de plus en plus ſes deſirs.

CHAPITRE X.

Voyage ſur mer. Avantures neuves & ſurprenantes.

NOS voyageurs trouverent, en arrivant à Harwich, un vaiſſeau prêt à faire voile pour Rotterdam. Ils s'embarquerent auſſitôt, & partirent par un vent favorable; mais à peine eurent-ils perdu de vue le rivage, qu'il s'éleva tout-à-coup une furieuſe tempête, qui les pouſſa vers le Sud-Oueſt, avec tant de rapidité, que le Capitaine, & tout l'équipage, crurent qu'ils alloient immanquablement donner contre les bancs de ſable de Goodwic, & regarderent leur perte comme inévitable. Madame Francœur, qui n'appréhendoit la mort, que parce qu'elle devoit la ſéparer pour toujours de ſon mari & de ſes enfans, ſe mit à genoux pour implorer la faveur du Ciel. Ce fut alors que Wild, mépriſant généreuſement le danger, conçut un deſſein magnanime, & vraiment digne de lui. Il voyoit que la mort, ce tyran impitoyable, étoit ſur le point de lui arracher une proye qu'il couvoit, pour ainſi dire, des yeux, & qu'il n'avoit encore dévorée qu'en imagination; il jura qu'il la préviendroit, & dans l'inſtant il eut aſſez de courage pour attaquer

une femme plongée dans le plus affreux déſeſpoir. Il eut d'abord recours aux ſollicitations, il en vint enſuite à la force ouverte.

Dès que Madame Francœur eut compris ſon deſſein (car l'état où elle étoit, & la bonne opinion qu'elle avoit de Wild, l'empêcherent pendant long-tems d'entendre ce qu'il vouloit lui dire,) elle le repouſſa, en lui faiſant tous les reproches que l'indignation & l'horreur pouvoient lui inſpirer. Mais comme il employoit la violence, elle remplit la chambre de ſes cris ; ils étoient ſi perçans, qu'ils parvinrent aux oreilles du Capitaine, dans le moment, où, par bonheur, la tempête commençoit à s'appaiſer. Cet homme naturellement compatiſſant, & qui n'avoit d'autre groſſiéreté que celle qu'il tenoit de ſon éducation & de l'élément qu'il habitoit, courut auſſi-tôt à ſon ſecours. Il la trouva étendue ſur le plancher, éplorée, furieuſe, & ſe débattant entre les bras de notre Héros. Son premier ſoin fut de l'arracher à ſon raviſſeur, qui ſe vit enfin forcé de lâcher priſe, pour ſe défendre lui-même.

Le combat fut court, & Wild auroit eu certainement l'avantage, s'il n'eût été accablé par le nombre de ceux qui ſe rangerent lâchement du côté du Capitaine. Celui-ci demanda, en jurant, à notre Héros, s'il n'avoit donc aucun ſentiment de Religion, pour

pour insulter ainsi une femme au milieu de la tempête. L'autre lui répondit fiérement, & en grand homme, qu'il pouvoit dire actuellement tout ce qu'il lui plairoit; mais qu'il vouloit être pendu, s'il n'en tiroit satisfaction, dès qu'il seroit à terre. Le Capitaine, méprisant un pareil propos, ne lui repliqua que par une injure; & l'ayant jetté hors de la chambre, il y enferma Madame Francœur, qui l'en avoit prié, & retourna au soin de son vaisseau.

La tempête avoit cessé; il ne restoit plus que le frémissement des flots qui suit le gros tems, lorsque des Matelots découvrirent un bâtiment à quelque distance. Le Capitaine jugea que ce pouvoit être un Armateur François, car alors l'Angleterre étoit en guerre avec la France, & fit déployer toutes les voiles pour tâcher de l'éviter.

Ses précautions furent inutiles; le peu de vent qu'il faisoit, étoit directement contraire. Le Bâtiment approcha, & fondit bientôt sur nos Anglois: ceux-ci n'étoient pas en état de lui résister; ils se rendirent au premier coup de canon. Le Capitaine François, accompagné de quelques-uns des siens, vint à bord du vaisseau Anglois, enleva tout ce qu'il y avoit de meilleur, & surtout la cassette de la pauvre Madame Francœur. Ensuite, ayant amené avec lui l'équipage & les deux passagers, il fit couler à fond le vaisseau, qui ne valoit pas la

peine d'être conduit à Dunkerque, & ne ſe conſerva que la chaloupe, parce que la ſienne étoit ſi délabrée qu'elle pouvoit lui manquer au beſoin.

Ce Capitaine, jeune & galant, devint bientôt amoureux de ſa belle captive; & croyant, ſur quelques mots qui lui étoient échappés, que Wild étoit ſon mari, malgré l'averſion qu'elle lui marquoit par ſes regards, il lui demanda en François depuis quand elle avoit épouſé ce Gentilhomme. Madame Francœur, qui entendoit cette Langue, lui repartit, en jettant un profond ſoupir, & en verſant des larmes, qu'elle étoit effectivement mariée, mais non pas avec cet infâme, qui ſeul étoit la cauſe de tous ſes malheurs. Cette réponſe excita la curioſité du Capitaine; il lui fit tant d'inſtances, que, ne pouvant plus y tenir, elle lui raconta ingénument toute ſon hiſtoire. Ce récit toucha tellement le Capitaine, qui vraiſemblablement n'avoit pas une idée bien juſte de la grandeur, qu'indigné contre notre Héros, il réſolut de le punir; & dans l'inſtant même, ſans avoir égard aux loix de la guerre, il le fit deſcendre dans la mauvaiſe chaloupe, après lui avoir donné une demi-douzaine de biſcuits pour prolonger ſon infortune, & l'abandonnant à la merci des flots, il continua ſa route.

CHAPITRE XI.

Conduite merveilleuſe de Wild dans la chaloupe.

Il eſt à préſumer que c'étoit le deſir de ſe rendre agréable à Madame Francœur, qui avoit porté le Capitaine à cet acte extraordinaire de juſtice. Il avoit conçu pour elle la même paſſion que Wild, & il n'étoit pas moins déterminé à la ſatisfaire de façon ou d'autre. Laiſſons le ſoupirer auprès de l'objet de ſes vœux, & voyons ce que fait notre Héros dans ſa chaloupe, puiſque c'eſt au milieu de l'adverſité que la véritable grandeur brille avec plus d'éclat.

Qu'un Prince environné de lâches Courtiſans, qui s'empreſſent à l'envi à flatter ſes paſſions, ou à exalter ſa puiſſance; qu'un Conquérant à la tête de cent mille hommes prêts à exécuter ſes volontés, quelqu'ambitieuſes, quelqu'effrénées, quelque cruelles qu'elles ſoient, ſe laiſſent aveugler par leur orgueil, & s'élèvent infiniment au-deſſus de ces vils mortels qu'ils mépriſent, & qui ſont pourtant les inſtrumens de leur gloire; rien n'eſt ſi facile à comprendre: mais qu'un homme dans les chaînes, au fond d'un cachot, conſerve toujours la dignité de ſon caractere; qu'il ſe montre,

par la nobleſſe de ſa conduite, ſupérieur à tous ceux qui, aux yeux du Vulgaire, paroiſſent plus heureux que lui; que, dans l'état le plus déſeſpéré, la Providence ſemble travailler en ſa faveur, & veiller d'une maniere particuliere à ſa conſervation; c'eſt un de ces myſteres de la grandeur, qui ne peuvent être parfaitement compris, que par un adepte & un homme profondément verſé dans cette ſcience.

Pourroit-on ſe figurer une ſituation plus horrible que celle de notre Héros, flottant au milieu des mers dans une chétive chaloupe, ſans mât, ſans voile, & toujours près de ſe voir englouti par les vagues? Sort affreux, mais préférable à la certitude où il étoit de mourir de faim, pour peu que le calme durât encore quelque tems.

Ce grand Homme, dans un état ſi funeſte, commença par vomir des blaſphêmes dont notre Lecteur, ſans être trop ſcrupuleux, frémiroit d'horreur. Il accuſoit l'amour, les femmes en général, & ſur-tout Madame Francœur, qu'il regardoit comme la malheureuſe occaſion de ce qu'il ſouffroit actuellement; enfin, s'appercevant qu'il s'aviliſſoit trop en ſe livrant à des plaintes indignes de lui, il s'arrêta tout-à-coup, & après un moment de ſilence, il exhala ainſi ſa fureur.

Parbleu! on ne peut mourir qu'une fois:

que m'importe ? tout homme eſt né pour mourir ; & quand il eſt mort, tout eſt dit. Je n'ai jamais rien craint ; commencerai-je à craindre en ce moment ? Non, certes, non ; pourquoi craindrois-je ? je n'en mourrai pas moins. Eh bien, morbleu ! mon parti eſt pris.

En achevant ces mots, il jetta un regard menaçant ; mais ſe rappelant auſſi-tôt qu'il étoit ſeul, & qu'il n'y avoit là perſonne qu'il pût intimider, il ſe calma, reprit un viſage moins terrible, & continua en ces termes.

O ſort cruel ! ſi j'allois être damné ! il eſt vrai que je n'ai jamais cru un mot de Religion ; que je me ſuis toujours moqué de cette doctrine, & que j'en ai fait ſouvent l'objet de mes plaiſanteries : il faut cependant l'avouer, cela pourroit bien être ; car je ne ſache rien qui puiſſe prouver le contraire. S'il y avoit un autre monde, je ſerois perdu, rien n'eſt plus ſûr : on ne me pardonneroit jamais ce que j'ai fait contre Francœur. Je deviendrai indubitablement la proye du Diable : du Diable ! bon ! je n'ai jamais été aſſez imbécille pour en avoir peur. C'eſt une maxime reçue parmi nous autres fripons, que, quand nous ſommes morts, tout eſt fini pour nous. Mais.... bien des gens mieux inſtruits ſont d'une opinion très-différente ſur cet article.... mon plus grand malheur, ce me ſemble,

eſt d'exiſter... S'il n'y a point d'autre monde, ma condition ne ſera pas pire que celle d'un arbre, ou d'une pierre; mais... s'il y en avoit un... Oh, parbleu! je ne veux plus y penſer: que d'autres craignent la mort; pour moi, j'oſe la regarder en face. Mais quoi! reſterai-je ici les bras croiſés, & me laiſſerai-je mourir de faim? Non, je veux manger les biſcuits que ce faquin de François m'a laiſſés; enſuite j'irai boire dans la mer, puiſque le maraud ne m'a pas donné une goutte d'eau.

Après avoir ainſi parlé, il ſe mit à exécuter ce qu'il avoit réſolu; & comme c'étoit un homme ferme dans ſes projets, il n'eut pas plutôt achevé ſa petite proviſion, qu'il ſe précipita dans les flots la tête la premiere.

CHAPITRE XII.

Des proverbes. Morceau curieux, & qui renferme la plus fine Littérature.

NOUS ne pouvons, mon cher Lecteur, ne pas profiter de la circonſtance pour faire ſentir toute l'utilité qu'on peut tirer de cette eſpece de Littérature, qu'on appelle proverbes. Le proverbe n'eſt autre choſe qu'un court aphoriſme, dans lequel des génies du premier ordre ont renfermé les plus belles découvertes de l'art & de la nature, pour nous les rendre plus *portatives*, & les imprimer plus aiſément dans notre mémoire. Auſſi, après les Sages qui ont eu le mérite d'inventer ces maximes précieuſes, perſonne n'a plus de droit à notre reconnoiſſance, que ceux qui ont pris la peine de les recueillir. Si l'on a prodigué à Eraſme les plus grands éloges à ce ſujet, l'inimitable Editeur des bons mots de Joſeph Miller nous paroît bien digne de les partager : on peut aſſurer que ce recueil ingénieux renferme quantité d'avis utiles & de préceptes excellens qui peuvent s'appliquer à tous les événemens de la vie; le Lecteur en jugera par quelques exemples (1).

(1) Nous avons cru devoir abréger ce Cha-

Les plus grands hommes ſont quelquefois des fautes : mais leurs fautes ſont autant de leçons, *qui apprennent aux autres l'art de tromper leur prochain.*

Les argumens ſont parmi les hommes, ce que ſont les os parmi les chiens ; ils ne ſervent qu'à les exciter à ſe déchirer les oreilles : *donc un argument eſt un os de contention.*

Un malade a tort de faire ſon Medécin ſon héritier. *On prévient, en cet endroit, qu'il n'eſt pas raiſonnable d'intéreſſer un homme à nous nuire, quand il en a le pouvoir.*

Un homme ſenſible, & une femme ſilencieuſe, ſont la meilleure converſation. *Ceci nous apprend que la femme qui parle le mieux, eſt celle qui ne dit mot.*

Un jeune homme qui devient amoureux d'une Courtiſane, peut être regardé comme quelqu'un qui s'endort dans une étable à cochons. *On obſerve ici la parité ou la reſſemblance qui ſe trouve entre une étable à cochons & une Courtiſane.*

Nos charrettes ne ſont jamais plus mal employées, que quand des carroſſes les ac-

---

pitre, qui paroît contenir une critique peut-être ingénieuſe, mais peu intéreſſante pour un Lecteur François.

compagnent : c'eſt-à-dire, *lorſqu'on mene à Tyburn un voleur pour le pendre.*

Cinq choſes ſont fort agréables en voyage : de l'argent dans ſa poche, un bon chemin, un bon lit, un beau tems, une hôteſſe accommodante ; ſi elle étoit jolie, tout n'en iroit que mieux. *On a réuni ici, dans l'eſpace de deux ou trois lignes, cinq choſes excellentes.*

Mais c'eſt trop long-tems s'arrêter ſur de pareilles matieres ; peut-être même avons-nous offenſé, ſans le vouloir, quelques perſonnes qui s'effarouchent de tout, & qui ne manqueront pas de faire des applications malignes, & auxquelles nous n'avons jamais penſé. Revenons à notre Héros, qui, ſans doute, au grand étonnement du Lecteur, confirme en ce moment la vérité du proverbe qui dit, que *celui qui doit être pendu, ne ſera jamais noyé.* Ce proverbe, tout trivial qu'il eſt, ne fut jamais mieux placé que dans cette occaſion.

CHAPITRE XIII.

Notre Héros échappe à la mort d'une maniere étrange & cependant naturelle.

WILD s'étant jetté dans la mer, comme nous l'avons dit, fut quelques momens après replacé dans ſa chaloupe. Il n'eſt point ici queſtion du Dauphin d'Amphion, ni des autres animaux marins, qui, ſemblables à ces porteurs de chaiſe que nous voyons à la porte d'un Café attendre un joli homme, que la crainte de ſe crotter empêche d'aller à pied, ſont toujours aux ordres des Poëtes ou des Hiſtoriens, & s'empreſſent, au premier ſignal, de tranſporter leur Héros au-delà des mers. Nous n'aurons point recours au prodige dans cette circonſtance, & nous ſuivrons ſcrupuleuſement ce précepte d'Horace:

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus;

c'eſt-à-dire: *Gardez-vous bien d'employer un agent ſurnaturel, quand vous pouvez vous en paſſer.* Or, comme les cauſes naturelles ſont plus à notre portée, ce ſera, s'il vous plaît, par leur moyen que nous tâcherons d'expliquer une avanture auſſi extraordinaire. Il eſt bon, avant toutes choſes, de révéler à notre Lecteur quelques

ſecrets dignes de la curioſité, & qui pourront le mettre en état de comprendre certains phénomenes qui paroiſſent aſſez ſouvent ſous notre hémiſphere.

Il faut donc ſavoir que notre bonne mere Nature eſt, de toutes les perſonnes de ſon ſexe, la plus obſtinée, & la plus invinciblement attachée à ce qu'elle s'eſt une fois propoſé; auſſi rien n'eſt-il plus certain que

Naturam expellas furcâ licet, uſque recurret;

cette obſervation:
qu'il n'eſt pas néceſſaire de traduire en François, parce qu'elle ſe trouve dans un ouvrage que lit journellement *la bonne compagnie*, & qu'elle ſe pique d'entendre. Ainſi quand une fois la nature a formé un projet, rien au monde ne ſauroit en arrêter l'exécution. Or, quoi qu'en diſe un obſervateur ſuperficiel, il eſt certain qu'il n'y a perſonne qui, en naiſſant, n'ait une deſtination particuliere. Tous les hommes ſont de deux eſpeces: ceux envers qui la nature eſt aſſez généreuſe pour leur accorder les qualités qui les rendent capables de jouer le rôle auquel elle les deſtine, & ceux dont elle ne ſe ſert que pour nous donner des preuves de ſon pouvoir ſans bornes. Salomon lui-même ne pouvoit rendre raiſon de l'élévation de ceux-ci à de certaines places, qu'en ſuppoſant que la nature les y avoit deſtinés. Des philoſophes du premier ordre les ont déſignés par la dénomination hono-

rable d'*hommes naturels*; pour faire voir que de pareils gens ſont les favoris de la nature. En effet, comme elle employe ſouvent, pour exécuter ſes deſſeins, des cauſes ſecondes, qui, pour la plupart, paroiſſent abſolument étrangeres à ſon but, l'eſprit humain n'eſt pas aſſez pénétrant pour pouvoir juger de la fin par les moyens. Ainſi il ne ſauroit comprendre comment le manege & la ſuffiſance peuvent conduire un homme ſans mérite aux emplois les plus importans; comment la flatterie peut faire un magiſtrat; & l'impiété, ou même l'Athéiſme, un Prélat, ou un riche Bénéficier. Bornés comme nous le ſommes, nous ne pouvons raiſonner que d'après les effets; & nous ſerions fort embarraſſés, ſi l'on nous demandoit quelle eſt l'intention de la nature, avant que nous en ſoyons inſtruits par l'événement: car il faut avouer qu'au premier coup d'œil, & pour un homme qui n'auroit pas le don de deviner, les talens, la capacité, les connoiſſances ſembleroient devoir être plutôt le partage naturel de la puiſſance & de l'honneur, que celui de la baſſeſſe & de l'infamie; & cependant l'expérience nous apprend tous les jours le contraire.

Or, la nature avoit originairement deſtiné notre Héros à cette élévation fatale, qui, pour tous les grands hommes, eſt la fin la plus convenable, & à laquelle nous

devons ſouhaiter ſincérement qu'ils parviennent le plutôt qu'il eſt poſſible.

A peine ſe fut-il précipité dans les eaux, que la nature, en murmurant doucement à ſes oreilles, lui conſeilla de faire tous ſes efforts pour recouvrer ſa chaloupe. Il obéit à cette tendre inſpiration ; & comme il étoit excellent nageur, il n'eut pas beaucoup de peine à réuſſir.

Nous nous flattons, premiérement, que cet événement, qui paroît d'abord ſi extraordinaire, ſera regardé comme très-naturel, & que notre rélation n'aura point l'air de ce merveilleux qu'on rencontre ſi ſouvent dans les ouvrages tels que le nôtre, & qui ne mérite aucune conſidération, à moins qu'il ne ſoit abſolument néceſſaire pour alonger l'hiſtoire, & lui donner une étendue convenable. Nous eſpérons, en ſecond lieu, que notre Héros ſera pleinement juſtifié du reproche qu'on pourroit lui faire, d'avoir manqué de courage ; reproche qui ne ſeroit que trop capable de flétrir ſa réputation, & d'altérer la grandeur de ſon caractere.

CHAPITRE XIV.

Concluſion de l'avanture de la chaloupe. Fin du ſecond Livre.

NOTRE Héros paſſa toute la ſoirée, la nuit, & le jour ſuivant, dans un état à ne faire envie à perſonne, ſi ce n'eſt peut-être à quelque ambitieux, aſſez inſenſé pour tout ſacrifier au plaiſir de faire parler de lui dans le monde.

Cependant ce grand homme s'amuſoit philoſophiquement à jurer ou à ſiffler. La faim & le froid commençoient pourtant à dompter ſa fierté, lorſque, vers le milieu de la nuit, il crut entrevoir une foible lumiere, que l'obſcurité ne lui permettoit pas de prendre pour une étoile. Cette lumiere ſembloit ne s'approcher que d'une maniere inſenſible; enfin elle s'évanouit tout-à-fait. Wild déſeſpéré recommença ſes imprécations qui durerent juſqu'au point du jour: alors il découvrit, avec une joye inexprimable, un vaiſſeau qui venoit vers lui. Ceux qui le montoient l'apperçurent, répondirent à ſes ſignaux, & détacherent leur chaloupe qui l'alla prendre, & le conduiſit ſur leur bord.

Ce vaiſſeau richement chargé, étoit François; il venoit de Norwege, & avoit

été fort maltraité par la derniere tempête. Le Capitaine, partiſan outré de l'humanité, croyoit bonnement que rien ne ſauroit jamais nous diſpenſer de ſecourir un malheureux, quoique d'une Nation actuellement ennemie de la nôtre. Wild, qui, par cet événement, ſe voyoit priſonnier de guerre, inventa ſur le champ une hiſtoire capable d'en impoſer à cet homme ſimple. Celui-ci plaignit ſon infortune, le conſola, & lui fit eſpérer que dès qu'il ſeroit en France, il employeroit tout ſon crédit pour lui procurer ſa liberté.

Ils voguoient lentement, parce qu'ils avoient perdu leur grand mât. Le tems étoit ſerein, & déja les côtes d'Angleterre commençoient à paroître. Une barque de pêcheurs que Wild apperçut, réveilla en lui l'amour de la patrie : il dit au Capitaine, que s'il vouloit lui rendre ſa chaloupe, & lui faire donner une rame, il ne déſeſpéroit pas de pouvoir atteindre ce petit bâtiment ; qu'après tout il n'y avoit point de riſques qu'il ne préférât à la ſervitude. Son courage étoit ſoutenu par la bonne nourriture, & ſur-tout par l'eau-de-vie qu'on lui avoit fait prendre. Il inſiſta avec tant de vivacité, que le Capitaine, après bien des repréſentations, lui accorda ſa demande. Wild, ayant accepté quelques proviſions, prit congé de ſes libérateurs, ſe remit dans ſa chaloupe, &

rama ſi vigoureuſement, qu'il fut bientôt à portée de la barque où ſes compatriotes le reçurent avec plaiſir.

A peine ſe crut-il en ſûreté, qu'il pria le maître du bateau de faire voile en diligence vers la Ville la plus prochaine; parce que, diſoit-il, le vaiſſeau qu'ils voyoient, étoit un bâtiment François fort mal à ſon aiſe, qui s'en retournoit au Havre, & dont il ſeroit facile de ſe ſaiſir, s'il ſe trouvoit dans le Port quelque vaiſſeau prêt à lui donner la chaſſe. Notre Héros avoit l'ame trop grande, pour ne pas oublier tous les ſervices qui lui avoient été rendus par les ennemis de ſon Pays, & ne pas contribuer généreuſement à la ruine d'un bienfaiteur, à qui il devoit la vie & la liberté.

Son conſeil fut ſuivi: on arriva à Déal, (1) où tout Lecteur Anglois ſera peut-être auſſi fâché, que le fut Wild, de ce qu'il ne ſe trouva pas un ſeul vaiſſeau en état de faire cette expédition.

Ce grand Homme étoit libre, il n'avoit plus rien à craindre, il étoit en terre-ferme; un ſeul inconvénient pouvoit l'inquiéter. Il étoit éloigné de cette Ville merveilleuſe, où les gens d'eſprit trouvent

---

(1) Déal, ville d'Angleterre dans la Province de Kent, au Nord de Douvres.

ſi aiſément le ſecret de fournir, ſans argent, à tous leurs beſoins. Ses talens ſuppléoient à tout ; il ſut gagner le maître Pêcheur, en lui faiſant entendre qu'il étoit un des plus riches Marchands de Londres, & qu'il avoit eu le malheur d'être dépouillé par les ennemis. Le bon homme le crut ſur ſa parole, le régala de ſon mieux, & lui prêta même quelque argent qu'il n'eut pas honte de lui emprunter. C'étoit là, comme nous l'avons déja dit, la maniere de voler, dont Wild faiſoit le plus de cas ; ce petit ſecours le mit en état de prendre une place au coche, & de ſe rendre quelque tems après dans une hôtellerie de la Capitale.

Maintenant, mon cher Lecteur, que vous devez être tranquille ſur le ſort de notre Héros, puiſque nous l'avons ramené en bonne ſanté ſur le principal théâtre de ſa gloire ; trouvez bon que nous revenions un peu ſur nos pas, & que nous jettions un coup-d'œil ſur le pauvre Francœur, que nous avons laiſſé dans une ſituation aſſez déſagréable. La conduite de cet infortuné ne ſauroit manquer de donner encore un nouvel éclat à celle du génie ſublime dont nous faiſons l'Hiſtoire.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Pitoyable conduite de FRANCŒUR. Etourderie de ſon Apprentif.

LES malheurs de notre Marchand ne l'avoient pas abſolument privé du ſommeil. Il dormit quelques heures ; mais il paya bien cher ce peu de repos & le ſonge dont il fut accompagné. Il croyoit être au milieu de ſa petite famille, dans un de ces momens intéreſſans, où il s'entretenoit avec ſa femme, ſur la maniere de procurer un jour à leurs enfans tout ce qui pourroit les rendre heureux. Le plaiſir que lui avoit fait ce ſonge, ne ſervit, à ſon réveil, qu'à rendre ſa ſituation encore plus horrible, & à lui inſpirer des idées plus funeſtes.

Il étoit éveillé depuis long-tems, il commençoit même à s'étonner que Madame Francœur ne fut point encore venue ; mais ingénieux à ſe flatter lui-même, il croyoit que plus elle tardoit, & plus ſa délivrance étoit prochaine. Enfin, ſon impatience ne lui permettoit plus d'atten-

dre, & il étoit ſur le point de l'envoyer chercher, quand Friendly (c'étoit le nom de ſon apprentif) ſe préſenta devant lui. Ce jeune homme, interrogé par ſon maître, lui apprit que ſa femme, chargée de tout ce qu'elle avoit pu trouver de meilleur, étoit partie, il y avoit quelques heures, avec M. Wild, & l'avoit aſſuré que tout cela ne ſe faiſoit que par les ordres de ſon mari.

Ceux qui ont étudié l'anatomie de l'ame avec plus d'attention que nos jeunes Médecins n"étudient ordinairement celle du corps, ont ſouvent obſervé qu'une ſurpriſe violente produit des effets ſinguliers. Une bonne ménagere, à la vue de quelque déſordre qui ſe paſſe dans ſa cuiſine, répand le trouble dans ſa famille, & fait rétentir de ſes cris tout le voiſinage; mais de grandes calamités & de véritables malheurs glacent & anéantiſſent, pour ainſi dire, toutes les facultés de l'ame.

Un certain Hérodote raconte à ce ſujet un fait aſſez particulier. Pſammenite, Roi d'Egypte, voyant traîner en captivité ſes ſerviteurs & ſes amis, fondoit en larmes; mais quand il vit dans le même état ſa femme & ſes enfans, il devint ſtupide, & reſta ſans mouvement.

Tel fut l'infortuné Francœur, après avoir entendu le récit de ſon apprentif; il demeura immobile, & la pâleur lui cou-

vrit le viſage. L'apprentif, qui n'avoit pas douté un moment de tout ce que lui avoit dit ſa maîtreſſe, s'appercevant de la ſurpriſe de ſon maître, perdit auſſi la parole. Tous deux ſe regardoient avec un étonnement mêlé d'horreur; enfin Francœur s'écria, pénétré de douleur : Quoi! ma femme m'a abandonné dans mes malheurs! Eh! que ſont devenus mes pauvres enfans? Monſieur, répondit Friendly, ils ſont à la maiſon. Dieu ſoit loué, reprit-il, elle ne les a pas mieux traités que moi : allez me les chercher tout-à-l'heure; allez, mon cher Jaques, amenez-les moi; hélas! c'eſt tout ce qui me reſte; courez, mon ami, hâtez-vous, à moins que vous ne vouliez auſſi m'abandonner vous-même. Le jeune homme répondit qu'il aimeroit mieux mourir, que d'avoir une pareille penſée. Il pria ſon maître de prendre courage, & obéit ſur le champ à ſes ordres.

Auſſi-tôt qu'il fut ſorti, Francœur ſe jetta ſur ſon lit accablé de déſeſpoir; mais après s'être livré aux premiers accès de ſa douleur, il revint à lui, & regarda l'infidélité de ſa femme comme une choſe impoſſible. Dans la foule des penſées qui l'occupoient, il ſe rappeloit ſa vertu, ſon amour, l'uniformité de ſa conduite, & ne pouvoit s'empêcher de blâmer, comme téméraires, les jugemens qu'il avoit portés contre elle. Mais quand il venoit à ſe re-

préſenter que, ſans lui en avoir dit un ſeul mot, elle s'étoit emparée de tous ſes effets, s'en étoit allée avec Wild, & avoit oſé prendre pour prétexte un ordre qu'il ne lui avoit jamais donné; tant de circonſtances réunies faiſoient pancher entiérement la balance, & le convainquoient plus que jamais de ſa perfidie.

Pendant qu'il étoit dans ces agitations, le bon apprentif qui avoit fait la plus grande diligence, lui amena ſes enfans. Francœur les reçut avec tranſport; ſa fille aînée courut à lui avec autant d'empreſſement, qu'il en avoit fait paroître lui-même en la voyant. » O! papa, s'écria-t-elle, pourquoi n'êtes-» vous pas venu voir ma pauvre maman? » Je n'aurois jamais cru que vous puiſſiez » abandonner ſi long-tems votre petite » Nanny. « Francœur lui demanda des nouvelles de ſa mere; l'enfant lui répondit que, dès le matin, elle les avoit embraſſées, elle & ſa ſœur, & leur avoit beaucoup parlé de l'abſence de ſon cher mari. Cette réponſe fit répandre des larmes à cet homme foible, & qui n'avoit pas dans l'ame aſſez de grandeur pour dompter ces vils efforts de tendreſſe & d'humanité. Enſuite il queſtionna la ſervante, qui l'aſſura que tout ce qu'elle ſavoit, c'étoit que ſa maîtreſſe n'avoit quitté ſes enfans, qu'après les avoir baignés de ſes pleurs, & qu'elle les lui avoit recommandés de la maniere

la plus vive & la plus empreſſée. Elle ajouta que, de ſon côté, elle lui avoit juré qu'elle en auroit le plus grand ſoin, tant qu'ils lui ſeroient confiés. Francœur la remercia, & après s'être laiſſé encore aller à quelques petits mouvemens de tendreſſe, dont nous ne parlerons point pour ſon honneur, & pour ne pas ennuyer le Lecteur, il remit ſes enfans entre les mains de cette bonne femme, & les renvoya.

CHAPITRE II.

Soliloque de Francœur. Diſcours rampant, & dans lequel on auroit bien de la peine à trouver un ſeul mot de grandeur.

DÈS qu'il fut ſeul, il s'aſſit, & après un moment de ſilence, il s'exprima en ces termes.

Que dois-je faire ? m'abandonnerai-je au déſeſpoir ? éclaterai-je en reproches contre le Tout-Puiſſant ? l'un & l'autre ſont indignes d'un homme ſage. Rien n'eſt plus inutile pour moi, que de déplorer lâchement mon ſort, s'il eſt irrévocable: & s'il me reſte encore quelque eſpérance, rien ne ſeroit plus criminel, que d'offenſer cet Etre ſuprême, qui peut ſi efficacement me ſecourir dans mes malheurs. Mais quoi ! mes paſſions dépendent-elles de ma volonté ? Suis-je le maître de les régler à ma fantaiſie, & de prescrire des bornes à ma douleur ? Non, certainement ; nous avons beau nous flatter, la raiſon n'a pas ſur notre ame aſſez d'empire, pour qu'elle puiſſe, d'un ſeul mot, diſſiper tous nos chagrins. Quel en eſt donc l'uſage ? Car, ou ce n'eſt qu'un mot vide de ſens, & en ce cas, nous ſommes trompés toutes les fois que nous croyons avoir raiſon ; ou bien elle nous a été don-

née pour quelque fin déterminée, & pour remplir une fonction qui lui aura été aſſignée par le Créateur. Or, cette fonction conſiſte, ſi je ne me trompe, à peſer avec juſteſſe la valeur & le mérite des objets qui nous environnent, à n'eſtimer les choſes que ce qu'elles valent, & à ne point en varier le prix ſuivant les circonſtances. Elle ne nous dira point imprudemment : Ne ſoyez pas gai, ne ſoyez pas triſte, ce qui ſeroit auſſi inutile que de vouloir preſcrire des loix au ſouffle des vents, ou s'oppoſer au courant des rivieres : mais elle nous empêchera de nous réjouir comme des enfans, lorſque nous recevons quelques babioles, ou de nous attriſter, quand nous en ſommes privés. Suppoſons donc que j'aye perdu tout ce dont je jouiſſois dans ce monde, & qu'il ne me reſte, pour l'avenir, aucun eſpoir de ſatisfaire mes deſirs, ou d'augmenter ma fortune : quelle conſolation la raiſon peut-elle me fournir, ſinon de me faire voir que j'avois mis mon affection dans des bagatelles, qui ne méritoient pas qu'un homme ſage les recherchât avec empreſſement, & en regrettât la perte avec trop de ſenſibilité ? Depuis le hochet juſqu'au ſceptre, il y a dans le monde des jouets de toute eſpece, propres à tous les âges, & à toutes les conditions ; & peut-être leur valeur eſt-elle égale dans la façon de penſer de chacun de ceux qui les poſſédent.

ſedent. Le bruit d'un hochet fait ſur les oreilles d'un enfant la même impreſſion que font, ſur celles d'un Prince, les diſcours flatteurs de ſes Courtiſans. L'un n'eſt pas plus en état que l'autre d'examiner ſi ſon plaiſir eſt quelque choſe de réel, & quelle en eſt la véritable ſource. Car, s'ils pouvoient faire cet examen, il eſt à préſumer que tous deux ils mépriſeroient également un amuſement auſſi frivole. En effet, pour peu que nous y faſſions attention, nous ſerons forcés de conclure, que toutes les pompes & tous les plaiſirs dont les hommes ſont ſi fort épris, & qu'ils recherchent à travers mille dangers, & ſouvent même aux dépens de leur vie & de leur honneur, ne ſont que de pures vétilles qui ne valent pas mieux que ces colifichets dont on amuſe notre enfance. J'obſervai un jour ma petite fille qui regardoit une poupée d'un œil d'envie. Que de prieres, que de ſollicitations elle employoit pour m'engager à la lui donner! quelle joie brilloit dans ſes yeux après l'avoir obtenue! Mais que cette ſatisfaction fut courte! bientôt il fallut en changer tout l'habillement; le clinquant qui l'avoit éblouïe d'abord, n'étoit plus de ſon goût; elle vouloit qu'elle ſe tînt droite, qu'elle marchât, qu'elle répondît à ſes queſtions. L'ennui ſuivit de près la poſſeſſion, & dans l'eſpace d'un jour, la poupée fut rejettée, on n'y penſa plus, & d'autres

jouets, plus futiles encore, eurent ſur elle la préférence. Que la ſituation de cet enfant reſſemble bien à celle de tous les hommes ! Combien de difficultés dans la pourſuite de leurs deſirs ! Quel vuide dans la poſſeſſion des objets fantaſtiques qu'ils ſouhaitent avec tant d'ardeur ! Quel dégoût pour ceux mêmes qui ſont les plus réels & les plus ſolides ! Oui, tous les plaiſirs des hommes ſont auſſi puérils & auſſi ſuperficiels que ceux de ma fille. Tous leurs projets, tous ces amuſemens prétendus, qui rempliſſent les plus belles années de leur vie, ne ſont que miſeres, & que futilités. Mais jettons les yeux ſur ceux dont le génie eſt d'une trempe plus fine & plus relevée. Bientôt ne trouvant dans le monde aucuns plaiſirs qui méritent qu'ils les recherchent, ou qu'ils s'y attachent, ils ſe retirent dans la ſolitude, ſe plongent dans la contemplation, cultivent leur jardin, ſe livrent aux amuſemens de la campagne, où leurs arbres & eux jouïſſent en commun de l'air & du ſoleil, & où les uns & les autres végetent à-peu-près de la même maniere. Mais ſuppoſons, ce dont la vérité & la ſaine philoſophie ne ſauroient convenir ; ſuppoſons que, parmi les biens terreſtres, il s'en trouve quelques-uns de plus précieux & de plus ſolides que les autres : l'incertitude de la poſſeſſion ne ſuffiroit-elle pas pour en diminuer le mérite ? Qu'eſt-ce

qu'une propriété qui dépend du caprice de la fortune, & dont le hazard, la fraude, ou la violence peuvent nous dépouiller à tout inſtant? J'aimerois autant placer mon affection dans ces petites bulles d'air que nous voyons s'élever & s'évanouir en même tems ſur la ſurface des eaux, ou dans ces fantômes qui ſe peignent & ſe détruiſent ſucceſſivement dans les nues. Ne faudroit-il pas être inſenſé, pour bâtir un palais, ou planter un jardin magnifique ſur un terrein ſans fond, & toujours prêt à s'écrouler? Suppoſons même, que les biens de ce monde fuſſent moins inconſtans, & que la fortune nous en laiſſât jouir pendant notre vie: combien ce terme doit-il nous paroître peu de choſe! Car, en admettant que ces biens fuſſent de nature à ne pouvoir nous être arrachés, n'eſt-il pas certain que nous leur ſerons arrachés nous-mêmes? peut-être demain.... peut-être plutôt encore. Où eſt le lendemain, s'écrie un de nos plus excellens Poëtes; où eſt-il, ce jour ſur lequel nous fondons toutes nos eſpérances?.... dans l'éternité. Cela eſt vrai à la lettre pour un millier d'hommes, & le contraire n'eſt ſûr pour perſonne. Mais, ſi je n'ai plus d'eſpérance en ce monde, ne me reſte-t-il rien à attendre dans l'autre? Ces Ecrivains laborieux, ces prétendus Philoſophes, qui ont pris tant de peine pour anéantir, ou du moins pour af-

foiblir toutes les preuves d'une vie future, n'ont pu encore y parvenir, & nous ôter tout eſpoir. Ce principe, toujours actif, qui excite les hommes aux travaux les plus durs, & leur fait franchir les plus grandes difficultés, dans la vue d'obtenir enfin ce qu'ils deſirent, ne ſauroit manquer de nous offrir quelque perſpective agréable; & quand même cette perſpective ne ſeroit pas auſſi réelle, qu'elle l'eſt effectivement, il faudroit toujours convenir qu'il n'y a rien de plus flatteur & de plus capable de fixer notre attention. Si nous ſavions prendre le véritable chemin, pour parvenir à cet objet de notre eſpérance, rarement y trouverions-nous des ronces & des épines. Si l'exiſtence d'un Etre ſuprême eſt auſſi ſolidement démontrée que je le penſe, il n'en faut pas davantage. Les conſéquences de cet axiome ſuffiſent pour conſoler & ſoutenir dans ſes afflictions l'homme le plus infortuné. Voici, ce me ſemble, ce que me dit ma raiſon : ſi les Profeſſeurs & les Propagateurs de l'infidélité ne ſe trompent point, les pertes que cauſe la mort à un homme vertueux, ne méritent pas ſes regrets; mais ſi, comme je n'en doute pas, ils ſont dans l'erreur, rien n'eſt plus avantageux, rien n'eſt plus digne d'envie, que la félicité qu'elle lui procure. Quant à moi, je n'ai d'inquiétude que pour mes enfans. Mais quoi, ce même Etre ſuprême, ce

Dieu ſi bon & ſi puiſſant, en qui je fonde mon propre bonheur, n'a-t-il pas auſſi le pouvoir & la volonté de les rendre heureux ? Qu'importe quel doive être leur ſort ? qu'importe qu'ils mangent leur pain à la ſueur de leur front, ou qu'ils vivent du travail des autres ? Peut-être même que ſi nous conſidérons les choſes de plus près, & ſi nous voulons parler avec ſincérité, la premiere de ces deux manieres de vivre eſt la plus douce & la plus agréable. Le dernier payſan eſt ſouvent plus heureux que ſon Seigneur ; ſes deſirs ſont infiniment plus bornés, il a plus d'eſpérance & moins de crainte. Je ferai pour mes enfans tout ce que je pourrai, j'éviterai avec ſoin de les élever d'une maniere ſupérieure à leur fortune ; & pour ce qui regarde l'événement, je m'en rapporte entiérement à la Providence. Quiconque eſpere en Dieu, comme il faut, ſera toujours au-deſſus de toutes les peines de cette vie.

C'eſt ainſi que par des raiſonnemens, qui peut-être paroîtront bas & puérils à quelques-uns de nos beaux eſprits modernes, ce pauvre malheureux vint à bout d'acquérir une eſpece d'enthouſiaſme, qui par degrés, le rendit enfin invulnérable à toutes les attaques des hommes ; de façon que, quand M. Snap lui apprit que ſon affaire avoit été rapportée, & qu'en conſéquence il alloit le conduire à Newgate, il reçut

cette nouvelle avec autant de ſang-froid, que Socrate apprit celle de l'arrivée du vaiſſeau ſacré, (1) qui lui annonçoit qu'il devoit ſe préparer à la mort.

---

(1) C'étoit un vaiſſeau que les Athéniens envoyoient tous les ans dans l'Iſle de Délos, pour y faire quelques ſacrifices; & il étoit défendu de faire mourir perſonne dans la Ville, depuis que le Prêtre d'Apollon avoit couronné la pouppe de ce vaiſſeau, pour marque de ſon départ, juſqu'à ce que le même vaiſſeau fût de retour. Ainſi l'Arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il fallut en différer l'exécution de trente jours, qui s'écoulèrent dans ce voyage.

CHAPITRE III.

Notre Héros s'avance à pas de géant dans les ſentiers de la grandeur.

MAIS c'eſt aſſez nous arrêter ſur des événemens de cette eſpece. Notre Lecteur eſt, ſans doute, auſſi impatient qu'on l'eſt ordinairement à la Comédie, de revoir paroître ſur la ſcène le principal perſonnage. Nous allons donc répondre à ſes deſirs, & continuer le récit des actions ſublimes du grand Wild.

Il y avoit par hazard dans le même carroſſe où il s'étoit trouvé, lors de ſon retour, un jeune Gentilhomme, qui avoit vendu une terre dans le Comté de Kent, & alloit à Londres pour en toucher le prix. Il y avoit auſſi une jeune Nymphe fort jolie, qui, ayant quitté ſes parens à Cantorbery, ſe propoſoit d'aller à la même Ville, dans le deſſein, diſoit-elle, d'y faire fortune. Le Cavalier avoit pris tant de goût pour cette avanturière, qu'après lui avoir fait part du ſujet de ſon voyage, il lui avoit offert une ſomme conſidérable en argent comptant, & un bon contract de conſtitution, ſi elle vouloit s'attacher à lui, & le ſuivre dans un château où elle ſeroit aſſez éloignée de ſes parens pour

n'en avoir rien à redouter. Nous ne savons pas trop ſi la belle accepta des propoſitions auſſi avantageuſes ; quoiqu'il en ſoit, Wild n'eut pas plutôt entendu parler d'argent, qu'il forma le projet de s'en emparer. Il débuta par faire un long diſcours ſur les différentes manieres de porter de l'argent en route, ſans craindre de le perdre. J'ai, diſoit-il, actuellement ſur moi deux billets de banque de mille livres chacun, couſus dans la doublure de mon habit : c'eſt un moyen ſi ſûr, que, quand je rencontrerois des voleurs, il ſeroit preſque impoſſible que je fuſſe jamais en danger d'être dévaliſé.

Notre Gentilhomme, qui n'étoit pas de la race de Salomon, approuva beaucoup l'invention de Wild, le remercia de la lui avoir communiquée, & ſe promit bien de ſuivre ſon exemple, lorſqu'il reprendroit le chemin de chez lui. Il n'étoit plus queſtion que de ſavoir préciſément le tems où ce jeune homme devoit partir ; Wild vint encore à bout de s'en inſtruire dans la plus grande exactitude.

Arrivé à Londres, notre Héros jetta les yeux ſur deux de ſes compagnons les plus propres à tenter une pareille avanture. Et comme il n'aimoit pas à ſe communiquer à plus d'une perſonne à la fois, il choiſit celui des deux qu'il croyoit le plus déter-

miné, & lui propoſa tout ſimplement de voler & d'aſſaſſiner ce Gentilhomme.

M. Marybone (c'étoit ainſi qu'il s'appeloit) conſentit au vol, mais héſita ſur le meurtre. Il avoua ingénument, que, par rapport au vol, il étoit venu au point de n'avoir plus aucun ſcrupule; qu'il ne prétendoit pas être plus honnête homme qu'un autre; mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à commettre un aſſaſſinat, crime abominable, & que la Juſtice divine pourſuivoit ſi ſévérement, qu'il ne manquoit jamais d'être découvert & puni.

Quoi! lui répondit Wild d'un air dédaigneux, tu es celui de toute ma troupe que j'ai préférablement choiſi pour cette glorieuſe expédition, & tu oſes me parler de la Juſtice divine contre le meurtre! Mais, continua-t-il, vous n'avez apparemment réconcilié votre conſcience avec le vol, que parce qu'il eſt plus commun. Eſt-ce donc la nouveauté qui vous épouvante? vous imaginez-vous que les canons ou les piſtolets, les épées ou les poignards, ſoient les ſeuls inſtrumens qui donnent la mort? Voyez ce qui ſe paſſe dans le monde: comptez, ſi vous le pouvez, ceux que le chagrin, la douleur, ou la miſere conduiſent au tombeau; & pour ne point parler de ces Héros pleins de gloire, qui pour s'immortaliſer ont fait maſſacrer des Nations entieres, que penſez-vous, je vous

prie, de ce qui arrive entre les particuliers? des perſécutions, des trahiſons, des calomnies; qui arrachent en quelque façon la vie à ceux qui en ſont les victimes? N'eſt-il pas plus généreux, n'y a-t-il pas même plus d'humanité, à envoyer tout d'un coup un homme dans le repos éternel, que de le condamner à paſſer une vie languiſſante, après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit, & lui avoir méchamment ravi ſon honneur & ſa réputation? Il me paroît donc que le meurtre eſt bien moins criminel que le vol, pour celui qui le commet, & bien plus à deſirer pour celui qui en eſt l'objet. Croyez-moi, mon camarade, la langue de vipere eſt moins vénimeuſe que celle d'un calomniateur, & les écailles dorées du ſerpent à ſonnettes ſont moins à redouter que la bourſe d'un perfide qui cherche à nous opprimer. Allons, qu'il ne ſoit plus queſtion de ſcrupules, rendez-vous ſans replique à ce que je vous propoſe, à moins que, ſemblable à une femme, vous n'appréhendiez d'enſanglanter vos habits, ou que, comme un imbécille, vous ne ſoyez effrayé par la crainte d'être pendu. En vérité, mon cher ami, il vaudroit mieux pour vous que vous fuſſiez honnête homme, que de n'être coquin qu'à demi. Au reſte, ne vous flattez pas de pouvoir demeurer dans ma troupe, ſans vous abandonner à moi. Mon

bon plaiſir doit être votre regle, & je n'accorderai jamais la moindre faveur à quelqu'un qui trouve par-tout des difficultés, & qui ſe laiſſe conduire par d'autres loix que celles de ma volonté.

Wild finit ainſi ſon diſcours, qui n'eut pas ſur Marybone tout le ſuccès qu'il eſpéroit; il inſiſta, mais inutilement. Wild irrité l'inſcrivit auſſi-tôt ſur ſon livre noir; peu de tems après cet honnête fripon fut accuſé, convaincu & puni, comme un coquin en qui ſon chef ne pouvoit prendre aucune confiance.

CHAPITRE IV.

Un jeune Héros de la plus grande eſpérance paroit, pour la premiere fois, ſur la ſcène. Matieres utiles & inſtructives.

WILD s'adreſſa à un autre de ſes camarades qui reçut ſes ordres avec ſoumiſſion, & qui, loin de reculer pour un meurtre, lui demanda s'il ne falloit pas caſſer la tête à tous ceux qui compoſoient la voiture, Paſſagers, Cocher, Poſtillon & autres. Notre Héros, dont nous avons déja remarqué plus d'une fois la modération, le lui défendit; & après lui avoir donné le ſignalement de celui qu'il devoit attaquer, & lui avoir preſcrit la conduite qu'il devoit tenir en cette occaſion, il le congédia en lui recommandant expreſſément d'éviter, s'il étoit poſſible, de faire aucun mal aux autres.

Ce nouvel acteur qui, dans la ſuite, doit jouer un rôle important, puiſqu'il étoit l'Achate de notre Enée, ou plutôt l'Epheſtion de notre Alexandre, s'appeloit Fireblood. Il avoit tous les talens propres à faire un Héros ſubalterne : c'étoit un excellent inſtrument entre les mains d'un Héros du premier ordre. Nous allons le

peindre d'une maniere négative ; c'eſt à notre avis, le meilleur parti, que nous ayions à prendre, & nous nous contenterons de marquer les qualités qu'il n'avoit pas : telles étoient l'humanité, la modeſtie, & la crainte ; rien n'étoit plus étranger pour lui : il n'en avoit pas la moindre notion ; il paſſoit d'ailleurs pour celui de toute la troupe qui promettoit le plus. Wild aſſuroit que c'étoit un des plus jolis garçons qu'il eût jamais vus, & beaucoup de gens de ſa connoiſſance en avoient la même opinion.

Laiſſons-le ſe préparer à ſon entrepriſe, pour fixer nos regards ſur notre Héros, qui s'avance à grands pas vers le plus haut point de la gloire humaine.

A peine de retour à Londres, Wild s'étoit rendu chez Mademoiſelle Lettice Snap : car il avoit pour les femmes cette foibleſſe ſi naturelle aux ames héroïques ; ou, pour parler avec plus de vérité, ce grand Homme n'étoit eſclave que de ſa paſſion, & s'il avoit pu la ſatisfaire, il n'auroit pas donné enſuite une obole du petit tyran à qui il témoignoit alors un amour ſi exceſſif. Il venoit d'apprendre que Francœur avoit été transféré le jour d'auparavant à Newgate : cette nouvelle l'avoit un peu déconcerté ; ce n'étoit pas qu'il ſentît la moindre compaſſion pour cet infortuné, qu'il haïſſoit auſſi parfaite-

ment que s'il en eût reçu le tort qu'il lui avoit fait lui-même; ſon chagrin avoit un autre motif. Il comprenoit qu'il ne ſeroit jamais à ſon aiſe dans un lieu qui devoit un jour devenir le théâtre de ſa gloire, & où, par conſéquent, il ſeroit obligé de voir à tout moment un homme que ſa haine, & non ſes remords, lui faiſoit déteſter.

Pour remédier à cet inconvénient, pluſieurs moyens s'offrirent à ſon eſprit. Il penſa d'abord à s'en défaire par la voye ordinaire de l'aſſaſſinat. Fireblood, dans leur premiere entrevue, lui avoit juré, ſur ſon ame, qu'il ne connoiſſoit pas de paſſe-tems plus agréable que de caſſer la tête à quelqu'un; mais outre le danger d'un pareil projet, il ne lui paroiſſoit pas aſſez horrible & aſſez barbare. Enfin pouſſant un peu plus loin ſes reflexions, il ſe détermina à le faire pendre, s'il pouvoit en venir à bout, aux prochaines Seſſions.

Quoiqu'on ait cent fois remarqué que les hommes ſont preſque toujours portés à haïr ceux à qui ils ont fait eux-mêmes quelque injure, nous ne nous ſouvenons pas d'avoir vu nulle part la raiſon d'un phénomene, qui, au premier coup d'œil, ſemble ſi étrange. Sachez donc, mon cher Lecteur, qu'après les recherches les plus exactes, nous avons enfin découvert que

cette haine tire ſon origine de la crainte où nous ſommes que la perſonne que nous avons griévement offenſée ne cherche à ſe vanger & à nous rendre la pareille. Cette opinion eſt tellement enracinée dans les ames où dominent à la fois la grandeur & la méchanceté, (car ces deux qualités ſont rarement ſéparées l'une de l'autre,) que la bienveillance, ni même les bienfaits, de la part de l'offenſé, ne ſauroient jamais l'en arracher. Ceux qui ont quelque reproche à ſe faire, ne manquent pas d'attribuer toutes ces actions de douceur & d'humanité à un deſir perfide de leur ôter tout ſoupçon, juſqu'à ce qu'il ſe préſente une occaſion favorable de leur porter plus ſûrement le coup mortel. Ainſi, tandis que l'homme de bien, qui a reçu une injure, l'a véritablement oubliée, le méchant, qui la lui a faite, en conſerve toujours le ſouvenir le plus ſenſible.

Nous ne nous ſommes permis cette petite digreſſion, que pour ne pas priver d'une découverte auſſi importante nos Lecteurs, dont l'inſtruction & l'amuſement ſont les principaux objets que nous nous ſommes propoſés dans cette hiſtoire, & pour communiquer aux gens ſimples & bien intentionnés cette courte maxime: Quoique, comme chrétien, vous ſoyez

obligé, & que nous vous exhortions même à pardonner du cœur à votre ennemi; *Ne vous fiez jamais à un homme qui a raiſon de ſoupçonner que vous n'ignorez pas qu'il vous a fait une injure.*

CHAPITRE V.

Grandeur telle qu'il ne s'en trouve point de pareille dans l'Hiſtoire, ni même dans les Romans.

POUR remplir le noble projet que le génie de Wild avoit conçu, la premiere démarche qu'il avoit à faire étoit de regagner la confiance de Francœur. Il réſolut donc de tenter l'entrepriſe, quelqu'impoſſible qu'en parût le ſuccès. Il falloit ſurtout affecter, dans cette occaſion, de l'aſſurance & de la fermeté; perſonne au monde n'en étoit plus capable que Wild. Il alla à Newgate, & ſe préſenta bruſquement devant Francœur, qu'il embraſſa tendrement; il ſe mit auſſi-tôt à condamner ſon imprudence, ſe plaignit de la fortune qui l'avoit trahi, fit à notre marchand un détail circonſtancié de tout ce qui étoit arrivé; (mais ſans dire un mot, ni de ſa conduite à l'égard de Madame Francœur, ni de la maniere dont il l'avoit trompée, en feignant de lui porter un ordre de ſon mari, ni du véritable motif qui l'avoit fait agir,) & lui jura qu'il n'avoit eu d'autres vues que de lui conſerver ſes effets, & de les mettre à l'abri des pourſuites de la Juſtice.

& le pria de modérer ſa douleur. Il faut, diſoit-il, juger les hommes, moins ſur leurs actions, que ſur leurs intentions; dans les choſes humaines, l'événement eſt l'ouvrage du haſard, ou plutôt de la Providence : on ne doit exiger de l'amitié, que ce qu'elle peut faire; ſuppoſé même qu'un ami ſe ſoit trompé, & que ſes démarches aient eu un effet contraire à celui qu'il en eſpéroit, il ne perd rien du mérite de ſa bonne intention, & n'en eſt que plus réellement à plaindre.

Wild, après s'être tiré avec autant d'habileté de ce premier pas, commença à ſe déchaîner contre la méchanceté des hommes, & ſur-tout contre la barbarie des créanciers, qui, ſans avoir égard aux circonſtances malheureuſes où ſe trouvoient leurs débiteurs, les faiſoient arrêter ſans miſéricorde, en abuſant d'une loi trop rigoureuſe qui leur abandonnoit les corps de ces infortunés. Il ajouta que pour lui il regardoit une pareille loi comme auſſi ſévère, qu'aucune de celles qui euſſent jamais été décernées contre les plus grands criminels; que la perte de la liberté étoit, dans ſa façon de penſer, égale à celle de la vie, ſi elle n'étoit pire encore; qu'il s'étoit toujours bien promis que ſi, par quelqu'accident, il venoit à perdre ſa liberté, il s'expoſeroit aux plus grands dangers pour la recouvrer; ce qui, diſoit-il,

ſeroit toujours praticable, ſi on avoit un peu de courage; puiſqu'il étoit abſurde que deux ou trois hommes puſſent en tenir deux ou trois cent enfermés malgré eux, à moins que les priſonniers ne fuſſent des foux ou des poltrons, ſur-tout lorſqu'ils n'étoient pas dans les fers. Il s'étendit beaucoup ſur cette matiere, & s'appercevant que Francœur l'écoutoit avec attention, il s'enhardit à lui propoſer de faire quelqu'effort pour ſe ſauver. Il l'aſſura en même tems que rien n'étoit plus aiſé; qu'il ſe chargeoit d'exciter une révolte dans la priſon, & que, ſi par haſard il venoit à ſe commettre quelques meurtres pendant l'action, lui Francœur n'en ſeroit point reſponſable, & n'auroit pas la moindre choſe à craindre des ſuites qu'ils pourroient avoir.

Les grands hommes ont un malheur dans leurs projets: c'eſt que, pour les mettre à exécution, ils ſont forcés, en les propoſant aux inſtrumens qu'ils employent, de leur découvrir qu'ils ſont eux-mêmes dans une diſpoſition dont quelques petits écrivains ont averti les autres hommes de ſe défier. Ces barbouilleurs de papiers cauſent bien des embarras aux grands hommes, en communiquant librement à la ſociété, & leurs penſées, & leurs allarmes. Mille projets glorieux & ſublimes ont avorté par leur faute. Il ſeroit donc à ſouhaiter que,

dans un gouvernement bien policé, il fût défendu à tout auteur de donner au public d'autres inſtructions que celles qui auroient été préalablement examinées & approuvées par quelques-uns de ces grands hommes, ou par ceux qui auroient été par eux prépoſés à cet effet. On empêcheroit, par une ordonnance auſſi ſenſée, qu'on ne publiât jamais rien qui ne tendît à la perfection de leurs ſyſtêmes & à l'avancement de leur gloire.

Francœur, dont ce diſcours avoit réveillé les ſoupçons, regarda Wild avec mépris, & lui parla en ces termes :

Il eſt dans le monde une choſe dont je déplorerois infiniment plus la perte, que celle de la liberté ou de la vie ; c'eſt une bonne conſcience : jamais, avec elle, on ne ſauroit être abſolument malheureux : elle adoucit les chagrins les plus amers, & les rend ſupportables ; ſans elle, les plaiſirs les plus délicats perdent bientôt tout leur attrait ; la vie même devient inſipide, & n'inſpire que du dégoût. Voudriez-vous donc diminuer mon infortune, en me privant de ce qui fait ma conſolation dans mes malheurs, & me donne l'eſpérance d'en être délivré ? Socrate refuſa de ſauver ſa vie, en violant les loix de ſon pays, & en ſortant de la priſon, lors même qu'elle étoit ouverte. Peut-être que ma vertu n'iroit pas ſi loin : mais à Dieu ne plaiſe que

la liberté ait jamais pour moi aſſez de charmes, pour me porter à commettre un crime auſſi horrible que le meurtre. Car, pour le petit ſubterfuge que vous me propoſez, il pourroit peut-être éblouïr ceux qui ne redoutent que des châtimens temporels; mais il ne ſauroit, en aucune façon, m'excuſer devant l'Etre ſuprême, que je crains ſur-tout d'offenſer. D'ailleurs; je ne ferois qu'aggraver encore ma faute, en me conduiſant d'une maniere ſi imprudente envers lui, & en enveloppant ſi méchamment les autres dans mon crime. Ceſſez donc, je vous prie, de me donner des conſeils de cette eſpèée, puiſque tout ce qui me conſole dans l'état où je ſuis, c'eſt qu'il n'eſt point au pouvoir de mes perſécuteurs de m'arracher ma conſcience, & que je ne ſerai jamais aſſez ennemi de mon bonheur pour m'en dépouiller moi-même.

Quelque peu de cas que fît notre héros d'un pareil diſcours, il ſe garda bien d'y répondre directement. Il s'efforça au contraire d'éluder ſa propoſition, & de donner un autre ſens à ſes paroles. Il ſortit enfin en promettant à notre priſonnier, que, puiſqu'il étoit ſi ſcrupuleux, il n'employeroit pour ſon ſervice que les moyens les plus honnêtes & les plus légitimes.

Francœur, après s'être amuſé quelque tems avec ſes enfans, alla ſe coucher, & s'endormit tranquillement. Wild, au con-

traire, ne put goûter le moindre repos, & paſſa toute la nuit à chercher dans ſon imagination comment il pourroit perdre ſon ennemi ſans que cet infortuné s'y prêtât en aucune façon ; car la derniere converſation qu'ils venoient d'avoir enſemble, lui avoit ôté tout eſpoir de pouvoir jamais l'amener à ſes vues. Nous apprendrons dans ſon tems à notre Lecteur, quel fut le réſultat de ces délibérations ; nous avons actuellement à l'entretenir de choſes tout autrement importantes.

CHAPITRE VI.

Suite de l'expédition de Fireblood. Traité de mariage qui auroit pu ſe conclure à Smithfield, ou dans le Parc de Saint James. (1)

FIREBLOOD ne réuſſit pas dans ſon entrepriſe ; le jeune gentilhomme, ayant pris un autre chemin, fit manquer le projet. Notre avanturier ne laiſſa pas de voler le coche, après avoir tiré dans la voiture un coup de piſtolet, qui avoit bleſſé légérement au bras un des paſſagers. Le butin qu'il fit dans cette occaſion ne fut pas conſidérable : il n'en déclara pourtant que la moindre partie à Wild ; car de douze guinées, de deux montres d'argent, & d'un anneau d'or, il ne fit voir que cet anneau & deux guinées, & proteſta, avec ſerment, que c'étoit-là ce qu'il avoit trouvé. Cependant, dès qu'on eut promis dans les papiers publics une récompenſe pour celui qui rapporteroit la bague & les deux montres, Fireblood fut obligé de tout avouer, & de découvrir à notre héros, où il avoit mis

(1) Comme nous dirions au coin d'une rue, ou dans un jardin public.

mis en gage les montres, que Wild rendit généreuſement à leurs légitimes poſſeſſeurs, après en avoir exigé la valeur entiere pour ſes peines.

Il ne manqua pas de faire, ſur ce ſujet, une bonne mercuriale à ſon jeune ami. Il ne put s'empêcher de lui dire, qu'il étoit fâché de voir dans ſa troupe quelqu'un qui fût aſſez coquin pour manquer aux loix de l'honneur; que, ſans l'honneur, la friponnerie ne pouvoit ſubſiſter, & qu'avec l'honneur un fripon, quelques vices qu'il eût d'ailleurs, étoit toujours un joli homme: que néanmoins il vouloit bien lui pardonner pour cette fois, à cauſe de ſes autres bonnes qualités, & qu'il ſouhaitoit, pour l'avenir, de ne jamais le trouver en faute, dans un point auſſi capital.

Wild avoit mis un tel ordre parmi ſes camarades, qu'ils le craignoient & lui obéiſſoient ſans replique. Il avoit même établi un bureau, où ceux qui avoient été volés pouvoient retrouver leurs effets, en payant ſeulement un peu plus que leur valeur intrinſeque. Ce bureau étoit fort utile pour ceux qui avoient perdu des bijoux qu'ils eſtimoient plus qu'ils ne valoient, ſoit parce qu'ils y étoient particuliérement attachés, ſoit à cauſe des perſonnes dont ils les avoient reçus.

Par ce moyen, Wild ſe voyoit en paſſe de faire promtement fortune, & il étoit tel-

lement conſidéré ſous ce point de vue par tous les honnêtes gens de ſa connoiſſance, tels que le Géolier & les Guichetiers de Newgate, qu'un jour M. Snap, qui étoit auſſi dans la même opinion, ayant tiré à part M. Wild le pere, lui propoſa très-ſérieuſement un arrangement, dont ils n'avoient cauſé juſqu'alors que par forme de converſation : c'étoit d'unir leurs familles, par le mariage de ſa fille Lettice avec notre Héros. Cette propoſition fut reçue avec joie par le vieux Gentilhomme, qui promit d'en parler inceſſamment à ſon fils.

Le matin même du jour où l'on devoit traiter avec lui de cette affaire, notre Héros rêvant à ſon bonheur futur, fit venir Fireblood, lui découvrit ſa paſſion pour Mademoiſelle Lettice, lui dit qu'il comptoit entiérement ſur ſa probité, & le dépêcha vers ſa maîtreſſe avec une lettre que nous inſérons ici, non-ſeulement parce que nous l'avons trouvée fort curieuſe, mais encore parce que nous la regardons comme un chef-d'œuvre de ce qu'on appelle communément lettre d'amour, bien ſupérieur à tout ce qui ſe trouve en ce genre dans l'*Académie des Complimens*, & que nous défions tous les petits-maîtres de notre ſiecle d'égaler, ſoit pour le fond, ſoit pour la forme.

TRÈS-DIVINE ET ADORABLE CRÉATURE.

Je ne doute point que vos yeux plus brillans que le ſoleil, qui ont allumé tant de flamme dans mon cœur, n'aye auſſi la faculté de s'an appercevoir. Ce ſeroit une prézumption trop forte, que de ſuppozer, que vous ignorés mon amour. Non, Madame, je proteſte, que, de toutes les beauté du globe de l'univers, il n'en eſt point, qui ſoit capable de fixer, comme vous, mes regard; les Cour & les Palez me paretroit des déſert ſans votre compagnie, & la ſolitude, avec vous, auroit pour moi, plus de charme, que le Siel même. Car, je vous pri de me croire, quand je jure que chaque endroit, dans le monde, eſt un paradi avec vous. Je ſuis convainqu, que vous connoiſſés parfaitement la vive paſſion, que j'ai pour vous: ſi je voulois la cacher, cela ſeroit auſſi impoſſible, que ſi vous, ou le ſoleil, vouliés cacher vos beauté: je puis vous aſſurer, que je n'ai pas fermé leuil depuis la derniere fois, que j'ai eu le bonheur de vous voir. J'eſpere donc, que, par compaſſion, vous voudré bien me permertre de vous aller voir cet après midi, car je ſui avec la plus grande adorazion,

TRÈS-ADORABLE CRÉATURE,

Votre très-paſſionné admirateur, adorateur, & eſclave,

JONATHAN WILD.

Si l'Orthographe de cette lettre n'eſt pas parfaitement exacte, le Lecteur voudra bien ſe ſouvenir que ce prétendu défaut, qui pourroit être effectivement répréhenſible dans une perſonne vile & qui auroit étudié, n'eſt, au contraire, qu'une perfection de plus pour quelqu'un qui tend à cette grandeur ſublime dont nous cherchons à donner ici l'idée la plus complette. On n'a jamais cru qu'un grand homme fût obligé de ſavoir écrire, ou qu'il eût beſoin d'aucune eſpece de littérature. Pourvu que ces perſonnages illuſtres en ſachent aſſez, pour ourdir & exécuter habilement un complot, pour trouver des moyens de moleſter & de tailler en pieces une partie du Genre-humain; ils ne manqueront point d'Ecrivains ſavans, qui ſeront toujours prêts à célébrer leurs louanges. Si l'on nous objecte que le ſtyle de cette lettre n'eſt pas tout-à-fait conforme à celui des diſcours que nous avons fait tenir juſqu'ici à notre Héros, nous répondrons tout ſimplement, que, dans ces compoſitions oratoires, il ſuffit que l'Hiſtorien conſerve fidélement le fond des choſes, & qu'il eſt le maître de leur donner la forme qu'il lui plaît; de les embellir, & d'y prodiguer même toutes les graces de ſon éloquence. Autrement nous n'aurions aucuns de ces excellens diſcours, que nous admirons dans les Auteurs anciens, & ſur-tout dans Salluſte. Nous ſerions éga-

lement privés de ces harangues modernes, qu'on nous donne périodiquement dans les Journaux, & qu'on attribue aux Héros de Tyburn. (1) Car quelque diſpoſition que ces Meſſieurs ayent naturellement pour la parole, il n'eſt gueres vraiſemblable que ces diſcours ſoient tels qu'ils ſont ſortis de leur bouche. Je ſerois plutôt tenté de croire qu'ils leur appartiennent ſeulement quant au fond; mais que le reſte eſt l'ouvrage de quelques génies tranſcendans, qui s'amuſent à y ſemer des fleurs que connoiſſent rarement les Héros qu'ils mettent ſur la ſcène.

(1) Les criminels, en Angleterre, haranguent ſouvent le peuple, avant leur exécution.

CHAPITRE VII.

Préliminaires du mariage de M. Jonathan Wild avec la chaſte Lettice.

FIREBLOOD, ayant reçu la lettre dont nous venons de parler, promit à Wild de s'acquitter fidélement de ſon ambaſſade, & courut auſſi-tôt chez la charmante Lettice. Cette belle perſonne ouvrit la lettre, & après l'avoir lue, elle prit un air ſombre, & la rendit, avec dédain, à Fireblood. Je ne conçois pas, lui dit-elle, pourquoi M. Wild perſiſte toujours à me tourmenter par ſes impertinences. Je vous prie de vouloir bien lui reporter ſa lettre; ſi j'avois ſu de qui elle étoit, je n'aurois jamais pu me réſoudre à la décacheter. Je ſuis fâchée, ajouta-t-elle, en baiſſant la voix, qu'un auſſi joli homme ait été employé à un pareil meſſage. Elle exprima ces mots d'une maniere ſi tendre, elle les accompagna d'un regard ſi touchant, que Fireblood, qui n'étoit rien moins que timide, commença par lui prendre la main, & procéda avec tant de chaleur, qu'en moins de deux ou trois minutes, il ſubjugua, ou, pour mieux dire, il auroit ſubjugué cette aimable créature; ſi, par une complaiſance tout-à-fait honnête, elle ne l'eût empêché d'en pren-

dre la peine, en cédant de bonne grace à l'impétuoſité de ſes deſirs. Fireblood, après cette belle expédition, retourna vers Wild; lui rendit compte, autant que le pouvoit faire un galant homme, de tout ce qui s'étoit paſſé; donna mille éloges à la beauté de la jeune Demoiſelle, & jura très-énergiquement, que, ſi ſon honneur ſe lui avoit permis, il en ſeroit devenu lui-même éperdument amoureux; mais qu'il aimeroit cent fois mieux être mis en pieces par des chevaux indomptés, que d'avoir ſeulement la penſée de faire une pareille injure à ſon ami : il termina ſon diſcours par l'aſſurer que, s'il pouvoit lui rendre encore quelqu'autre ſervice dans le même genre, il n'avoit qu'à parler, & qu'il ſeroit toujours prêt à exécuter ſes ordres.

Les amours de notre Héros en étoient à ce point, lorſque ſon pere lui fit part de la propoſition de M. Snap. Notre Lecteur eſt ſans doute trop connoiſſeur en ces ſortes de matieres, pour qu'il ſoit beſoin de lui apprendre de quelle maniere elle fut reçue. Un criminel, condamné à la mort, n'entend pas prononcer ſa grace avec plus de joie, que n'en reſſentit Wild en cette occaſion. Il donna auſſi-tôt à ſon pere tout pouvoir d'agir en ſon nom, & ne lui recommanda autre choſe que la promtitude dans l'exécution.

Les peres des deux époux futurs s'abou-

cherent. M. Snap, qui avoit été inſtruit par Lettice de la paſſion violente de ſon amant, voulut en tirer parti, & loin de faire à ſa fille le moindre avantage, il cherchoit encore à la priver de ce qu'elle devoit à la libéralité de ſes parens. Il vouloit, ſur-tout, lui enlever une taſſe d'argent, qui tenoit environ chopine, & dont ſa grand-mere lui avoit fait autrefois préſent. Mais heureuſement, Mademoiſelle Lettice fit entendre raiſon à ſon pere, & trouva moyen de conſerver ce bijou. Pour M. Wild, il ſe laiſſa duper par M. Snap, dans le deſſein où il étoit lui-même de le tromper, en lui faiſant accroire qu'il donnoit beaucoup à ſon fils, tandis que, dans la réalité, il ne lui donnoit preſque rien.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, la jeune Demoiſelle conſentit à une entrevue avec M. Wild. Elle le reçut poliment, en fille bien élevée, & lui témoigna peu-à-peu toutes les apparences d'affection que la modeſtie de ſon caractere pouvoit lui permettre. Enfin, tout étant d'accord entre les parens, on fit le contrat: la dot de la Demoiſelle, c'eſt-à-dire, ſoixante-dix-neuf liv. neuf ſchellings, tout compris, argent & meubles, fut délivrée ſur le champ. On fixa le jour du mariage, & il fut célébré au grand contentement des parties intéreſſées.

Les Hiſtoires & les Comédies ſe termi-

nent, pour la plupart, à cette époque. Le Poëte & l'Hiſtorien croyent avoir aſſez fait pour leur Héros, quand ils l'ont marié; ou peut-être veulent-ils nous inſinuer que le reſte de ſa vie n'eſt plus qu'un bonheur uniforme & tranquille, qui doit plaire ſans doute à ceux qui en jouiſſent, mais dont le récit deviendroit minutieux & inſipide. En effet, le mariage doit être généralement regardé comme un état ſi paiſible, & ſi peu varié, que, ſemblable aux plaines de Salisbury, il ne nous offre qu'un ſeul point de vue, agréable à la vérité, mais qui eſt toujours le même.

A ne conſidérer que les perfections de la jeune femme, & la paſſion dont brûloit pour elle ſon mari, il y avoit toutes les apparences du monde que cet établiſſement auroit le plus heureux ſuccès. Mais, ſoit que la nature & la fortune, qui deſtinoient Wild à de grandes entrepriſes, ne vouluſſent pas permettre que des talens auſſi vaſtes que les ſiens fuſſent étouffés entre les bras d'une femme, ſoit par quelqu'autre raiſon que nous ignorons, ce mariage ne produiſit point l'effet qu'on en attendoit, & loin de reſſembler à un tems calme & ſerein, ce ne fut bientôt qu'une mer turbulente & orageuſe.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici une conjecture aſſez ingénieuſe d'un de mes amis, qui avoit été lié pendant long-

tems avec la famille de Wild. Il m'a ſouvent dit qu'il avoit deviné le motif des tracaſſeries qui s'éleverent dans la ſuite entre Wild & ſa femme : que toutes ces altercations ne provenoient que du grand nombre de ceux que cette chaſte épouſe avoient fovoriſés avant ſon mariage. Car, diſoit-il, (& cela eſt très-probable,) cette femme jugeoit de ſon mari par comparaiſon. Elle avoit cru trouver en lui ſeul autant de qualités brillantes, qu'elle en avoit trouvé dans tous les autres : elle s'étoit trompée, & ſa conduite peu réguliere étoit uniquement l'effet de ſon dépit & de ſon indignation.

Le même ami m'a auſſi communiqué le Dialogue ſuivant, en m'aſſurant qu'il l'avoit entendu de ſes propres oreilles, & l'avoit écrit mot-à-mot quinze jours après la célébration des noces.

CHAPITRE V.

Dialogue MATRIMONIAL entre Jonathan Wild, Ecuyer, & Lettice ſa femme, le matin du quinzieme jour après leur mariage, & qui finit d'une maniere plus amicale qu'on n'auroit oſé l'attendre.

JONATHAN.

VOUS me feriez plaiſir, ma chere amie, ſi vous vouliez bien reſter un peu plus long-tems au lit ce matin.

LETTICE.

Cela ne ſauroit être : il faut que je me leve ; je dois déjeûner aujourd'hui avec M. John.

JONATHAN.

Je ne ſais ce que M. John vient faire ſi ſouvent chez moi. Je vous avoue que j'en ſuis fâché : ce n'eſt pas que j'aye le moindre ſoupçon contre votre vertu ; mais cela pourroit nuire à votre réputation dans l'eſprit de nos voiſins.

LETTICE.

Je m'en embarraſſe fort peu : d'ailleurs.

les voiſins ne parleront pas plus de la compagnie que je vois, que mon mari n'en parlera lui-même.

JONATHAN.

Une femme ſage ne voit point de compagnie qui puiſſe déplaire à ſon mari.

LETTICE.

Vous auriez, ſans doute, trouvé une femme de cette eſpece ſi vous l'euſſiez voulu.

JONATHAN.

J'ai cru l'avoir trouvée en vous.

LETTICE.

Quoi ! tout de bon ! je vous ſuis, en vérité, fort obligée de me regarder comme une créature auſſi mauſſade : mais j'eſpere vous convaincre du contraire. Vous me prenez, je crois, pour une jeune imbécille qui n'a rien vu, & qui ne ſe doute pas même de ce que font les autres femmes.

JONATHAN.

Il n'eſt pas queſtion de ſavoir pour qui je vous ai priſe ; il ſuffit que j'aye voulu vous épouſer.

LETTICE.

Ajoutez que vous l'avez voulu tout ſeul; car je ſuis bien ſûre que, de mon côté, je n'ai jamais eu pour vous la moindre inclination. Je ne me ſerois certainement pas percé le cœur, ſi M. Wild avoit jugé plus à propos de ſe donner à une autre femme plus heureuſe...ah...ah...

JONATHAN.

Vous n'imaginez pas, ſans doute, Madame, qu'il ne m'ait pas été poſſible d'en prendre une autre que vous, ou que quelque beſoin m'ait forcé de vous donner la préférence?

LETTICE.

Oh! non, Monſieur: je ſais qu'il y a beaucoup de femmes imbécilles; & loin de vous accuſer d'avoir eu beſoin de vous marier, je crois que vous auriez pu, très-aiſément, reſter garçon toute votre vie. Mais, vous en conviendrez, ce ſont-là des choſes dont une femme ne ſauroit parler avant le mariage.

JONATHAN.

Je ne ſais ce que vous voulez dire; car il n'y a point de femme au monde qui ait

plus de raiſon que vous, de ſe louer des complaiſances de ſon mari.

LETTICE.

Il y en a peu, croyez-moi, qui ayent plus de raiſon de ſe plaindre du prix qu'elles les ont achetés; mais je ſais, Dieu merci, à quoi m'en tenir. *Ces derniers mots furent probablement prononcés avec un certain air de dignité, & en ſecouant la téte.*

JONATHAN.

Fort bien, mon cher cœur : je ferai enſorte que vous ne pourrez pas même ſouhaiter que je ſois plus paſſionné.

LETTICE.

Eh ! fi ... M. Wild : défaites-vous, je vous prie, de ces manieres dégoûtantes; ſupprimez ces mots odieux ... qui, moi ? que je ſouhaite jamais que vous ſoyez paſſionné ? .... je vous aſſure .... Mais, en vérité, je ne ſais pas ce que vous prétendez faire penſer ſur mon compte. Apprenez que je n'ai point de deſirs qui ne conviennent à une honnête femme. Non, non, je n'en aurois pas même, quand je me ſerois mariée par inclination .... & ſur-tout à préſent, que per-

ſonne, je crois, ne ſauroit me ſoupçonner de pareille choſe.

JONATHAN.

Si ce n'eſt pas par inclination, pourquoi donc vous êtes-vous mariée ?

LETTICE.

Pourquoi ? parce que cela étoit convenable, & que mon Pere m'y a forcée.

JONATHAN.

Je me flatte du moins, Madame, que vous ne me direz pas en face, que vous ne m'avez pris que par convenance, & que vous avez fait de moi votre pis-aller.

LETTICE.

Je n'ai rien fait de vous, & je n'aſpire point à l'honneur d'en faire la moindre choſe.

JONATHAN.

Mais ! vous avez pourtant fait de moi votre mari.

LETTICE.

Moi ? point du tout ; vous l'êtes devenu vous-même : ce n'a pas été par ma volonté, mais par la vôtre.

JONATHAN.

Vous devriez me ſavoir gré de cette bonne volonté.

LETTICE.

Oh ! Monſieur, vous n'étiez pas le ſeul qui fiſſiez des vœux pour moi; je n'étois pas réduite au déſeſpoir : on me faiſoit d'autres offres, qui même étoient plus avantageuſes.

JONATHAN.

Je voudrois de tout mon cœur que vous les euſſiez acceptées.

LETTICE.

Je ne puis m'empêcher de vous dire, M. Wild, que vous traitez bien mal une femme à qui vous avez tant d'obligations; mais je ſais combien je dois mépriſer, & le compliment & celui qui oſe me le faire. Me voilà bien payée de la préférence que je vous ai donnée; je m'étois flattée que vous en auriez du moins uſé avec moi d'une façon plus polie. Je croyois avoir épouſé un Gentilhomme, & je m'apperçois que vous n'êtes qu'un brutal, indigne de mon mépris.

JONATHAN.

Parbleu, Madame, n'ai-je pas lieu de me plaindre, quand vous me dites que vous ne m'avez épouſé que par intérêt.

LETTICE.

Allons, courage; il vous ſied bien de jurer ainſi devant une femme: mais devrois-je faire attention à ce que dit un marouſle que je mépriſe.

JONATHAN.

A quoi bon, s'il vous plaît, répéter la même choſe? vous ne ſauriez me mépriſer plus cordialement que je ne vous mépriſe moi-même; &, pour vous parler franchement, je ne me ſuis auſſi marié avec vous, que par intérêt. La paſſion que j'avois pour vous, je l'ai ſatisfaite; & vous pouvez à préſent aller à tous les diables, ſans que je m'en embarraſſe.

LETTICE.

Tout le monde ſaura avec quelle barbarie je ſuis traitée par un maraud.

JONATHAN.

Pour moi, je n'aurai pas beſoin d'inſtruire le public que vous êtes une Catin: vos actions le prouvent aſſez.

LETTICE.

Monſtre abominable ! ne vous jouez pas à moi ; je vous en avertis, ne m'échauffez pas trop les oreilles ; car je pourrai vous faire un mauvais parti.... & je le ferai, ſi vous ne ceſſez de me traiter ainſi, faquin, que vous êtes.

JONATHAN.

Faites ce qu'il vous plaira, Madame : mais ſoyez ſûre que dès que vous quitterez le rôle d'une femme, je ne vous regarderai plus comme telle ; & ſi vous me donnez le premier coup, je vous promets que vous recevrez de moi le dernier.

LETTICE.

Vous me traiterez comme vous voudrez ; mais, parbleu, ce ne ſera jamais comme votre femme ; car je veux mourir, ſi jamais je rentre dans votre lit.

JONATHAN.

Je veux mourir, ſi ce n'eſt pas là le plus grand plaiſir que vous puiſſiez me faire : car je vous dirai conſidemment que votre figure étoit tout ce qui m'avoit d'abord ébloui ; que je n'ai plus aujourd'hui pour elle que du dégoût, & qu'enfin je vous déteſte autant que je vous avois aimée.

LETTICE.

Mais... il n'eſt pas poſſible que deux perſonnes ſoient plus parfaitement d'accord; car je vous ai toujours déteſté : & pour ce qui eſt des égards, vous devez être convaincu que je n'en ai jamais eu pour vous.

JONATHAN.

Eh bien, puiſque nous ſommes parvenus au point de nous entendre, & que nous avons malheureuſement à vivre enſemble, ſuppoſons que nous ſoyons convenus de nous conduire poliment l'un à l'égard de l'autre, au lieu de nous quereller, & de nous dire des injures.

LETTICE.

De tout mon cœur.

JONATHAN.

Puiſqu'ainſi eſt, donnons-nous la main; & ne vivons plus comme mari & femme; c'eſt-à-dire, ne ſoyons plus amoureux, & n'ayons jamais de querelles.

LETTICE.

Allons, j'y conſens... mais je vous prie, M. Wild.... une Catin!... comment avez-vous laiſſé échapper ce vilain mot?

JONATHAN.

Cela ne vaut pas la peine que vous y penſiez davantage.

LETTICE.

Vous conſentez donc que je voye telle compagnie qu'il me plaira ?

JONATHAN.

Sans doute, & j'aurai apparemment la même liberté.

LETTICE.

Oh ! oui : je veux que la peſte m'étouffe, ſi je me mêle de vos affaires.

JONATHAN.

Diſons-nous adieu par un baiſer... je veux être pendu, ſi ce baiſer n'eſt pas pour moi le plus doux que vous m'ayez jamais donné.

LETTICE.

Mais..... une Catin ! je ſerois charmée, ce me ſemble, de ſavoir ce que c'eſt qu'une Catin ?

A ces mots, Wild ſortit du lit, en maudiſſant l'humeur opiniâtre de ſa femme. Elle lui répondit des injures, & ce petit commerce agréable dura juſqu'à ce qu'il

fût habillé. Malgré tout cela, ils convinrent de demeurer fermes dans la réſolution qu'ils avoient priſe. La joie revint parmi eux à cette occaſion, & ils ſe ſéparerent d'une façon amicale ; quoique Lettice ne pût s'empêcher de dire à tout moment ; Ouais ! une Catin ! que veut-il dire avec ſa Catin ?

CHAPITRE IX.

Obſervations ſur le diſcours précédent. Il ſe trame contre notre héros un complot capable de faire trembler quiconque auroit quelque penchant pour la grandeur.

AINSI ce diſcours, qui, quoique nous l'ayons appelé *matrimonial*, ne reſpiroit guere la tendreſſe & la douceur qui devroient toujours accompagner le mariage, produiſit enfin une réſolution plus ſagement conçue que religieuſement exécutée. Quelle différence pour ces deux époux, s'ils euſſent pu s'y attacher à la rigueur! Ils ſe ſeroient épargné bien des momens fâcheux; mais leur animoſité étoit ſi grande & ſi bizarre, que l'un ne pouvoit appercevoir ſur le viſage de l'autre le moindre contentement, ſans être tenté de le faire diſparoître. Cette aimable diſpoſition leur faiſoit chercher réciproquement tous les moyens poſſibles de ſe nuire & de ſe tourmenter. Comme ils ſe voyoient ſans ceſſe, ils avoient à tous momens des occaſions de ſe prouver mutuellement leur méchanceté, & en profitoient à l'envi. Voilà, mon cher Lecteur, l'unique cauſe de toutes ces inquiétudes, qui, comme vous pouvez l'obſerver, troublent le repos de tant de

gens mariés, qui prennent une haine implacable pour une ſimple indifférence. Car, dites-moi, je vous prie, comment un *Corvinus*, qui paſſe ſa vie dans les intrigues, qui ne voit ſa femme que rarement & qu'à regret, voudroit-il l'empêcher de ſe ſatisfaire auſſi elle-même, en formant à ſon tour une intrigue? Pourquoi *Camille* aime-t-elle mieux reſter chez elle, que d'accepter une partie qui lui ſeroit aſſurément plus agréable, dans le deſſein de ſe moquer de ſon mari à ſon nez, & de le tourner en ridicule dans ſa maiſon & à ſa propre table? En un mot, pour ne pas multiplier les exemples, d'où proviennent tant de querelles, de jalouſies, & de diſputes, parmi ceux qui ne peuvent s'aimer, ſi ce n'eſt de cette noble paſſion, de ce deſir innocent de ſe faire réciproquement de la peine?

Nous avons cru devoir tracer ici une eſquiſſe de l'état domeſtique de notre héros, pour faire voir que, dans la vie ordinaire, les grands hommes ſont ſujets aux mêmes fragilités & aux mêmes inconvéniens que les autres, & que les héros, malgré tous les ſoins qu'ils ſe donnent, ou que prennent leurs flatteurs pour leur aſſurer le contraire, ſont réellement de la même pâte que les autres hommes, & n'en different qu'en égard à l'immenſité de leur grandeur, ou, comme dit le Vulgaire, à l'énormité de leur infamie & de leur ſcélérateſſe. Main-

tenant, pour ne pas nous arrêter plus long-tems à de pareilles minuties, dans une hiſtoire d'un genre auſſi ſublime, nous allons paſſer à des actions plus relevées & plus convenables à notre deſſein.

Lorſque le jeune hymen, avec ſa torche allumée, eut mis le jeune Cupidon à la porte, c'eſt-à-dire, en langage ordinaire, lorſque la violence de la paſſion ou de l'appétit déréglé de Wild pour la chaſte Lettice, eut commencé à s'amortir, il alla faire une ſeconde viſite à ſon ami Francœur. Celui-ci jouïſſoit alors, dans la priſon, d'une eſpèce de liberté; il avoit comparu devant ſes Juges, & n'en avoit pas été reçu auſſi ſéchement qu'il auroit pu le craindre. De violens ſoupçons s'élevoient de tems en tems dans ſon eſprit contre Wild; mais ſouvent ils avoient été confondus par les circonſtances, ou détruits par cette mâle aſſurance dont nous avons parlé, & qui étoit effectivement la vertu la plus frappante de notre héros. Il ne vouloit pas le condamner ſur de ſimples conjectures, & la moindre vraiſemblance lui ſuffiſoit pour l'excuſer. Mais la propoſition qu'il avoit eu la hardieſſe de lui faire dans leur derniere converſation, l'avoit entiérement démaſqué à ſes yeux: il n'y avoit plus moyen de ſe tromper ſur ſon compte, & il le regardoit décidément comme le plus grand coquin qui eût jamais exiſté.

On

On a beau s'intéreſſer à une hiſtoire, & la dévorer, pour ainſi dire, avec *des oreilles avides ;* (1) il en échappe toujours quelques petites circonſtances : il n'eſt donc pas ſurprenant que Francœur, agité à la fois par tant de paſſions différentes, effrayé de ſa propre ſituation, inquiet ſur le ſort de ſa femme, ſoupçonnant même la conduite de ſon ami, n'eût pas remarqué un incident que celui-ci lui avoit raconté dans ſa premiere relation ; c'étoit comment le Capitaine du vaiſſeau Corſaire l'avoit fait expoſer dans la chaloupe. Francœur n'y avoit fait alors aucune attention : mais, lorſqu'il vint à réfléchir ſur toute cette avanture, d'après le préjugé qu'il avoit contre Wild, il fut frappé de l'abſurdité de ce fait. Ses yeux s'ouvrirent tout-à-coup, & ſon ame fut pénétrée d'horreur ; il s'imagina que tout ce qu'on lui avoit dit n'étoit qu'une fable ; & que Wild, qui, comme il l'avoit appris lui-même de ſa propre bouche, étoit capable des entrepriſes les plus criminelles, avoit volé & aſſaſſiné ſa femme, ſans ſortir de la ville.

Quelque déſeſpérante que fût cette idée, il s'y arrêta longtems, l'examina de ſang

(1) Pugnas & exactos Tyrannos
Denſum humeris bibit aure vulgus.
Horat. Od. l. 11.

froid, & crut devoir en faire part à ſon apprentif dans la premiere entrevue qu'ils eurent enſemble. Friendly, qui déteſtoit Wild, apparemment par ce ſentiment d'envie que les plus grands perſonnages inſpirent naturellement aux petites ames, confirma ſi bien ſes ſoupçons, que Francœur réſolut d'attaquer notre héros, & de le traduire devant le magiſtrat.

Ce projet avoit été effectivement exécuté, & Friendly, muni d'une ſentence de priſe de corps, & aſſiſté d'un Commiſſaire, avoit cherché pendant pluſieurs jours ce grand homme avec toute la diligence poſſible. Toutes ces démarches avoient été inutiles; ſoit que Wild, pour ſe conformer à la mode, ſe fût retiré du monde, pour paſſer le premier mois avec ſa nouvelle épouſe, ſeul tems où il ſoit permis par l'uſage, aux deux époux, d'avoir quelqu'affection l'un pour l'autre; ſoit que, ſemblable à ce petit nombre de grands hommes, à qui la loi a malheureuſement refuſé une ſauve-garde qu'elle accorde ſi libéralement aux autres pour la ſûreté de leurs perſonnes, il eût eu quelques bonnes raiſons pour diſparoître & ſe tenir caché.

Mais il ſe détermina bientôt à faire dans le chemin de l'honneur une œuvre de ſurérogation; &, quoiqu'un héros ne ſoit point tenu de répondre aux ſommations du Lord, chef de Juſtice, ou d'aucun autre

magiſtrat, & qu'il puiſſe, ſans déroger à ſa réputation, les éluder en ſe retirant ; telle fut cependant ſa bravoure, telles furent ſa grandeur & ſon intrépidité, qu'il comparut en perſonne.

L'envie pourroit, à la vérité, ajouter une circonſtance qui diminueroit étrangement la gloire de cette action : c'eſt que M. Wild ne ſavoit rien, ni de la ſentence obtenue contre lui, ni de la ſommation qu'on devoit lui faire. Vous vous doutez bien, mon cher Lecteur, que, ſi on veut écouter cette maligne furie, elle n'oubliera rien de tout ce qui pourra ternir un ſi beau caractère : elle ne manquera pas même d'attribuer la démarche extraordinaire de ce grand homme à l'égard de Francœur, à un motif tout autre que celui de prouver ſon innocence.

CHAPITRE X.

Wild, par une généroſité ſans exemple, va voir Francœur. Il en eſt reçu d'une maniere aſſez déſagréable.

NOTRE Héros, qui, tout bien examiné, n'auroit pu trouver dans tout ſon individu la moindre trace de cette qualité abjecte qu'on appelle honnêteté, en avoit conclu, peut-être un peu trop généralement, que ce n'étoit qu'un être de raiſon, & qu'il n'y avoit rien de ſemblable dans le monde. Il attribuoit, par conſéquent, la fermeté avec laquelle Francœur avoit ſi poſitivement refuſé de concourir à un meurtre, à l'horreur de tremper ſes mains dans le ſang ou à la peur des revenans, ou à la crainte de fournir un nouvel article dans les annales de Tyburn; & il ne doutoit pas que, du moins dans la ſituation où il ſe trouvoit, il ne conſentît, ſans ſcrupule, à un ſimple vol; ſur-tout quand on lui annonceroit un profit conſidérable, & qu'on lui feroit paroître toute la ſûreté poſſible dans l'exécution. Il eſpéroit que, s'il pouvoit venir à bout de l'y engager, il auroit la ſatisfaction de le voir arrêté, convaincu, & conduit au gibet. En effet, dès qu'il eut rempli les bienſéances par rapport

à ſon mariage, il ſe rendit à la priſon, s'entretint avec notre marchand, & lui propoſa, tout uniment, de commettre un vol, en l'aſſurant du ton le plus perſuaſif que la choſe en valoit la peine; qu'il étoit aiſé de s'en emparer, & que ſur-tout, il n'y avoit rien à craindre.

Il n'eût pas plutôt hazardé cette propoſition, que Francœur lui parla ainſi:

Je me ſerois flatté que la réponſe que j'ai faite à votre premier conſeil, auroit dû me préſerver de recevoir un ſecond outrage. Je dis un outrage; car ſi c'eſt outrager quelqu'un que de l'appeler coquin, on ne l'inſulte pas moins en lui donnant à entendre qu'on le regarde comme tel. Il eſt inouï, qu'un homme ait jamais eu la hardieſſe, je dirai même l'impudence, de faire le premier à un autre une pareille ouverture, à moins que celui-ci n'ait laiſſé échapper précédemment quelque marque de ſa propre baſſeſſe. Si donc vous avez cru découvrir en moi quelque choſe de ſemblable, l'injure que vous me faites, eſt, à la vérité, moins offenſante de votre part; mais je puis vous aſſurer, que ſi, pour mon malheur, une diſpoſition auſſi répréhenſible paroiſſoit ſur mon viſage, elle ne pénétreroit jamais juſqu'au fond de mon cœur; toute baſſeſſe me ſemble directement contraire à la maxime *de ne faire aucun tort à perſonne, dans quelque circonſtance, & pour quelque*

motif, que ce ſoit. Voilà, Monſieur, la regle que je veux ſuivre : il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe m'en détourner ; & quiconque voudroit l'entreprendre, prouveroit par-là qu'il ne ſe conduiroit pas lui-même ſelon cette regle. Qu'on regarde une pareille maxime comme utile ou comme incommode, je n'en ſuis pas moins déterminé à l'obſerver inviolablement. Je ſens, en la pratiquant, mille fois plus de plaiſir, que je n'en procure à celui envers qui je l'obſerve. Quelle conſolation pour moi, quel plaiſir, de penſer que la bonté de Dieu même eſt engagée à me récompenſer ! Combien cette réflexion ne doit-elle pas rendre un homme indifférent à tout ce qui peut lui arriver dans la vie ! Les biens & les maux temporels ne ſont à ſes yeux que des bagatelles ; il perd les uns ſans les regretter, & ſe ſoumet aux autres avec réſignation, quand il eſt bien convaincu, que, ne point recevoir ici-bas une récompenſe imparfaite & paſſagere, c'eſt pour lui un gage aſſuré que dans la ſuite il obtiendra un bonheur ſans bornes, & qui ne finira jamais. Croyez-vous donc, que vous, qui n'êtes qu'un être foible, méchant & mépriſable, car c'eſt ainſi qu'il oſa traiter ce grand homme ; croyez-vous que je veuille jamais abandonner des eſpérances auſſi conſolantes, pour quelques avantages, ou frivoles, ou criminels, qu'on obtient avec tant de peines,

& qui coûtent aux ames baſſes tant de forfaits & de ſcélérateſſe ? avantages indignes que vous ſeriez maître de me procurer, mais dont vous pourriez également me priver à votre fantaiſie.

La premiere partie de ce diſcours fit bâiller notre Héros, mais la derniere excita ſa fureur. Il étoit ſur le point de répondre, lorſque Friendly & le Commiſſaire, que Francœur avoit eu la précaution de faire avertir, entrerent, & ſe ſaiſirent de ce grand homme, au moment où ſa langue alloit exprimer toute ſon indignation. Le Dialogue qui ſuivit, ne mérite pas d'être rapporté : on apprit à Wild le motif d'un traitement auſſi incivil, & il fut auſſi-tôt conduit chez le Magiſtrat.

Malgré toutes les chicanes, que l'Avocat de l'accuſé employa dans ſon interrogatoire, prétendant que la procédure étoit nulle, parce qu'on n'avoit pas obſervé les formalités requiſes, le Juge inclinoit à l'empriſonnement, de façon que Wild ſe vit obligé de recourir à d'autres moyens de défenſe. Il dit donc, qu'il n'étoit pas ſeul dans la chaloupe : qu'il avoit avec lui un jeune homme, qui pourroit prouver ſon innocence, & demanda qu'on le fît comparoître. Sa requête lui fut accordée, & le fidele Achates, M. Fireblood, vint rendre témoignage en faveur de ſon ami. Il le fit avec tant de zele, & apporta des raiſons ſi

ſatisfaiſantes, quoiqu'il fût forcé d'ajuſter ſes réponſes aux queſtions que lui faiſoit Wild en préſence du Juge & des accuſateurs, que notre Héros fut honorablement déchargé de l'accuſation, & que tout le monde & le Juge lui-même regarderent le pauvre Francœur comme un monſtre d'ingratitude, & comme ayant voulu ôter la vie à un homme à qui il avoit les plus grandes obligations.

De peur qu'un tel effort d'amitié de la part de Fireblood ne ſurprenne un peu trop notre Lecteur, dans un ſiecle auſſi corrompu que celui où nous vivons, il eſt bon de lui faire remarquer qu'outre les liens de la même profeſſion, il y avoit encore entre notre Héros & ce jeune homme une alliance bien plus étroite & bien plus intime. Fireblood, ce même Fireblood, venoit de s'arracher d'entre les bras de ſa chere Lettice, quand il reçut le meſſage de ſon mari. Cet exemple doit ſervir à expliquer ces liaiſons que nous appercevons ſi communément dans les hiſtoires modernes, entre un mari & le galant de ſa femme. Leur attachement réciproque eſt d'autant plus ſenſible, qu'il eſt fondé ſur une union infiniment plus délicate que ſi elle étoit légitime; union qui n'eſt plus, comme autrefois, déſhonorante & proſcrite, & qu'on regarde aujourd'hui parmi les grands hommes com-

me le lien de l'amitié, & le moyen le plus aiſé de faire ſon chemin dans le monde.

Quatre mois s'étoient déja paſſés depuis que Francœur avoit été arrêté, & ſes affaires commençoient à prendre une tournure favorable. Mais ſon entrepriſe contre Wild l'avoit rendu odieux, tant il eſt dangereux de s'attaquer à un grand homme. Quelques-uns de ſes voiſins, & ſur-tout ceux de la même profeſſion, ſans doute par horreur pour un procédé auſſi injuſte, s'étoient chargés du ſoin charitable de publier, & même d'aggraver ſon ingratitude. Pénétrés d'indignation, ils ne ſe faiſoient aucun ſcrupule d'ajouter aux circonſtances, & de ſuppoſer que Wild avoit rendu à ce pauvre marchand une infinité de ſervices eſſentiels, qui n'avoient jamais eu lieu, & dont pourtant ils prétendoient avoir été témoins. Pour Francœur, loin d'être ému de tous ces bruits ſcandaleux, il trouvoit ſa conſolation dans le témoignage de ſa conſcience, & ſe flattoit que le tems, cet ami fidele de la vérité & de la juſtice, feroit enfin éclater ſon innocence.

CHAPITRE XI.

Projet ſi profondément penſé, qu'il ſeroit honte à tous les Politiques de notre tems. Digreſſion & ſous-digreſſion.

WILD ſentit alors redoubler la haine qu'il avoit déja contre Francœur. Outré de l'injure qu'il venoit d'en recevoir, car il regardoit ce procédé comme une injure, & ne ſe doutoit pas même qu'il méritât rien de ſemblable, il réſolut de mettre tout en œuvre pour perdre un homme dont il n'entendoit prononcer le nom qu'avec horreur. Un projet qu'il imagina, lui fit eſpérer de parvenir à ſes fins, &, ce qui le touchoit encore davantage, d'y parvenir par les moyens mêmes que Francœur avoit employés contre lui. Il ne s'agiſſoit de rien moins que d'accuſer cet infortuné d'avoir fait évader lui-même ſa femme avec ſes effets les plus précieux, dans le deſſein criminel de fruſtrer ſes créanciers de ce qui leur appartenoit.

Il ne lui reſtoit plus qu'à choiſir la perſonne, ou l'inſtrument dont il vouloit ſe ſervir, dans une affaire auſſi délicate. Car il y a bien de la différence entre le théâtre du monde & celui de Drury-lane (1). Sur

[1] Théâtre de Londres.

celui-ci le Héros, ou le principal perſonnage, eſt preſque continuellement ſous nos yeux; tandis que les Acteurs du ſecond ordre ne paroiſſent gueres plus d'une fois ou deux pendant toute la piece: ſur celui-là le Héros, ou le grand Homme, eſt toujours derriere la toile, ne ſe montre que rarement ou jamais, n'agit que par les autres, & ne fait rien en perſonne. En effet, ſon rôle dans cette grande tragédie, reſſemble aſſez à celui d'un ſouffleur. Ces figures brillantes qui paroiſſent ſi magnifiquement ſur la ſcene, ne parlent que d'après lui, & lui doivent tous leurs mouvemens. Un jeu de Marionnettes rendra peut-être notre penſée plus ſenſible; dans ce jeu, c'eſt le maître, c'eſt-à-dire, le grand homme, qui fait tout. C'eſt lui qui fait agir & danſer les Marionnettes, d'une maniere conforme au ſujet qu'elles repréſentent; mais il ſe dérobe ſagement à nos regards: s'il ſe montroit, le jeu finiroit. Ce n'eſt pas qu'on ne ſache que les Marionnettes ne ſont que des morceaux de bois, dont il eſt le moteur; mais on n'eſt pas fâché de ſe prêter à l'illuſion: on donne à ces petites machines les mêmes noms que le maître leur a donnés, & on attribue à chacune d'elles le caractere qu'il a plu à ce grand homme de lui aſſigner, ou plutôt qu'il a trouvé le ſecret de lui faire imiter.

Il n'eſt pas, mon cher Lecteur, que vous

ayiez assez peu d'usage du monde, pour n'avoir jamais vu quelques-unes de ces Marionnettes qui représentent si souvent sur ce grand théâtre. Mais quand même vous passeriez vos jours dans la Province la plus reculée de cet Empire, & par conséquent la moins fréquentée par les grands hommes, il ne seroit gueres possible que vous n'eussiez assisté quelquefois aux farces qui se jouent tous les jours dans les moindres villages, & que vous n'eussiez remarqué, pendant la représentation, un certain air de grandeur dans le maintien de l'Acteur, & je ne sais quoi de grâve dans celui du spectateur. Or, il faudroit avoir bien mauvaise opinion des hommes, pour imaginer qu'ils fussent trompés aussi souvent qu'ils le paroissent. Il est évident qu'ils sont dans la même situation que ceux qui lisent un Roman; que, quelque persuadés qu'ils soient que tout ce qui se passe n'est qu'une fable qui n'a rien de réel, ils aiment à se faire illusion, & que, tandis que les uns s'en amusent, les autres y trouvent leur compte, & en profitent: mais finissons cette seconde digression, & revenons à la premiere.

Un grand homme doit agir par les autres; il doit, comme nous l'avons déja dit, employer leurs mains à l'exécution de ses projets, & se tenir derriere le rideau, autant qu'il lui est possible. Il est vrai qu'autrefois deux grands hommes, dont les noms seront

à jamais célebres dans l'hiſtoire, ont paru en perſonne ſur le théâtre; & que, pour le divertiſſement des ſpectateurs, ils ſe ſont portés, l'un contre l'autre, aux dernieres extrémités : mais on ne nous donne ce trait que comme un excès à éviter, & non pas comme un exemple à ſuivre. C'eſt un événement à mettre au nombre de ceux qui prouvent la certitude de ces maximes :

Nemo mortalium omnibus horis ſapit.
Ira furor brevis eſt, &c.

CHAPITRE XII.

Eloge des Commiſſaires de Quartier, &c. Nouvelles extravagances de Friendly.

NOUS n'avons que trop interrompu notre hiſtoire; il eſt tems d'en reprendre le fil. Fireblood fut celui que choiſit Wild dans cette occaſion; il avoit déja éprouvé les talens de ce jeune homme pour affirmer le parjure le mieux conditionné. Il l'alla trouver, & lui propoſa ſon deſſein; ils convinrent enſemble de tout ce qu'il y avoit à faire, & fabriquerent bientôt une accuſation, qui, ayant été communiquée au plus impitoyable des créanciers de Francœur, fut par lui déférée au Magiſtrat, & confirmée par le ſerment de Fireblood. Le Juge rendit ſur le champ une Sentence, par laquelle il ordonnoit que ce Marchand ſeroit ſaiſi au corps & conduit en ſa préſence.

Lorſque les Officiers de Juſtice entrerent dans ſa chambre, ils le trouverent qui s'amuſoit bourgeoiſement avec ſes enfans; la plus jeune de ſes filles étoit aſſiſe ſur ſes genoux, & l'autre jouoit auprès de lui avec Friendly. Le Commiſſaire, d'ailleurs aſſez bon homme, mais auſſi ſévère qu'il le falloit dans l'exercice de ſa Charge, inſtruiſit

Francœur des motifs de ſa viſite, & lui ordonna, en jurant comme un Renégat, de le ſuivre ſans replique, & de laiſſer là ces petits bâtards : car je puis bien, diſoit-il, les regarder comme tels, puiſque, le pere étant pendu, les enfans deviendront l'héritage de la Paroiſſe, qui ſe chargera par charité de leur ſubſiſtance.

Francœur fut extrêmement ſurpris, en apprenant qu'il étoit arrêté pour crime capital ; mais ſon étonnement n'étoit rien en comparaiſon de la douleur de Friendly. La petite fille, lorſqu'elle vit le Commiſſaire ſe ſaiſir de ſon pere, quitta le jeu, accourut à lui, & fondant en larmes ; non, non, s'écria-t-elle, vous ne ferez point de mal à mon pauvre papa. Un des ſatellites voulut arracher rudement l'autre enfant qu'il tenoit ſur ſes genoux ; mais Francœur ſe levant tout-à-coup, & prenant ce maraud au collet, le pouſſa ſi violemment contre la muraille, qu'il manqua de lui faire ſauter la cervelle.

Le Commiſſaire, qui étoit de ces génies héroïques, qui inſultent brâvement les gens dans leur adverſité, ne manquoit pourtant pas de bon ſens, & ſon zele pour la juſtice étoit réglé par la prudence. Dès qu'il vit comment on traitoit ſon camarade, il crut devoir en uſer d'une maniere plus polie, & pria civilement M. Francœur de vouloir bien le ſuivre, en ajoutant qu'il étoit Offi-

cier, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'exécuter la Sentence dont il étoit porteur ; qu'il prenoit toute la part poſſible à ſon malheur, & qu'il eſpéroit que dans peu il en ſeroit délivré. Francœur répondit qu'il ſe ſoumettoit ſans murmurer aux loix, & qu'il le ſuivroit par-tout où il avoit ordre de le conduire. Alors il embraſſa ſes enfans, & les recommanda aux ſoins de Friendly. Celui-ci promit de les mettre en ſûreté, & de revenir enſuite l'accompagner devant le Juge, dont le Commiſſaire lui apprit le nom & la demeure.

Friendly arriva chez le Magiſtrat dans le moment qu'il venoit de ſigner la Sentence d'empriſonnement contre ſon ami. La dépoſition de Fireblood paroiſſoit ſi claire & ſi formelle, le Juge étoit ſi irrité contre Francœur, & ſi convaincu de ſon crime, qu'il n'avoit pas même voulu lui permettre de dire un ſeul mot pour ſa défenſe.

Le Lecteur ſera peut-être moins diſpoſé à blâmer une pareille conduite, quand il ſaura combien étoit grâve l'accuſation qu'on intentoit contre ce malheureux. Le témoin dépoſoit qu'il avoit été lui-même employé par Francœur pour porter à ſa femme, par l'entremiſe de Wild, l'ordre d'enlever les effets ; qu'il s'étoit trouvé, avec Wild & Madame Francœur, dans l'hôtellerie où ils avoient pris un carroſſe pour Harwich ; & qu'en cet endroit, elle lui avoit fait voir la

caſſette de pierreries, en le priant de dire à ſon mari qu'elle avoit ponctuellement exécuté ſes ordres.

Friendly, voyant que le Juge étoit inexorable, que tout ce qu'il pouvoit dire n'avoit aucun effet, & que le pauvre Francœur alloit être impitoyablement conduit à Newgate, ſe fit un devoir de ne pas l'abandonner dans cette nouvelle diſgrace. Dès qu'ils furent arrivés à la priſon, le Geolier voulut confondre Francœur avec les plus vils criminels; mais Friendly l'en empêcha, en lui donnant le ſeul ſchelling qu'il eut dans ſa poche pour procurer à ſon ami une place un peu plus honnête.

Ils paſſerent enſemble toute la journée; & ſur le ſoir le priſonnier congédia ſon apprentif, en le conjurant de ne pas trop s'affliger ſur ſon ſort. Je ne ſais, lui diſoit-il, juſqu'à quand Dieu permettra que triomphe la malice de mes ennemis; mais, quelques grandes que ſoient mes ſouffrances, j'eſpere qu'un jour mon innocence ſera récompenſée. Au reſte, s'il m'arrivoit quelque accident funeſte (car celui qui ſe trouve, comme moi, entre les mains des parjures, peut s'attendre à tout ce qu'il y a de pire,) ſoyez, je vous prie, mon cher ami, le pere de mes pauvres enfans. Il ne put achever ces mots ſans répandre des larmes. Friendly le ſupplia de n'avoir aucune appréhenſion, & l'aſſura qu'il alloit s'employer tout en-

tier à ſon ſervice ; qu'il ne déſeſpéroit pas de ruiner tous les complots perfides qu'on pourroit tramer contre lui, & de le faire paroître auſſi innocent aux yeux de tout le monde, qu'il l'étoit dans ſon eſprit.

Nous ne ſaurions nous diſpenſer de rapporter une circonſtance qui paroîtra peut-être incroyable à nos Lecteurs. C'eſt que, malgré le caractere bienfaiſant de Francœur, malgré ſa conduite ſage & modérée, l'hiſtoire de la banqueroute frauduleuſe avoit ſi peu ſurpris ſes voiſins, que pluſieurs d'entr'eux déclarerent hautement qu'ils s'y étoient bien attendus. Les uns étoient perſuadés qu'il étoit fort en état de payer ſes dettes s'il le vouloit ; les autres aſſuroient qu'il y avoit long-tems, que, dans leur commerce avec Francœur, ils s'étoient apperçus de choſes qui leur avoient donné de violens ſoupçons ſur ſon compte. Mais ce qu'il y eut de plus original ; c'eſt que ceux qui, pour la plupart, l'avoient autrefois blâmé comme un imbécille qui ne prenoit aucun ſoin de ſes affaires, le regardoient alors, avec autant de raiſon ſans doute, comme le fripon le plus délié qu'il y eût au monde.

CHAPITRE XIII.

Faits particuliers concernant Fireblood. Accident qui ne ſauroit manquer d'intéreſſer le Lecteur pour une des Demoiſelles Snap.

MALGRÉ tous les mauvais propos que l'on tenoit contre lui, & en dépit de ſes malheurs, Francœur jouïſſoit, dans ſa priſon, de la tranquillité la plus parfaite; tandis que notre Héros, dédaignant apparemment toute eſpece de repos, paſſoit les nuits ſans dormir. Agité de mille inquiétudes, il craignoit ſans ceſſe que Madame Francœur ne revînt avant qu'il eût exécuté ſon plan, ou que Fireblood ne fût tenté de le trahir. Il n'avoit pourtant d'autre motif de ſoupçonner ſa fidélité, ſinon qu'il le regardoit comme un coquin avéré; ou, ce qui revient au même, comme un grand homme en tout genre. Cependant Wild ne s'étoit pas tout-à-fait trompé dans ſes conjectures; ce jeune homme avoit eu effectivement quelque tentation, & s'occupoit actuellement à examiner ſi par haſard il ne pourroit pas ſe vendre à la partie adverſe, pour en tirer quelque avantage, parce que juſqu'alors Wild ne lui avoit pas fait le moindre préſent: mais notre Héros le devina, le prévint, &

lui donna dès le lendemain les eſpérances les plus flatteuſes. Fireblood crut qu'il avoit affaire à l'homme du monde le plus généreux; il en fut extrêmement ſatisfait, & fit à Wild tant de proteſtations de fidélité, qu'il ne tint qu'à lui d'être convaincu de l'injuſtice de ſes ſoupçons.

Il arriva dans le même tems un accident, qui, à la vérité, n'intéreſſoit pas directement notre Héros, mais que nous ne pouvons cependant nous empêcher de rapporter, parce qu'il cauſa une étrange confuſion dans ſa famille, auſſi-bien que dans celle de M. Snap. C'étoit un malheur d'autant plus cruel, qu'il tomboit ſur des gens d'honneur, & dont le ſang s'étoit toujours conſervé dans la pureté la moins équivoque: c'étoit une injure irréparable, une tache qui ne pouvoit jamais s'effacer, un mal auquel il n'y avoit point de remede. Enfin, mon cher Lecteur, Mademoiſelle Théodoſie Snap s'étoit heureuſement délivrée d'un enfant mâle, fruit du commerce galant que cette aimable perſonne avoit eu avec le Comte La Ruſe.

M. Wild & ſa femme étoient à déjeûner, lorſque M. Snap vint avec toutes les marques du déſeſpoir leur annoncer cette triſte nouvelle. Notre Héros, qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit le meilleur cœur du monde, quand ſa dignité & ſon intérêt n'étoient pas compromis, au-lieu d'outrager

ſa belle-ſœur, ſe mit à ſourire, & ſe contenta de demander, d'un ton goguenard, quel étoit le pere de l'enfant ?

La conduite de Lettice fut bien différente; le récit de M. Snap la mit en fureur: elle jetta les hauts cris, & s'emporta contre ſa ſœur, dans les termes les plus injurieux. Sa mauvaiſe humeur éclata enſuite contre ſon mari, elle le reprit aigrement de la maniere badine dont il avoit pris un accident ſi funeſte; & s'écria, en gémiſſant, qu'il étoit indigne de l'avantage qu'il avoit eu d'entrer dans une famille ſi ſage, & ſi délicate ſur le chapitre de l'honneur; qu'une plaiſanterie de cette eſpece outrageoit ſa vertu; & que quand il n'auroit épouſé qu'une petite bourgeoiſe, il ne pourroit agir avec plus d'indécence. Enfin elle s'adreſſa à ſon pere, le ſupplia de faire juſtice de cette effrontée, en la chaſſant comme elle le méritoit; & lui proteſta, que, s'il en uſoit autrement, elle ne remettroit plus les pieds chez lui, bien déterminée à ne jamais ſe trouver dans le même endroit avec une gourgandine, qu'elle déteſtoit d'autant plus, (ce qui étoit peut-être vrai,) qu'elle étoit ſa propre ſœur.

L'amour de cette chaſte héroïne pour la vertu étoit ſi véhément, & même ſi furieux, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à pardonner un ſeul faux pas, (car Théodoſie n'en avoit jamais fait qu'un,) à ſa

ſœur, à une ſœur qui l'aimoit tendrement, & à qui elle avoit mille obligations.

Peut-être, néanmoins, que la ſévérité de M. Snap ſe ſeroit un peu ralentie, ſi les Officiers de la Paroiſſe ne ſe fuſſent extrêmement preſſés dans cette occaſion, en conduiſant cette malheureuſe fille dans un lieu dont nous tairons le nom en conſidération de M. Snap, & pour l'honneur de ſon gendre. Là, on lui fit expier ſon crime, de maniere à exciter la compaſſion. Les châtimens qu'elle y ſouffrit, furent tels que notre Lecteur, ſur-tout s'il n'eſt pas du ſexe féminin, les auroit trouvé beaucoup trop rigoureux, pour une faute qui, n'en déplaiſe à la chaſte Lettice, & à toutes les Dames qui, comme elle, font profeſſion d'une vertu rigide, devroit être moins puniſſable dans la femme qui la commet, que dans l'homme qui la lui fait commettre.

Cependant notre Héros prouvoit évidemment, par ſon exemple, que la grandeur humaine & le bonheur ne ſont pas toujours inſéparables : il étoit continuellement dans les plus vives allarmes. La frayeur, la crainte, la jalouſie l'aſſiégeoient de toutes parts; dès qu'il voyoit quelqu'un s'approcher de lui, il mouroit de peur qu'il ne portât un poignard pour lui percer le cœur, ou une paire de ciſeaux pour lui couper la bourſe. Quant à ſa troupe, il étoit intimément convaincu, que, parmi

tous ceux qui la compoſoient, il n'y en avoit pas un ſeul, qui, pour cinq ſous, ne fût prêt à le conduire au gibet. Ces idées cruelles troubloient ſon repos, & le forçoient de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes, pour détourner ou pour prévenir les complots dont il ſe croyoit à tout moment menacé. Situation vraiment déplorable, & que la ſeule ambition peut faire enviſager ſans frémir.

CHAPITRE XIV.

Diſcours éloquent & digne de remarque. Conduite peu naturelle d'un des compagnons de Wild.

IL y avoit, dans la troupe, un drôle nommé Blueskin : c'étoit de ces gens qui font trafic de bêtes mortes, en un mot, ce qu'on appelle communément un boucher. Ce Gentilhomme avoit deux qualités qui conſtituent le grand homme; un courage intrépide, & un mépris abſolu pour les diſtinctions ridicules *du tien & du mien*. Les moyens ordinaires de transférer la propriété des choſes par le commerce & l'induſtrie, lui étoient odieux. Il réſolut donc de quitter ſa profeſſion, & ayant fait connoiſſance avec quelques-uns des compagnons de Wild, ce Héros lui donna des armes, & l'enrôla dans ſa troupe. Il s'y conduiſit pendant quelque tems avec beaucoup de régularité & de décence, & ſe ſoumit à ne recevoir, dans le butin, que la portion que le chef vouloit bien lui accorder. Mais cette dépendance convenoit peu à ſon caractere; car nous aurions dû ajouter qu'il avoit encore une qualité vraiment héroïque : l'ambition étoit ſa paſſion dominante. Il avoit un jour dérobé une montre

montre d'or. Wild ayant appris, par les papiers publics, qu'on promettoit à celui qui la rendroit une récompenſe conſidérable, la demanda à notre Gentilhomme, qui la lui refuſa conſtamment.

Comment! M. Blueskin, lui dit Wild, vous ne voulez pas rendre cette montre? Non, M. Wild, répondit-il; je l'ai priſe, & je prétends la garder, ou du moins en diſpoſer moi-même, & mettre dans ma poche l'argent que j'en retirerai. Vous n'aurez pas le front, reprit Wild, de prétendre que vous ayiez ſur cet effet quelque droit de proprieté? Si j'ai, ou ſi je n'ai pas quelque droit ſur cette montre, repliqua Blueskin, je n'en ſais rien; mais, ce dont je ſuis ſûr, vous n'y en avez aucun. Je vais vous faire voir, s'écria l'autre, que j'y ai un droit abſolu, & cela, par les loix de notre compagnie dont je ſuis évidemment le chef. J'ignore, reprit Blueſkin, qui vous a mis à notre tête; mais ceux qui vous ont conféré cette dignité, ne l'ont aſſurément fait que pour leur intérêt, & afin que vous puiſſiez les diriger dans leurs vols, leur indiquer le plus riche butin, prévenir les ſurpriſes, ſuborner des témoins, & contribuer ainſi à leur profit & à leur ſûreté, & non pas pour faire tourner à votre avantage particulier leurs travaux & les dangers auxquels ils s'expoſent. Vous vous êtes trompé, Mon-

ſieur, répondit Wild : vous parlez ſans doute d'une ſociété légitime, dans laquelle le Magiſtrat, toujours choiſi pour le bien public, ne doit uſer de l'autorité ſouveraine, que pour concourir par ſes talens ſupérieurs à la proſpérité de ſes concitoyens, & jamais pour ſacrifier leurs biens à ſa cupidité, à ſes plaiſirs, ou à ſes caprices. Mais dans une ſociété telle que la nôtre, il en eſt tout autrement : car enfin, qui voudroit être à la tête d'une pareille troupe, à moins que ce ne fût pour ſon propre intérêt ? Vous n'ignorez pas, que, ſans un chef, vous ne ſauriez ſubſiſter, & que le ſeul moyen pour une troupe d'empêcher ſa ruine prochaine, eſt de ſe faire un Chef, & de lui obéïr avec exactitude. Il vous eſt infiniment plus avantageux de vous contenter d'un profit médiocre & d'en jouïr en ſûreté, par mes ſoins & ma vigilance, que de tout envahir, en vous expoſant à des périls que vous ne ſauriez éviter ſans ma protection. Après tout, Monſieur, vous n'avez point à vous plaindre de votre ſort. Je vous ai comblé de mes faveurs, témoin ce ruban que vous portez à votre chapeau, & par le moyen duquel je vous ai fait Capitaine .... Allons, mon cher Capitaine, laiſſez-vous flèchir, je vous en ſupplie, rendez-moi cette montre. Que le Diable emporte vos cajoleries, répondit Blueskin. Croyez-vous donc que

je ne m'eſtime pas plus qu'un bout de ruban, qui ne vaut pas ſix ſols? Quoi! vous imaginez que je me regarde comme Capitaine, parce que vous, qui n'avez aucun pouvoir, que je ſache, avez jugé à propos de m'appeler ainſi. Le nom de Capitaine n'eſt qu'une ombre : les diſtinctions & le ſalaire en ſont la ſubſtance. Or, je ne ſuis pas homme à prendre l'ombre pour la réalité; je renonce à ce vain titre, & le premier, qui, pour me flatter, me donnera un pareil nom, je vous aſſure que je l'aſſommerai...Jamais homme n'a parlé d'une maniere moins raiſonnable, dit Wild : n'êtes-vous pas conſidéré par toute la troupe comme Capitaine, depuis que je vous en ai donné le titre? mais, dites-vous, ce n'eſt-là qu'une ombre, & vous aſſommerez celui qui, pour vous inſulter, vous appellera Capitaine. C'eſt comme ſi quelqu'un s'aviſoit de dire à un Miniſtre d'Etat : Monſieur, vous ne m'avez donné qu'une ombre. Le ruban dont vous m'avez décoré marque que je me ſuis ſignalé par de grandes actions pour l'avantage & la gloire de ma Patrie, ou que du moins je ſuis deſcendu de gens qui ſe ſont autrefois illuſtrés en ce genre. Je ſais que perſonnellement je ne ſuis qu'un faquin, & que mes ancêtres prétendus ne valoient pas mieux que moi; ainſi je ſuis bien déterminé à étrangler quiconque s'aviſera de m'ap-

vuidé une énorme bouteille de punch, lorſqu'un commiſſaire, accompagné de Wild & d'une nombreuſe eſcorte, entra dans la ſalle, & ſe ſaiſit de Blueskin, que ſes camarades, dès qu'ils apperçurent notre Héros, n'oſerent pas même tenter de ſecourir. On le fouilla, & la montre fut trouvée ſur lui; cette preuve, jointe à la dépoſition de Wild, fut plus que ſuffiſante pour faire conduire ce grand homme à Newgate.

Le ſoir, Wild & ceux qui avoient paſſé l'après-midi à boire avec Blueskin, ſe raſſemblerent dans le même cabaret. Soumis & reſpectueux en préſence de leur chef, ils ne parlerent de Blueskin qu'avec mépris, & traiterent ce malheureux auſſi mal qu'ils avoient traité auparavant notre Héros. Ils répéterent les mêmes imprécations, en changeant ſeulement le nom de Wild en celui de Blueskin, & convinrent unanimément que la montre ayant été trouvée dans ſa poche, un pareil traitement, quelque cruel qu'il pût paroître, n'étoit que la juſte punition de ſa déſobéiſſance & de ſa révolte.

C'eſt ainſi que ce grand homme, par un coup hardi & exécuté dans le moment, (car dès que Blueskin l'eût quitté, il s'étoit tranſporté chez le Juge,) appaiſa une

des plus dangereuſes conſpirations qui ſe fût jamais élevée dans une troupe, & qui, s'il l'eût laiſſée ſubſiſter ſeulement juſqu'au lendemain, ſe feroit infailliblement terminée par ſon entiere deſtruction, tant il eſt néceſſaire que les grands hommes & les fripons ſe tiennent éternellement ſur leurs gardes, & qu'ils ſoient expéditifs dans l'exécution de leurs projets; puiſqu'il n'y a que les honnêtes gens, tout au plus, qui puiſſent ſe permettre quelque négligence, ou quelque repos.

Le fidele Achate, Fireblood, avoit aſſiſté à ces deux aſſemblées. Il avoit concouru avec ſes compagnons à outrager ſon ami, &, comme eux, il avoit imaginé ſa perte. Cependant, dès qu'il vit que tout étoit manqué, & que le complot ne pouvoit plus avoir lieu, il reprit toute ſon intégrité, & en donna une preuve bien réelle, en informant Wild des meſures qu'on avoit priſes contre lui. Il ajouta qu'il n'avoit fait ſemblant d'embraſſer leur parti que pour être en état de les trahir. Mais tout ce qu'il diſoit alors (comme il l'avoua dans la ſuite ſur ſon lit de mort, c'eſt-à-dire, lorſqu'il étoit ſur le point d'être pendu,) n'étoit qu'une feinte; & dans cette circonſtance il avoit été auſſi ſincérement oppoſé à Wild, & l'avoit inſulté d'auſſi bon cœur, qu'aucun autre de ſes compagnons.

Notre Héros néanmoins le pria de garder le ſecret ſur cet article : car, ſelon lui, puiſqu'ils avoient reconnu leurs erreurs, & qu'ils s'en étoient répentis, on ne pouvoit rien faire de plus noble que de les leur pardonner. Mais, quoique Wild prétendît modeſtement attribuer cette conduite à ſa douceur naturelle, elle avoit un principe beaucoup plus relevé & plus politique : il ſentoit combien il ſeroit dangereux de vouloir punir un ſi grand nombre de coupables ; d'ailleurs, il ſe flattoit que la crainte les retiendroit dans le devoir : au reſte, Fireblood ne lui avoit rien appris que ce qu'il ſavoit déja ; que tous ces Meſſieurs étoient de parfaits fripons, qu'il falloit gouverner par la terreur, & auxquels il ne devoit jamais accorder plus de confiance qu'il n'étoit abſolument néceſſaire ; qu'il devoit par conſéquent veiller ſur eux avec la plus grande circonſpection; car diſoit-il ſagement, il en eſt d'un coquin, comme de la poudre à canon, dont on ne doit ſe ſervir qu'avec beaucoup de précaution, de peur qu'elle n'éclate contre celui-même qui la met en œuvre.

Notre Lecteur trouvera bon, s'il lui plaît, que nous allions faire actuellement un tour à Newgate, par ce que c'eſt-là que nos Héros, pour la plupart, ſe hâtent à l'envi de ſe rendre. Ce château eſt peut-

être pour un grand homme, quel qu'il ſoit, la demeure la plus ſéante & la plus convenable. Comme ce ſera le théatre où ſe paſſera le reſte de notre hiſtoire, nous n'ouvrirons la ſcène que dans un nouveau Livre, & nous profiterons de l'occaſion pour terminer celui-ci.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Sentiment du Chapelain de Newgate. Maximes dignes d'être écrites en lettres d'or. Extravagance de Friendly. Accident épouvantable.

FRANCOEUR ne fut pas longtems à Newgate, ſans que ſes fréquentes converſations avec ſes enfans, & d'autres marques de bon cœur qui paroiſſoient dans ſes actions & dans ſes diſcours, le fiſſent regarder comme l'être le plus ſimple qu'il y eût dans l'Univers. Le Chapelain lui-même, homme d'eſprit & de mérite, diſoit ouvertement que c'étoit, à la vérité, un maudit coquin; mais qu'il s'en falloit bien que ce ne fût un grand ſorcier.

Cet honnête Eccléſiaſtique n'avoit pu lui pardonner un mot qui lui étoit échappé dans la converſation, ſur le ſalut de ceux qui pourroient ſe trouver dans le cas de l'ignorance invincible : ce qu'il dit à ce ſujet, & que nous ne prétendons pas juſtifier, avoit enflammé le zèle du miniſtre, au point de l'aſſurer très-poſitivement qu'a-

vec de pareils ſentimens, il n'étoit pas poſſible qu'il fût ſauvé lui-même.

Mais ces petites taches dans le caractère de Francœur, ne firent jamais aſſez d'impreſſion ſur Friendly pour le porter à abandonner ſon maître. Il paſſoit avec lui tous les momens qu'il n'employoit pas à ſolliciter ſon affaire, & à chercher des témoins qui lui fuſſent favorables lors de ſon jugement. Ce jeune homme étoit ſa ſeule conſolation, après le témoignage de ſa conſcience & les récompenſes qu'il eſpéroit au-delà du tombeau : car la vue de ſes enfans étoit pour lui un de ces plaiſirs inſidieux auxquels les malades ſe livrent ſouvent pour leur malheur, & qui flattent & irritent en même tems leurs maux.

Friendly étoit un jour préſent, lorſque Francœur, les larmes aux yeux, embraſſoit ſa fille aînée, & déploroit le ſort auquel il craignoit qu'elle ne fût expoſée après ſa mort ; il en fut attendri, & ne put s'empêcher de lui parler en ces termes.

J'admire, ô le plus excellent des hommes, la grandeur d'ame que vous faites paroître dans vos infortunes, & la fermeté avec laquelle vous enviſagez la mort : le ſeul chagrin que vous ayez, regarde vos enfans ; vous craignez de les laiſſer à l'abandon & dans la miſère. Je me flatte que vos craintes ſont mal fondées ; mais quel que ſoit l'événement, j'oſe vous aſ-

ſurer que rien ne ſauroit me cauſer plus de ſatisfaction, que de contribuer à diminuer ou à diſſiper entiérement des inquiétudes dont le motif eſt ſi reſpectable : ſoyez perſuadé que, ſi vous daignez m'honorer de votre confiance, j'employerai avec joie toute ma petite fortune, telle que vous la connoiſſez, à ſoutenir votre famille. Si, (ce qu'à Dieu ne plaiſe,) il vous arrivoit quelque malheur avant que vous euſſiez pourvu d'une maniere plus ſolide à la ſûreté de vos enfans, je ſerai leur pere, je ferai pour eux tout ce qu'exige de moi vos bienfaits & ma reconnoiſſance : j'aurai ſoin de la plus jeune de vos filles ; & pour l'aînée, cette enfant aimable, je vous la demande pour être un jour ma femme ; je la recevrai de votre main, & je vous promets, que, dès qu'elle ſera en âge d'être mariée, je l'épouſerai.

Francœur, tranſporté de joie, ſe jetta à ſon cou, l'embraſſa tendrement, & lui proteſta que, par un ſeul mot, il venoit de calmer tous ſes chagrins.

O ! Friendly, s'écria-t-il, je n'ai plus qu'une ſeule inquiétude, & c'eſt pour la meilleure des femmes. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir oſé la ſoupçonner. O ! mon ami ! vous l'avez connue preſque auſſi bien que moi. Quelle ame ! quelle douceur de mœurs ! quel caractère ! elle avoit ſeule toutes les perfections que le

nature a distribuées à tout son sexe, & jamais personne n'a possédé une seule vertu aussi éminemment qu'elle les possédoit toutes. Comment supporter la perte d'une telle femme ? comment supporter l'idée des maux que ce scélérat peut lui avoir causés, & dont la mort est peut-être le moindre ? ... Friendly l'interrompit adroitement, dès qu'il en trouva l'occasion, & fit tous ses efforts pour le consoler, en lui remettant sous les yeux tous les motifs qui pouvoient lui faire espérer de la revoir un jour.

Une pareille conduite, qui marquoit dans ce jeune homme une amitié si vraie & si peu commune, le fit bientôt passer pour un nigaud aussi grossier & aussi simple que son maître. En effet, ils étoient tous deux l'objet des plaisanteries, des quolibets, & même des mépris de tout ce qu'il y avoit de plus spirituel & de mieux élevé dans la prison.

Cependant les sessions se tinrent : le Bill d'accusation contre Francœur ayant été produit, il fut cité en jugement, & comme les circonstances du fait confirmoient la déposition de Fireblood, & celle de Wild, qui (par parenthese) feignit beaucoup de répugnance, quand il fut confronté à son ancien ami ; les Juges, malgré tout ce que purent alléguer Friendly & une vieille servante, qui étoit attachée depuis longtems

à cet infortuné, prononcerent que le priſonnier étoit coupable.

Le projet de Wild étoit rempli, la ſuite devoit immanquablement répondre à ſes vues, puiſque Francœur, ſans appui & ſans reſſource, étoit convaincu d'avoir violé une loi, dont les infracteurs ne pouvoient jamais eſpérer aucune rémiſſion.

La cataſtrophe à laquelle il avoit conduit ce pauvre marchand, étoit un effort ſi prodigieux de magnanimité, qu'il eſt à préſumer que la fortune devint elle-même jalouſe de ſon propre ouvrage; mais, ſoit par jalouſie, ſoit par inconſtance, ſoit par un certain caprice trop ordinaire aux Dames, qui placent ſouvent leurs favoris au faîte des grandeurs, uniquement

Ut lapſu graviore ruant,

afin que leur chûte ſoit plus lourde, il eſt certain qu'elle commença dès-lors à méditer contre lui quelque malice. Il ſembloit que Wild fût parvenu à ce point où ſe ſont élevés tous les héros de ſon eſpece, & que la fortune ne leur a jamais permis de paſſer. On pourroit peut-être ajouter que tout grand homme paroît deſtiné à ne remplir, en ce monde, qu'une certaine meſure de méchanceté & d'injuſtice, & que, quand cette meſure eſt une fois comblée, la fortune ne fait pas plus de cas d'un heros,

qu'on n'en fait d'un ver dont on a filé la ſoie : elle ceſſe alors de le ſoutenir, & l'abandonne à ſon malheureux ſort.

Blueskin ayant été ce jour-là même convaincu de vol ſur le témoignage de Wild, prit fort mal un traitement ſi rigoureux, quoiqu'il ſe le fût attiré, & qu'il eût forcé ſon compagnon d'en venir à cette extrémité. Comme il étoit auprès de lui avec cet air aſſuré, que les grands hommes affectent quelquefois mal-à-propos en préſence de ceux qu'ils ont réduits au déſeſpoir, Blueskin tirant un couteau le lui plongea dans le ſein avec tant de violence, qu'on le crut mort. En effet, ſi la fortune, moins par amour pour Wild, que parce qu'elle avoit ſur lui d'autres vues, n'eût détourné le coup ; c'en étoit fait, il auroit été la victime de ſon imprudence.

Rien, ſelon Wild, n'étoit plus injuſte que cette incartade de Blueskin, puiſque ſi ce maraud ſe fût contenté de voler ſans vouloir retenir le butin, il auroit pu vivre tranquillement dans la troupe, & n'auroit jamais été expoſé à la moindre accuſation. Quoi qu'il en ſoit, le couteau n'ayant fait que gliſſer ſur les inteſtins, avoit ſeulement pénétré dans la cavité du ventre, & cauſé à notre héros une hémorrhagie conſidérable ; mais il en fut quitte pour un peu

de foibleſſe, & bientôt après il fut parfaitement guéri.

Cet accident eut dans la ſuite de plus fâcheuſes conſéquences ; car, comme il eſt peu de grands hommes (ſi pourtant vous en exceptez quelques Princes deſpotiques) qui s'amuſent à couper la trame de la vie humaine, uniquement par gentilleſſe, & pour paſſer le tems ; comme au contraire ils n'en viennent à ce point, que pour ſe procurer quelqu'avantage, ou pour ſe venger de quelqu'injure ; des gens curieux, qui ne trouvoient pas le premier de ces motifs vraiſemblable dans la circonſtance préſente, s'aviſerent d'examiner ſi par haſard le ſecond n'étoit pas le véritable. Les projets des Wild, quelques grands qu'ils fuſſent, leur parurent tout-à-fait ſemblables à ceux de beaucoup d'autres grands hommes, & plutôt imaginés pour la gloire perſonnelle du héros, que pour le bien général de la ſociété ; en conſéquence, ceux qui crurent qu'il étoit particuliérement de leur devoir d'arrêter les progrès de cet homme illuſtre, commencerent à former des deſſeins contre lui.

Un Juge, entr'autres, ennemi déclaré de cette eſpèce de grandeur, tendit à Wild un piége où il ne manqua pas de tomber. Il fit inſérer dans un acte du parlement

une loi qui portoit peine de mort contre tout chevalier d'induſtrie qui voleroit *par Procureur*, & en employant des mains étrangères. Cette loi avoit été ſi poſitivement établie pour la deſtruction du *friponiſme*, qu'il fut impoſſible à notre héros de l'éluder.

CHAPITRE II.

Avis ſur l'ingratitude du peuple. Arrivée de M. Wild dans le château. Evénémens qui ne ſe trouvent dans aucune autre hiſtoire.

Si nous en avions le tems, nous ferions ici une digreſſion ſur l'ingratitude dont tous les gouvernemens libres ſe rendent ordinairement coupables à l'égard des plus grands hommes. Tandis que ces perſonnages illuſtres ne cherchent que le bien public, en travaillant à leur propre grandeur, qui intéreſſe ſi vivement tout le corps de la ſociété; on les a vus mille fois ſacrifiés inhumainement par ceux mêmes dont ils avoient augmenté la gloire, & cela par un zèle outré pour une miſère, qu'ils nommoient *liberté*, pour laquelle on a toujours remarqué que les grands hommes ont beaucoup d'antipathie.

La loi dont nous avons parlé venoit d'être publiée, lorſque M. Wild, après avoir reçu d'un des membres de la troupe un bijou aſſez conſidérable, le remit au propriétaire, en exigeant de lui un prix qui en égaloit preſque la valeur. Le propriétaire ingrat rendit plainte, & le héros fut ſurpris dans ſa maiſon, accablé par le nombre,

traîné devant le Juge, & envoyé par lui dans ce château, que nous ne voulons pas nommer trop ſouvent, quelque convenable qu'il ſoit à la grandeur, & dans lequel le haſard avoit alors raſſemblé pluſieurs grands hommes.

Le gouverneur, ou plutôt le géolier de ce château, étoit une ancienne connoiſſance de Wild, & même ſon ami intime. Notre héros fut charmé d'avoir affaire à lui ; il s'attendoit à en recevoir le meilleur accueil & le traitement le plus favorable : il eſpéroit même en obtenir ſa liberté, s'il jugeoit à propos de la lui demander. Il s'étoit trompé, ſon vieil ami le méconnut, refuſa de le voir, chargea ſon lieutenant de le traiter à la rigueur, & d'exiger pour ſon logement un prix auſſi exceſſif que s'il eût été quelque riche gentilhomme accuſé de meurtre, ou qu'il y eût des ordres particuliers d'en uſer à ſon égard avec toute la dureté imaginable.

Il faut convenir d'une triſte vérité : on compteroit inutilement ſur l'amitié des grands hommes. C'eſt une obſervation qu'ont ſouvent fait à leurs dépends ceux qui vivent à la cour, à Newgate, ou en tout autre lieu deſtiné particuliérement pour être la demeure de ces ames ſublimes.

Dès le lendemain Wild fut fort ſurpris de recevoir une viſite de ſa femme. Ce

qui l'étonna encore plus, elle n'avoit point l'air de venir lui inſulter, (motif unique auquel il croyoit devoir attribuer cette démarche,) & ſes belles joues étoient mouillées de larmes.

Notre héros l'embraſſa, & lui dit du ton le plus tendre, qu'il n'avoit garde de ſe plaindre de ſa ſituation actuelle, puiſqu'elle lui procuroit le bonheur de voir une femme dont la fidélité envers ſon mari le rendroit ſans doute un objet d'envie pour tout ce qu'il y avoit d'époux à Londres & même dans Newgate. Il la pria de ſécher ſes pleurs, en lui faiſant eſpérer que les choſes iroient peut-être mieux pour lui qu'elle ne s'y attendoit.

Non, non, répondit-elle, je ſuis ſûre que vous ſerez condamné à la mort. J'ai prévu tout ce qui devoit arriver. Je vous ai dit plus d'une fois qu'il étoit impoſſible qu'un pareil métier durât longtems; mais vous n'en avez tenu aucun compte: vous en voyez aujourd'hui les conſéquences, & vous vous repentez quand le repentir n'eſt plus de ſaiſon. Toute ma conſolation, après que vous aurez été pendu, ſera de vous avoir donné un bon avis. Si vous vous fuſſiez toujours conduit comme je le voulois; ſi, au lieu de vous en rapporter entiérement à des compagnons perfides, vous euſſiez travaillé par vous-même, vous euſſiez pu voler en ſûreté juſqu'à la fin de

vos jours : mais vous étiez l'homme du monde le plus prudent, ou plutôt le plus pareſſeux, & vous voyez à quoi aboutit la pareſſe ; au gibet ! car c'eſt par-là que vous finirez, la choſe eſt infaillible ; & vous le méritez bien, pour avoir toujours ſuivi opiniâtrement vos volontés ; je ſuis la ſeule à plaindre. Malheureuſe ! je ſerai honnie & vilipendée pour l'amour de vous, votre crime réjaillira ſur moi ; on dira : *Voilà cette femme dont le mari a été pendu.* Il me ſemble que j'entends déjà tout le monde crier après moi... à ces mots elle ſe mit à pleurer amérement.

Wild ne put s'empêcher de la gronder ſur l'excès de ſa douleur par rapport à lui, & la conjura de ne pas le troubler davantage.

Par rapport à vous ! lui répondit-elle avec aigreur ; oh ! parbleu ! fuſſiez-vous à tous les Diables ! Non, ſi un vieux animal de Juge ne m'avoit pas envoyée ici, je vous jure ma foi que j'aurois été long-tems ſans vous y venir voir. O ſort cruel ! on m'a arrêtée comme *receleuſe ;* & nous devons être tous deux pendus enſemble. Je crois, mon cher ami, que je ſerai bien dédommagée de ne m'être pas étranglée moi-même, par le plaiſir que j'aurai de te voir pendre en même tems.

En vérité, ma chere épouſe, reprit Wild, j'ai toujours fait pour toi le même ſouhait ;

mais je n'ai point du tout envie de te faire compagnie. J'eſpere que tu partiras ſans moi, & j'aurai du moins le plaiſir de me délivrer d'une méchante bête. En achevant de parler ainſi, il la ſaiſit par le milieu du corps, & la jetta hors de ſa chambre. Elle s'étoit défendue de ſon mieux, & lui avoit laiſſé de ſes marques, en lui imprimant ſes ongles ſur le viſage; c'eſt ainſi que ces tendres époux prirent congé l'un de l'autre.

A peine Wild fut-il revenu de l'agitation que lui avoit cauſé cette viſite importune, & qui ne provenoit après tout que d'un excès de tendreſſe de la part de ſon épouſe, que ſon fidele Achate parut devant lui.

La préſence de ce jeune homme fut pour lui un baume qui tranquilliſa ſes eſprits. Il le reçut à bras ouverts, & lui témoigna combien il étoit ſatisfait d'un pareil attachement, & d'une amitié qu'il pouſſoit beaucoup plus loin qu'on ne le faiſoit communément dans un ſiecle auſſi corrompu: il ajouta mille autres belles choſes très-convenables à la circonſtance, mais que nous avons malheureuſement oubliées. Tout ce dont nous nous ſouvenons, c'eſt qu'elles n'avoient pour but que de louer Fireblood, dont la modeſtie oppoſa enfin une digue à ce torrent de complimens & d'éloges.

Cet ami fidele l'aſſura qu'il n'avoit fait que ſon devoir; qu'il ſe ſeroit regardé com-

me un monſtre s'il avoit été capable d'oublier ſon ami dans ſon adverſité : & après lui avoir cent fois proteſté qu'il ne venoit d'apprendre que dans le moment ſon malheur, & qu'il étoit venu auſſi-tôt, il le pria de lui dire tout naturellement s'il pouvoit lui rendre quelque ſervice.

Wild lui répondit, que, puiſqu'il lui parloit avec tant de bonté, il oſeroit le ſupplier de lui prêter quelques guinées, attendu qu'il manquoit entiérement d'argent.

Fireblood lui repartit qu'il étoit aſſez malheureux pour ne pouvoir pas faire actuellement ce qu'il deſiroit, & lui jura qu'il n'avoit pas un ſou dans ſa poche. Il diſoit exactement la vérité : car il n'avoit ſur lui qu'un billet de banque qu'il avoit volé ce ſoir-là même au ſortir de la Comédie. Il lui demanda enſuite des nouvelles de ſa femme, qui étoit effectivement le ſeul objet de ſa viſite. C'étoit elle dont il venoit d'apprendre l'empriſonnement : car pour ce qui regardoit Wild, il l'avoit ſu d'abord ſans jamais avoir eu deſſein de l'incommoder par ſa préſence.

Ayant donc appris de notre Héros ce qui s'étoit paſſé entre lui & ſa chere moitié, il le blâma beaucoup d'avoir traité ſi cruellement cette aimable perſonne ; & prenant auſſi-tôt congé de lui, il ſe hâta d'aller conſoler la jeune Dame, qui le reçut avec ſa politeſſe ordinaire.

CHAPITRE III.

Suite d'anecdotes relatives à l'hiſtoire de Newgate.

Il y avoit alors dans le Château un certain Roger Johnſton : c'étoit un homme véritablement grand, qui avoit été pendant long-tems à la tête de tous les fripons, qu'il mettoit à contribution. Il examinoit leurs affaires, leur procuroit des témoins qu'il inſtruiſoit lui-même, & s'étoit rendu ſi néceſſaire à ces Meſſieurs, que, dans leur opinion, toute la deſtinée de Newgate repoſoit ſur lui.

A peine Wild fut-il dans la priſon, qu'il crut devoir s'oppoſer à ce perſonnage. Il le repréſentoit aux autres, comme un drôle, qui, ſous prétexte de ſolliciter les cauſes des Particuliers, détruiſoit ſourdement les privileges de Newgate. Il ne fit d'abord que lâcher quelques propos vagues ; mais ayant formé peu après un parti contre Roger, il aſſembla un jour tout ce qu'il y avoit en ce lieu de fripons, & leur adreſſa ce diſcours :

AMIS ET CAMARADES,

Ce que j'ai deſſein de vous communiquer

aujourd'hui, eſt d'une ſi grande importance, qu'il demande toute votre attention. Pénétré de crainte à la vue de mes foibles talens, je tremble de ne pouvoir vous repréſenter auſſi vivement que je le voudrois le danger auquel vous êtes expoſés. Il s'agit, Meſſieurs, de la liberté de Newgate; vos privileges n'ont été d'abord attaqués qu'en ſecret, ils ſont aujourd'hui violés ouvertement : & par qui ? par un homme qui n'a pris ſur lui toute la conduite de vos affaires, que pour tirer de vous toutes les contributions qu'il lui plaît; mais ces ſommes ſont-elles effectivement employées aux uſages pour leſquels elles ont été levées ? vos condamnations fréquentes démontrent le contraire d'une maniere trop ſenſible & trop malheureuſe. Quel témoin a-t-il jamais produit pour un priſonnier, que celui-ci n'eût pu ſe procurer par lui-même, & ſouvent avec bien plus d'avantage ? Combien de généreux compagnons nous avons perdus, qu'un ſimple *Alibi* auroit ſauvés ! Quand je garderois le ſilence, quand vos propres injures ne vous convaincroient pas elles-mêmes de cette vérité; la mort, que la plupart d'entre vous ne doivent qu'à ſa négligence, ne crieroit-elle pas hautement contre lui ? L'excès exorbitant de ſes larcins ne ſe montre pas ſeulement dans les circonſtances funeſtes où ſe ſont trouvés tant de braves gens par ſa faute, & dans les malheurs

heurs qu'il leur a cauſés; mais il éclate encore dans les effets dont il s'eſt emparé, & qu'il a deſtinés à ſon uſage: témoin cette robe-de-chambre de ſoie, cette robe de ſcandale, qu'il ne craint pas de porter publiquement à ſon éternel déshonneur; cette robe, que j'appellerai ſans ſcrupule *le drap mortuaire* de la liberté de Newgate. Y a-t-il ici quelqu'un qui prenne aſſez peu de part aux intérêts de ce Château, pour ne pas rougir en voyant un pareil trophée, le prix du ſang d'un grand nombre de nos camarades? Ce n'eſt pas tout, Meſſieurs; ſa veſte brodée & ſon bonnet de velours, achetés au même prix, annoncent la même infamie: on auroit beau dire que c'eſt un bonheur pour lui, que les haillons qui le couvroient à peine quand il vint ici pour la premiere fois, aient été changés en ces habillemens magnifiques; à mes yeux aucun changement ne ſauroit être utile & digne de nous, toutes les fois que le déshonneur en eſt le fruit. Si donc Newgate...

Le ſeul manuſcrit que nous ayions, manque tout-à-coup en cet endroit; cependant nous pouvons aſſurer le Lecteur, d'après les plus exactes informations, que notre Héros termina ce diſcours par conſeiller à ſes camarades de remettre leurs affaires entre ſes mains. Après quoi un de ſes partiſans fit une longue harangue, pour

démontrer aux aſſiſtans que c'étoit là le meilleur parti qu'ils euſſent à prendre.

Newgate fut diviſé à ce ſujet en deux factions : on écrivit de part & d'autre, & chacun repréſenta ſon Chef comme la ſeule perſonne capable de traiter les affaires de la priſon avec habileté, & d'une maniere avantageuſe.

Ces honnêtes gens avoient effectivement des intérêts oppoſés ; ils devoient partager le profit avec leurs Chefs. Les amis de Johnſton jouïſſoient déja de ce privilege, & ceux de Wild eſpéroient en jouir par ſa promotion. Ce qu'il y eut de particulier, fut que les priſonniers pour dettes, qui n'avoient aucun intérêt dans cette diſpute, & dont la deſtination étoit d'être pillés par les deux partis, ſe déclarerent avec la plus grande chaleur, les uns, pour Wild, les autres, pour Johnſton ; de façon qu'on entendoit rétentir dans tout Newgate :

Vive Johnſton, vive Wild.

Les querelles, les animoſités, les diſſenſions regnoient dans le Château. Les habitans, qui auroient dû être les gens du monde les plus pacifiques, reſſembloient à deux peuples diviſés par une guerre longue & cruelle.

Enfin le parti de Wild prévalut ; il ſuc-

céda à Johnſton, & le dépouilla ſur le champ de ſa parure. On propoſa inutilement de vendre le tout & d'en partager l'argent, il détourna adroitement la délibération, en diſant qu'il n'étoit pas encore tems, qu'il falloit attendre une meilleure occaſion, & que ces habits avoient beſoin de quelque petite réparation On le crut: mais deux jours après, au grand étonnement de ſes camarades, Wild parut avec ces mêmes ajuſtemens, ſans daigner dire autre choſe pour ſa juſtification, ſinon qu'ils lui alloient mieux qu'à Johnſton, & qu'il étoit plus fait que lui pour les porter.

Cette conduite de Wild indigna les débiteurs, & ſur-tout ceux qui avoient contribué à ſon élévation; ils murmuroient hautement contre lui, lorſqu'un jour un perſonnage fort grâve, & qui avoit parmi eux beaucoup d'autorité, leur parla en ces termes:

Aſſurément, Meſſieurs, rien ne ſauroit être plus ridicule que la conduite de ceux, qui, comme des enfans, expoſent un agneau au paſſage d'un loup, & ſe plaignent enſuite de ce qu'il a été dévoré. Un grand homme eſt dans la ſociété, ce qu'eſt un loup dans un troupeau. Or, quand un loup eſt le maître dans la bergerie, que ſerviroit-il aux brebis de le chaſſer pour en mettre un autre à ſa place? Il n'eſt pas plus avantageux pour

nous d'expulſer un fripon en faveur d'un autre; car enfin, quel autre but pouvoit avoir votre diſpute? ne ſavons-nous pas tous que Wild & ſes partiſans ſont des fripons, auſſi bien que Johnſton & les ſiens? Que pouviez-vous attendre des diſſenſions qui ſe ſont élevées entr'eux, ſi ce n'eſt ce que vous venez d'éprouver? Mais quoi! me dira-t-on, devons-nous donc, dans la crainte d'un changement, ſouffrir avec patience qu'on nous pille & qu'on nous dérobe? Non, Meſſieurs, vous répondrai-je; il ne s'agit pas de changer d'oppreſſeur, il faut chaſſer pour jamais quiconque oſe vous opprimer: & comment en venir à bout, ſi ce n'eſt par un changement total dans notre conduite? Tout fripon eſt un eſclave: ce ſont ſes propres deſirs qui l'aſſerviſſent & le ſoumettent à la tyrannie des autres. Ainſi, pour conſerver la liberté de Newgate, il faut réformer les mœurs de Newgate. Séparons-nous donc entiérement des fripons; nous qui ne ſommes ici que pour dettes. Ne buvons plus avec eux, ne leur parlons point; renonçons en même tems au *friponiſme:* au lieu d'être toujours prêts à nous piller les uns les autres, contentons-nous de tirer une part honnête du butin commun, & de ce que nous pourrons acquérir par notre induſtrie: en nous ſéparant des fripons, réuniſſons-nous plus étroitement enſemble; regardons-nous comme les membres d'une

même République, au bien de laquelle nous devons ſacrifier toutes nos vues particulieres, loin de préférer, comme nous avons fait juſqu'à préſent, nos petits avantages perſonnels à l'intérêt général. La ſociété n'eſt appuyée que ſur ce principe; une ſociété qui agit en conſéquence, ne craint point qu'un fripon ait jamais l'impudence ou l'audace de vouloir la ſubjuguer. Mais tandis que les uns n'écoutent que leur ambition, & que les autres ne cherchent que leur fortune ou leur ſûreté; tandis qu'ils ſont éternellement occupés des moyens d'attaquer les autres, ou de ſe défendre eux-mêmes, il faut néceſſairement qu'ils ayent recours à la faveur & à la protection de ceux qui ont aſſez de pouvoir pour leur faire obtenir ce qu'ils ſouhaitent, ou les préſerver de ce qu'ils appréhendent; &, ſous ce point de vue, il eſt de leur intérêt d'augmenter ſans ceſſe ce pouvoir dans leurs protecteurs. Aujourd'hui, Meſſieurs, ſi nous ceſſons d'être fripons, nous ceſſerons auſſi d'avoir de pareilles craintes, ou de pareils deſirs. Que nous reſte-t-il donc, ſinon de nous réſoudre bravement à abdiquer pour jamais notre goût pour la friponnerie, à renoncer à notre malice, &, pour tout dire en un mot, à conſerver notre liberté; ſi toutefois nous n'aimons mieux la ſacrifier à ces vices & les lui préférer?

Ce diſcours fut reçu avec beaucoup d'applaudiſſemens : néanmoins Wild continua toujours de lever des contributions ſur les priſonniers, d'appliquer à ſon propre uſage l'argent qu'ils donnoient en entrant pour leur bien-venue, & de porter avec oſtentation les ornemens dont il avoit dépouillé Johnſton.

Au reſte, tout cet oripeau avoit plus d'apparence que de réalité. La robe de chambre conſervoit encore quelque éclat ; mais elle étoit mince & d'une foible reſſource contre le froid. La veſte étoit trop large, le bonnet l'accabloit par ſa peſanteur : ainſi ces habillemens, qui, peut-être, parce qu'ils rappeloient aux autres l'idée de leur miſere, avoient excité contre Wild plus d'envie & de haine, que ſes friponneries les plus décidées, étoient preſque auſſi inutiles que déshonorans. A peine même pouvoient-ils amuſer la vanité de celui qui les portoit, pour peu qu'il fût capable de faire la moindre réflexion ; & ſi, comme le penſent quelques perſonnes, cette grandeur ſublime que nous admirons dans notre Héros, ne ſuffiſoit pas ſeule pour rendre un mortel parfaitement heureux, nous oſerions ſoupçonner que ce grand Homme ne jouïſſoit pas d'une félicité bien pure, & qu'il n'a jamais dérobé un ſou aux priſonniers, qu'il ne l'ait payé au centuple.

CHAPITRE IV.

Arrêt définitif contre Francœur. Wild laisse échapper dans ces circonstances quelques marques de foiblesse.

L'ARRÊT qui condamnoit Francœur à la mort, fut alors apporté à Newgate. Nous supplions le Lecteur de vouloir bien ne pas trouver mauvais que nous remarquions ici dans notre Héros un trait de foiblesse, dont nous rougissons nous-mêmes, & que nous aurions volontiers passé sous silence, si notre amour impartial pour la vérité l'avoit pu permettre. Notre but, en rédigeant les annales de ce grand Homme, a toujours été de peindre, non des êtres entiérement parfaits, mais des caracteres tels qu'ils sont dans la nature, & de décrire des faits purement historiques, & non des avantures imaginaires, ou des extravagances de Romans. Sachez donc, cher Lecteur, que cet Arrêt funeste ne fit pas à beaucoup près autant d'impression sur Francœur, qui devoit souffrir en conséquence une mort ignominieuse, qu'il n'en fit sur Wild qui en étoit la cause.

Dès la veille, il avoit vu avec quelque émotion le pere & les enfans se dirent adieu en versant des larmes. Il s'étoit rappelé à cette occasion les petits tours d'espiégle qu'il

avoit joués à ce pauvre homme, & qu'il auroit bien voulu pouvoir oublier ; mais lorſqu'il entendit un des Guichetiers (j'allois preſque dire un des Lieutenans du Château) prononcer le nom de Francœur parmi ceux des criminels qui devoient être inceſſamment exécutés, il pâlit pour la premiere fois, & ſon ſang ſe glaça dans ſes veines. L'agitation de ſon ame ſe fit tellement ſentir au-dehors, qu'il fut obligé de ſe retirer dans ſa chambre, où il s'abandonna à de ſi cruels tranſports, que Francœur lui-même en auroit eu pitié, ſi l'idée de tout ce que ſa femme avoit pu ſouffrir n'eût fermé ſon cœur à la compaſſion.

Cependant notre Héros, ſuccombant ſous le poids des horreurs que lui cauſoit l'affreuſe deſtinée d'un innocent que lui-même avoit fait condamner injuſtement au ſupplice, ſe flattoit que du moins il trouveroit dans le ſommeil quelques momens de tranquillité ; mais le ſommeil, loin de calmer ſes maux, ne fit que les irriter encore davantage, en offrant ſans ceſſe à ſon imagination des objets de terreur & de déſeſpoir.

Enfin, s'éveillant en ſurſaut, il n'eut pas plutôt repris ſes ſens, qu'il s'écria : je puis encore prévenir cette cataſtrophe. Oui, il en eſt encore tems, je vais tout décou-

vrir.... à ces mots il s'arrêta un moment.... c'en étoit fait, il devenoit ſenſible à la pitié.... mais ſa grandeur vint tout-à-coup à ſon ſecours, & lui fit blâmer ces penſées ignobles qui s'étoient élevées malgré lui dans ſon eſprit. Quoi! diſoit-il, ſemblable à un enfant, à une femme, ou à l'un de ces vils inſectes que j'ai toujours mépriſés, je me laiſſerois effrayer par des ſonges & des imaginations fantaſtiques, au point de perdre en un inſtant cet honneur que j'ai acquis avec tant de peine, & conſervé avec tant de gloire! Quoi! pour racheter la vie d'un malheureux, je ſouffrirois que ma réputation fût ſouillée d'une tache que le ſang d'un million de pareils reptiles ne ſauroit effacer! s'il n'y avoit qu'un petit nombre de perſonnes, & que des gens ſans conſéquence, qui me regardaſſent comme un coquin, peut-être m'en conſolerois-je: mais me rendre pour jamais la fable de tout ce qu'il y a de fripons au monde; me faire regarder par eux comme un benêt, qui n'auroit pas eu aſſez d'eſprit ou de fermeté pour venir à bout de ſon projet, c'eſt ce que je ne puis digérer. Qu'eſt-ce, après tout, que la vie d'un homme? des armées, des nations entieres, n'ont-elles pas été ſouvent immolées à la fantaiſie d'un grand homme? &, (ſans parler ici de cette premiere claſſe de la grandeur, qui comprend les Conquérans du Genre-humain,) combien de gens n'ont-

ils pas été ſacrifiés ſous de vains prétextes, pour ſatisfaire le reſſentiment particulier, ou même pour exercer le génie d'un Héros du ſecond ordre ? Mais qu'ai-je fait après tout ? J'ai ruiné une famille, j'ai conduit un innocent à la potence ! Loin de m'en repentir, je devrois pleurer, comme Alexandre, de n'en avoir pas ruiné davantage, ou fait pendre un plus grand nombre.

Ainſi notre Héros, après des réflexions auſſi ſages, réſolut d'abandonner Francœur à ſon ſort, quelque peine qu'il eût à étouffer ſes remords, & à extirper de ſon cœur des ſentimens d'humanité qui ne ſont faits que pour les ames foibles & puſillanimes.

Mais pour diſculper ce grand homme, on nous permettra d'obſerver qu'il s'en faut beaucoup, comme nous l'avons déja remarqué, que la nature ſoit toujours auſſi libérale que le prétendent ces Meſſieurs, qui, dans leurs écrits, ne nous peignent que des caracteres abſolument parfaits. Il eſt rare qu'elle forme des hommes aſſez parfaitement *Grands*, ou aſſez parfaitement *Petits*, pour qu'on ne découvre pas de tems en tems dans les uns, quelques étincelles d'humanité, & dans les autres, certain je ne ſais quoi que le Vulgaire appelle défaut. Rien n'eſt plus difficile que de détruire ces ſortes de diſpoſitions ; je ſuis intimément

convaincu que jamais ame n'a été créée exempte de toute imperfection. L'hypocrite même le plus raffiné a beau ſe couvrir du manteau de la vertu ; il échappera toujours quelques traits, qui démentiront hautement les éloges mendiés dont ſes flatteurs auront pris à tâche de le combler à cet égard.

CHAPITRE V.

Arrivée d'une perſonne qu'on n'attendoit guères. Suites de cet événement.

LE jour où Francœur devoit être exécuté étoit venu : Friendly l'avoit entiérement conſolé, en lui confirmant la promeſſe qu'il lui avoit faite d'être le pere de l'une de ſes filles & le mari de l'autre. Le jour précédent, il s'étoit ſéparé de ces infortunés avec une tendreſſe, qui tiroit les larmes des yeux même des Guichetiers, & avec un courage qui auroit étonné le Stoïcien le plus rigide.

Dès qu'il ſut que le carroſſe qui devoit le conduire à la mort étoit prêt, & que les autres priſonniers étoient déja partis, il embraſſa ſon ami, & le pria de ſe retirer. Friendly lui demanda, & n'obtint qu'avec peine, la permiſſion de l'accompagner juſqu'à la fin.

Il alloit monter dans le carroſſe, quand il s'apperçut que les plus grandes difficultés n'étoient point encore levées. Une perſonne qui lui étoit infiniment chere parut tout-à-coup : Madame Francœur, avec des yeux où ſe peignoient l'égarement & la ſurpriſe, ſe précipita entre ſes bras, & s'évanouït.

Frappé d'étonnement, Francœur reſta

immobile, & perdit preſque tout ſentiment. Sans doute que notre Lecteur, s'il a un cœur compatiſſant, voudroit que ces deux victimes de la calomnie euſſent terminé en ce moment leurs maux en expirant dans les bras l'un de l'autre. Il n'en fut pas ainſi; Madame Francœur revit la lumiere, &, pénétrée d'horreur, elle éclata en ces termes.

O mon mari! eſt-ce donc dans cette affreuſe ſituation que je devois vous retrouver après une ſéparation ſi cruelle? Qui vous a conduit dans ce précipice? O Ciel! quelle en a été la cauſe? .... Non, tu n'as pu mériter une pareille infamie.... Qu'eſt-ce que tout ceci? .... Que quelqu'un par grace m'en inſtruiſe, pendant que je ſuis encore en état de l'entendre....

A ces mots, les aſſiſtans, pour la plupart, ſe mirent à rire; & l'un d'entr'eux lui répondit en badinant: oh! ce n'eſt qu'une bagatelle; ce Gentilhomme n'eſt pas le ſeul à qui pareille choſe ſoit arrivée. Ce qu'il y a de pis à tout cela, c'eſt que nous avons la mine de reſter encore ici long-tems, & que je cours grand riſque de me paſſer de dîner.

Francœur s'arrêtant un moment, comme pour réfléchir, les pria de prendre un peu de patience, & demanda à l'Officier qui commandoit, la permiſſion de reſter ſeul un

inſtant avec ſa femme, qu'il n'avoit point encore vue depuis ſes malheurs.

Ce grand Homme lui répondit, qu'il étoit touché de ſon ſort, & qu'il feroit volontiers en ſa faveur tout ce qui dépendroit de lui; mais qu'il n'ignoroit pas, ſans doute, qu'une pareille civilité méritoit au moins quelque récompenſe.

Friendly, qui étoit lui-même à demi-mort, l'entendit, & tira de ſa bourſe cinq guinées, que l'Officier prit, en diſant qu'il ſeroit aſſez généreux pour lui accorder dix minutes; ſur quoi quelqu'un obſerva très-ſpirituellement que bien des gens auroient acheté plus cher dix minutes d'entretien avec une auſſi belle Dame. Il ſe fit encore à cette occaſion pluſieurs remarques auſſi plaiſantes, mais dont nous ferons grace au Lecteur.

Francœur eut donc la liberté de rentrer dans la chambre avec ſa femme, après que l'Officier lui eut recommandé d'être expéditif, parce que toute la bonne compagnie s'étoit déja rendue au lieu de l'exécution, & qu'il le croyoit trop bien élevé pour vouloir ſe faire attendre.

Ces malheureux époux ſe diſpoſoient à profiter du peu de tems que le Commandant avoit eu ſoin de leur marquer ſur ſa montre. Francœur alloit communiquer à ſa tendre épouſe tout ce qu'il avoit dans l'ame; mais ce fut inutilement. Madame

Francœur ne put ſoutenir un choc ſi violent; elle s'évanouït encore, & perdit tellement connoiſſance, que ſon mari n'eut rien de plus preſſé que d'appeler à haute voix à ſon ſecours.

Friendly accourut le premier; il fut bientôt ſuivi d'un grand nombre d'autres perſonnes, & ſur-tout d'un homme, qui, après avoir regardé froidement, & ſans être ému, tout ce qui s'étoit paſſé de tendre & de touchant entre ces deux époux, parut tout-à-coup hors de lui-même à la vue de cette femme mourante. Empreſſé plus que tous les autres à la ſecourir, ſon trouble & ſon agitation annonçoient malgré lui l'intérêt qu'il prenoit à cet événement.

Cependant les dix minutes accordées par le Commandant étoient expirées. Cet honnête homme voyant qu'on ne lui offroit rien pour prolonger ce terme, commença à devenir importun, & dit enfin à Francœur qu'il devoit rougir de ne pas ſe conduire d'une maniere moins lâche & plus digne de lui.

Francœur s'excuſa comme il put, & l'aſſura qu'il ne le feroit pas attendre plus longtems. Alors en pouſſant un profond ſoupir, il s'écria: O! mon ange!.... & ſe jettant au cou de ſa femme, il baiſa ces levres pâles & inanimées, avec mille fois plus d'ardeur qu'un jeune époux ne baiſe les joues fraîches & vermeilles de ſa nou-

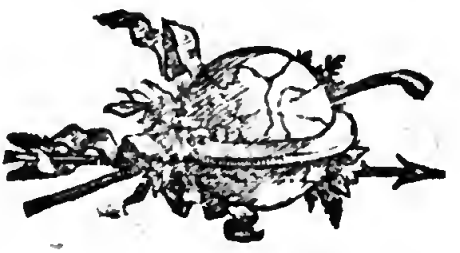
velle épouſe. Que l'Eternel, ajouta-t-il, te rappelle à la vie, ſi c'eſt ſa volonté; ſinon, je lui rends graces de ce que nous allons inceſſamment nous réunir dans un monde infiniment meilleur que celui-ci.

Il alloit s'en ſéparer pour jamais, lorſque, s'appercevant qu'elle reprenoit ſes ſens, il ne put ſe refuſer au deſir de l'embraſſer encore, & ſupplia le Commandant de vouloir bien accorder dix autres minutes pour les paſſer avec elle.

Ce brave Officier, touché ſans doute d'un ſpectacle ſi attendriſſant, tira à part Friendly, & lui demanda ce qu'il lui donneroit s'il accordoit encore une demi-heure à ſon ami? Rien, répondit celui-ci, (parce qu'effectivement il n'avoit pas un ſou ſur lui;) mais vous n'avez qu'à dire ce que vous voulez, ajouta-t-il, & je vous le payerai ſûrement avant la fin du jour. Eh bien, reprit l'Officier, je ſerai modeſte.... vingt guinées. Friendly y conſentit; & le Commandant, après avoir exigé de lui une promeſſe en bonne forme: oh! pour le préſent, dit-il, je n'empêche point qu'ils ne paſſent enſemble une heure entiere; car pourquoi vous cacher une bonne nouvelle? .... On a ſurſis à l'exécution de ce Gentilhomme; on vient de me le faire dire dans le moment.

Il ſeroit inutile de décrire la joye que ce répit cauſa à nos deux amis, & à Madame

Francœur qui avoit entiérement recouvré ſes eſprits. On la ſaigna ſur le champ; & le Commandant, après avoir fait ratifier de nouveau la promeſſe de Friendly, ſouhaita beaucoup de plaiſir à Francœur, le prit familiérement par la main, fit ſortir tout le monde de la chambre, & n'y laiſſa que les parties intéreſſées.



CHAPITRE VI.

Explication de l'événement précédent.

QUELQUE perſuadés que nous ſoyons de la ſenſibilité de notre Lecteur, & quoiqu'il ne ſe trouve rien dans toute cette hiſtoire qui ſoit plus capable de l'attendrir & de lui plaire; cependant, pour que notre ſurſéance n'ait pas l'air d'un incident d'Opéra, nous allons tâcher de faire voir que cet événement eſt au moins auſſi naturel qu'il paroît agréable. Il faut donc ſavoir (& c'eſt une circonſtance aſſez vraiſemblable) que quelques jours auparavant, le grand Fireblood s'étant amuſé à faire un vol, fut pris ſur le fait, & conduit chez le même Juge, qui, ſur ſon témoignage, avoit fait arrêter Francœur. Ce Magiſtrat, digne de ſa place, conſidéroit ſouvent de quel poids étoit une Charge qui le rendoit maître de la vie, de la liberté, & des biens de ſes compatriotes. Cette réflexion faiſoit qu'il examinoit toujours les circonſtances avec tout le ſoin & toutes les précautions poſſibles. Si, en faiſant empriſonner Francœur, ce qu'on lui avoit dit de la bonté de ſon caractere l'avoit un peu ébranlé, il fut tout autrement ému en apprenant que des deux témoins, ſur la parole deſquels ce

pauvre marchand avoit été condamné, l'un étoit actuellement à Newgate pour crime de félonie, & l'autre venoit de lui être amené pour vol. Il crut donc qu'il ne pouvoit mieux faire que d'interroger Fireblood ſur cette matiere.

Le jeune Achate, qui, ſurpris en flagrant délit, voyoit bien qu'il étoit inutile de ſe défendre, avoua généreuſement tout ce qu'il ne pouvoit nier, & demanda que, pour prix de ſa ſincérité, il fût admis comme témoin contre ſes complices. Cette requête de Fireblood fournit au Juge l'occaſion la plus heureuſe de tranquilliſer ſa conſcience ſur ce qui concernoit l'affaire de Francœur: il lui répondit qu'il n'obtiendroit la faveur qu'il ſouhaitoit, qu'à condition qu'il lui découvriroit ingénument la vérité touchant un témoignage qu'il avoit derniérement rendu ſur un fait de banqueroute, & que pluſieurs circonſtances lui faiſoient regarder comme ſuſpect. Il ajouta qu'il pouvoit compter que quelqu'autre découvriroit bientôt toute l'intrigue; &, par une fineſſe bien permiſe en pareil cas, il lui laiſſa entrevoir que Wild lui-même offroit de faire cet aveu. Le nom ſeul de Wild allarma Fireblood, qui ſavoit que ce grand Homme étoit toujours prêt à faire pendre ſes camarades dès que ſon intérêt perſonnel ſembloit l'exiger: il ne balança pas un inſtant; il découvrit tout, & proteſta qu'il avoit

été ſuborné par Wild pour dépoſer comme il l'avoit fait contre Francœur.

Le Juge ayant ainſi démêlé toute cette trame d'infamie, ne perdit pas un moment, & fit toutes les démarches néceſſaires pour que la cauſe du malheureux Francœur fût rapportée devant le Souverain, qui ſur le champ accorda cette ſurſéance ſi favorable, & dont nous nous flattons d'avoir expliqué le motif à la ſatisfaction de notre Lecteur : autrement nous aurions eu raiſon de craindre qu'un pareil événement ne lui eût cauſé trop de ſurpriſe, & n'eût en même-tems diminué le plaiſir des critiques, ſorte de peuple dont les amuſemens nous ſont chers, & à qui nous ne manquerons jamais de rendre les juſtes reſpects qu'ils ont droit d'attendre de tous les Auteurs.

Le bon Magiſtrat, non content d'avoir obtenu cette ſurſéance en faveur de notre Marchand, ſe perſuada qu'il devoit l'aller voir dans ſa priſon pour approfondir ſon affaire, afin que s'il lui paroiſſoit auſſi innocent qu'il commençoit à le croire, il cherchât tous les moyens poſſibles de lui procurer ſa grace & ſon élargiſſement.

Le jour qui ſuivit la ſcène lugubre dont nous avons parlé, il vint à Newgate. Il y trouva Francœur, ſa femme & Friendly,

qui cauſoient enſemble. Ils les inſtruiſit de la déclaration de Fireblood, & des démarches qu'il avoit faites en conſéquence. On imaginera aiſément tous les remerciemens, toutes les marques de reconnoiſſance qu'il reçut de la part de ces trois perſonnes; mais tout cela n'étoit rien encore, en comparaiſon de la joye ſécrette dont ſon ame fut pénétrée, dès qu'il ſut parfaitement de quoi il s'agiſſoit, en ſe repréſentant qu'il alloit ſauver l'innocence opprimée.

Lorſqu'il étoit entré, Madame Francœur parloit avec beaucoup de vivacité; il s'étoit apperçu qu'il l'avoit interrompue, & la pria de continuer, en les aſſurant qu'il alloit ſe retirer ſi ſa préſence pouvoit leur être incommode. Francœur le ſupplia de n'en rien faire, & lui dit que ſa femme venoit de lui rapporter quelques avantures, dont le récit l'amuſeroit peut-être, s'il vouloit bien les écouter, & pourroit lui faire voir quelle avoit été originairement la véritable cauſe de tous ſes malheurs. Le Juge ne demandoit pas mieux, & Madame Francœur reprit ſon diſcours depuis le premier inſtant où Wild avoit renouvellé connoiſſance avec Francœur.

Cette récapitulation, qui étoit ſans doute néceſſaire pour mettre le Magiſtrat au fait de toute l'hiſtoire, ſeroit inutile, & peut-

être même faſtidieuſe pour notre Lecteur: Nous ne répéterons donc que les choſes qui lui ſont encore étrangeres, & nous commencerons par ce qui arriva à Madame Francœur, après que Wild eut été abandonné dans la chaloupe à la merci des flots par le Capitaine du bâtiment François.

CHAPITRE VII.

Avantures de Madame Francœur.

CE fut ainſi que cette épouſe infortunée continua ſon hiſtoire.

La vengeance que le Capitaine avoit tirée de ce coquin, (c'eſt notre Héros,) m'avoit perſuadée que j'étois tombée entre les mains d'un homme d'honneur & plein de juſtice. Il n'étoit pas poſſible d'être traitée avec plus de reſpect & de politeſſe que je le fus alors. Mais ſi un pareil traitement devoit adoucir en quelque facon les chagrins dont j'étois dévorée, quand je réfléchiſſois à la maniere dont je m'étois laiſſée engager à quitter tout ce que j'avois de plus cher au monde, il produiſit ſur moi un effet bien différent dès que je m'apperçus que je ne le devois qu'à une paſſion qui m'effrayoit, & me mettoit dans la ſituation la plus embarraſſante. Cette paſſion prenoit à chaque inſtant de nouvelles forces, & j'étois abſolument au pouvoir de celui qui en étoit poſſédé. Je dois pourtant lui rendre juſtice; la crainte m'avoit groſſi les objets & mes ſoupçons avoient été un peu trop loin. J'en fus convaincue dans la ſuite : il eſt vrai qu'il me déclara ſon amour, & qu'il employa,

pour me toucher, tous ces moyens ſéducteurs qui ne reuſſiſſent que trop ſouvent à l'égard de notre ſexe; mais il n'eut recours ni aux menaces, ni à la violence. Il ne me fit pas ſentir une ſeule fois, que j'étois entiérement ſous ſa dépendance. Je ne le ſavois que trop, & c'étoit ce qui me cauſoit les plus vives appréhenſions. Je n'ignorois pas que comme il y a des caractères aſſez brutaux pour que la cruauté ajoute à leurs plaiſirs un nouveau goût, une nouvelle ſaveur; il s'en trouve au contraire qui font conſiſter tout leur bonheur à nous ſubjuguer par les voyes les plus douces & les plus agréables; mais je ſavois auſſi que ces mêmes hommes peuvent être quelquefois pouſſés par une paſſion déréglée à recourir enfin à la force, quand ils déſeſperent de réuſſir par la perſuaſion. J'étois heureuſement captive d'un des meilleurs hommes du monde. C'étoit de ces gens ſur leſquels les paſſions n'ont qu'un pouvoir limité; & quoiqu'il fût aſſez porté à ſatisfaire ſon amour, il étoit incapable de vouloir jamais y parvenir par une infamie.

Nous avions paſſé deux jours dans le plus grand calme; nous étions à la vue de Dunkerque: le vent commença à s'élever & nous découvrîmes bientôt un bâtiment qui cingloit vers nous à pleines voiles. Notre Capitaine, perſuadé par le rapport

port des Matelots que ce n'étoit rien moins qu'un vaiſſeau de guerre, amena ſon pavillon, & ferla ſes voiles autant qu'il fut poſſible, dans le deſſein de s'en emparer. Francœur ne put s'empêcher de ſourire en cet endroit, & de dire à ſa femme qu'on ne pouvoit employer plus à propos les termes de marine. Elle lui répondit, d'un air enjoué, qu'il n'en ſeroit point étonné quand il ſauroit combien de tems elle avoit paſſé ſur mer; enſuite elle pourſuivit en ces termes.

Ce vaiſſeau, qui nous reconnut pour être du même Pays, s'approcha de nous, & nous pria de ne pas relâcher à Dunkerque, mais d'aller de conſerve à la pourſuite d'un gros vaiſſeau marchand Anglois, que nous étions en état d'attaquer, & dont il nous ſeroit aiſé de nous rendre maîtres. Notre Capitaine y conſentit, & ordonna qu'on fît force de voiles.

Ce fut là pour moi une nouvelle bien affligeante. Il me raſſura néanmoins, en me proteſtant que je n'avois rien à craindre de ſa part; qu'il étoit ſi éloigné de me faire la moindre injure, qu'il expoſeroit ſa propre vie pour me protéger & me défendre contre quiconque oſeroit m'inſulter. Cette promeſſe me donna autant de conſolation que pouvoient le permettre ma ſituation préſente & les craintes dont j'étois agitée pour mon cher époux.

(A ces mots le mari & la femme ſe regarderent de la maniere la plus tendre.)

Nous avions vogué environ douze heures, quand nous fumes en préſence du vaiſſeau que nous pourſuivions, & que nous aurions probablement pris, ſi un brouillard épais ne l'eût dérobé à nos yeux. Ce brouillard continua pendant quelques heures; & quand il ſe fut diſſipé, nous vimes nos compagnons fort éloignés de nous: mais ce qui nous donna, (je veux dire au Capitaine & à l'équipage,) la plus grande inquiétude, ce fut d'appercevoir à un mille environ, un gros bâtiment qui nous ſalua bruſquement d'un coup de canon, & que nous reconnûmes auſſi-tôt pour un vaiſſeau de guerre Anglois de la troiſieme claſſe. Notre Capitaine déclara qu'il étoit impoſſible, & de combattre, & d'éviter l'ennemi: en conſéquence il amena ſans attendre une bordée qu'on ſe préparoit de nous lâcher, & qui peut-être m'auroit empêché pour jamais d'éprouver le plaiſir dont je jouïs aujourd'hui; [Francœur en ce moment changea de couleur; & ſa femme paſſa légérement ſur des circonſtances auſſi triſtes].

Je fus charmée de cet incident, parce que j'eſpérois qu'on me remettroit en poſſeſſion, non-ſeulement de mes pierreries, mais auſſi de ce que j'eſtime mille fois plus

que tous les tréſors de l'univers. Cependant je fus trompée dans mon attente : on me dit que l'on garderoit avec ſoin la caſſette qui contenoit tout mon bien, & qu'il faudroit prouver le droit que j'y avois avant que j'en puſſe eſpérer la reſtitution ; & ſi je ne me trompe, le Capitaine ne ſe ſoucioit pas trop que je fuſſe en état d'en adminiſtrer les preuves. J'appris enſuite de ceux avec qui j'étois, que pour eux ils alloient aux indes occidentales, & qu'on me mettroit à bord du premier vaiſſeau qu'on rencontreroit, & qui feroit route vers l'Angleterre.

Je ne fus pas long-tems ſans m'appercevoir que j'avois plus de raiſon de me plaindre, que de me réjouir, de mon changement de captivité. Je trouvai dans le Capitaine Anglois un nouvel amant, mais plus groſſier & moins galant que le François. Il avoit à peine pour moi la civilité la plus commune, & n'en faiſoit paroître aucune à tous les autres. Plein d'humeur & de caprices, il n'avoit guères plus d'égard pour ſes Officiers, que l'homme le plus mal élevé n'en auroit pour le dernier de ſes valets. Il ſe conduiſoit avec moi auſſi inſolemment qu'un Bacha avec ſon eſclave. Ses converſations étoient auſſi effrénées que celles du libertin le plus débauché. Une femme qui auroit eu encore quelque pudeur, n'auroit pu les entendre

ſans indignation : ſouvent il m'embraſſoit avec une familiarité groſſiére ; il fut même un inſtant où il auroit pouſſé plus loin la brutalité, ſi un honnête homme qui ſe trouvoit dans la même ſituation que moi, c'eſt-à-dire, qui, après avoir été pris d'abord par un corſaire, avoit été repris enſuite par ſes compatriotes, ne m'eût arrachée de ſes mains. Le Capitaine, pour s'en vanger, le fit mettre aux fers pendant deux jours, quoi qu'il n'en eût pas le droit. Dès qu'il fut en liberté, [car il ne m'avoit pas été permis de le voir auparavant,] j'allai le trouver pour le remercier de ce qu'il avoit ſouffert en ma conſidération : il me répondit de la maniere du monde la plus polie, qu'il étoit honteux de la ſenſibilité que je faiſois paroître pour un ſi foible ſervice, & pour une action à laquelle il étoit obligé, & comme homme & comme chrétien. Je vécus depuis avec lui dans une grande intimité, je le regardois comme mon protecteur ; il me proteſtoit qu'il ſeroit toujours prêt à me défendre en toute occaſion ; il ne parloit qu'avec horreur de la brutalité du Capitaine ; enfin il me marquoit une tendreſſe de pere, & paroiſſoit avoir encore plus d'inquiétude que moi-même, pour la conſervation de ma vertu. En effet, c'étoit le ſeul homme que j'euſſe rencontré depuis mon funeſte départ, qui n'eût pas cherché à me dé-

couvrir ſa paſſion par ſes regards, par ſes actions, ou par ſes diſcours. Tous les autres n'avoient pour but que d'immoler à leurs deſirs cette foible beauté, dont ils faiſoient l'éloge. J'avois beau leur repréſenter, que, pour ſe procurer une ſatisfaction momentanée, ils ne vouloient rien moins que me perdre & qu'empoiſonner le reſte de mes jours.

Je fus quelque tems ſans entendre parler du Capitaine, mais une nuit fatale.... Alors Madame Francœur, qui remarqua que ſon mari pâliſſoit, lui rendit la vie en l'aſſurant que Dieu l'avoit préſervée de toute inſulte, & que ſa vertu n'avoit ſouffert aucune atteinte. Peut-être, continua-t-elle, ai-je donné à cette nuit une épithéte peu convenable en l'appelant fatale; j'aurois dû la nommer malheureuſe, & j'aurois eu raiſon : car jamais femme n'a été, je crois, dans un plus grand danger.

Une nuit donc que le Capitaine s'étoit fort échauffé en buvant du punch avec le Munitionnaire du vaiſſeau, le ſeul homme de l'équipage qu'il admît à ſa table, il me fit dire de me rendre chez lui; malgré toute ma répugnance, il me fallut obéir. Nous ne fumes pas plutôt ſeuls, qu'il me ſaiſit bruſquement la main, & qu'après avoir ſouillé mes oreilles par des infamies que je rougirois de répéter, il me jura que ſa patience étoit à bout, que je ne devois

plus m'attendre à le traiter comme un ſot. Pour le coup, me dit-il, tous vos petits airs coquets ne ſont plus de ſaiſon. Supprimez-les, Madame, je vous conſeille : car je ſuis bien déterminé à paſſer cette nuit avec vous; vos efforts & vos cris ſeroient inutiles; le premier qui oſeroit entrer ici, je l'aſſommerois, je l'écorcherois, & je ferois étendre ſa peau ſur le tillac.

Dans ce moment il ſe mit en devoir de m'entraîner vers ſon lit; je me jettai à ſes genoux, j'implorai ſa compaſſion par mes larmes & par mes prieres : tout cela fut inutile. J'eus recours aux menaces; je tâchai de l'intimider en lui faiſant appercevoir les conſéquences de ſon entrepriſe. Mais tout ce que je pus lui dire, quoiqu'il parût ébranlé, n'eut pas aſſez de force pour me délivrer. Enfin il me vint heureuſement dans l'eſprit un ſtratagême; j'avois remarqué qu'il étoit à moitié ivre, je lui demandai un moment de répit, pendant lequel je repris mes ſens autant qu'il me fut poſſible. J'affectai un air de gayeté, & lui dis, en ſouriant, qu'il étoit le galant le plus groſſier que j'euſſe jamais vu, & que j'étois probablement la premiere femme à qui il eût adreſſé ſes vœux. Bon ! des vœux ! me dit-il, que le Diable les emporte. Je n'en fais d'autre actuellement que de vous voir en déshabillé. Je le priai de

vouloir bien que nous buſſions auparavant du punch enſemble ; je l'aſſurai que j'aimois autant que lui la bouteille, & que je n'avois jamais accordé mes faveurs à qui que ce fût, ſans avoir préalablement vuidé avec lui un flacon. Oh ! oh ! reprit-il, ſi c'eſt-là tout ce que vous voulez, vous en aurez autant qu'il en faudroit pour vous noyer. En prononçant ces mots, il tira une ſonnette, & demanda un pot de punch ; j'étois cependant forcée de ſouffrir ſes baiſers dégoûtans, & quelques autres privautés que j'eus bien de la peine à retenir dans de juſtes bornes.

Quand le punch fut venu, il en but à ma ſanté une ſi grande quantité, que je commençai à me flatter que mon projet pourroit bien réuſſir. Je l'excitai autant que je pus par mon exemple, & je fus tellement obligée de boire qu'en tout autre tems ma raiſon en eût été troublée ; enfin, dès que je le vis au point où je l'attendois, j'épiai l'occaſion, & me jettai hors de la chambre, bien réſolue de me précipiter dans la mer, ſi je ne trouvois pas d'autre moyen de lui échapper.

Mais le Ciel daigna me ſecourir : car dans les efforts que fit ce brutal pour me pourſuivre, il tomba à la renverſe ſur l'eſcalier, ſe démit une épaule, & ſe froiſſa tellement le corps, que je fus à l'abri de tout danger de ſa part. Cet accident fut

ſuivi d'une fievre ardente qui le mit à deux doigts de la mort ; je ne ſais pas même s'il en eſt jamais revenu.

Pendant ſa maladie, ce fut le plus ancien Lieutenant qui commanda en ſa place. C'étoit un homme brave & vertueux, qui, depuis vingt-cinq ans, avoit occupé ce poſte avec diſtinction, ſans avoir pu parvenir au grade de Capitaine, & s'étoit vu préférer cent freluquets, qui n'avoient d'autre mérite que d'être les enfans naturels de gens de qualité.

Peu de tems après mon avanture, un vaiſſeau deſtiné pour Corck vint à paſſer près de nous, & me prit ſur ſon bord avec ce bon ami qui avoit été deux jours aux fers pour l'amour de moi. Le Lieutenant, qui y avoit conſenti, nous donna autant de proviſions qu'il put ; & après m'avoir fait compliment, ſur ce que j'étois enfin délivrée d'un danger dont tout l'équipage avoit été, pour ainſi dire, témoin, il prit congé de nous, & nous ſouhaita à tous deux un heureux voyage.

CHAPITRE XIII.

Suite des avantures de Madame Francœur.

LE même jour ſur le ſoir, comme nous étions à peu de diſtance de Madere, une violente tempête s'éleva du côté du Nord-Oueſt. Nous perdîmes bientôt nos deux mâts, & la mort nous parut inévitable. Il n'eſt pas beſoin de dire à mon époux quelles étoient les penſées qui m'occupoient en ce moment. Le danger devint ſi preſſant, que notre Capitaine, tout incrédule qu'il étoit, eut recours aux prieres, & que tous ceux de l'équipage ſe regardant comme perdus, ſe mirent à vuider avec la plus grande diligence un baril d'eau-de-vie, pour empêcher, diſoient-ils en jurant, qu'une auſſi bonne choſe ne fût confondue avec les ondes ameres. J'obſervai en même tems que mon ancien ami montroit bien moins de courage, que je n'en avois attendu de lui. Il paroiſſoit enſeveli dans le déſeſpoir; mais, graces au Ciel, nous fûmes tous ſauvés. La tempête, après avoir duré douze heures, diminua peu-à-peu; nous errions à la merci des flots qui nous emporterent fort loin vers le Sud-Eſt. L'eau-de-vie avoit opéré ſur nos compagnons: ils étoient plongés dans un profond ſommeil; & quand

même ils auroient été en état de manœuvrer, leurs travaux auroient été preſqu'inutiles, parce que nous avions perdu tous nos agrêts, & que nous étions ſans mâts & ſans voiles.

Nous voguâmes plus de trente heures dans cette ſituation; enfin, au milieu d'une nuit épaiſſe, nous découvrîmes une lumiere qui ſembloit s'approcher de nous. Elle s'augmenta bientôt au point que nous crûmes que c'étoit le fanal de quelque vaiſſeau de guerre; mais pendant que nous nous flattions de l'eſpoir de notre délivrance, cette lumiere diſparut tout-à-coup, & nous laiſſa dans un chagrin d'autant plus ſenſible, que les idées dont nous nous repaiſſions un moment auparavant, avoient été plus agréables.

Nous paſſâmes le reſte de la nuit à former mille conjectures ſur cette lumiere, que la plus grande partie de l'équipage prenoit pour un météore. Nous avions heureuſement des vivres en abondance, & nos Matelots encouragés aſſuroient, que, pourvu qu'ils euſſent ſeulement de l'eau-de-vie à diſcrétion, ils ſeroient bien encore un mois ſans ſe ſoucier de voir la terre.

Cependant nous en étions beaucoup plus près que nous ne l'imaginions. Dès le point du jour, un de nos compagnons, homme fort expérimenté, nous apprit que nous touchions au continent de l'Afrique.

Nous n'avions pas fait encore trois lieues, qu'une ſeconde tempête nous aſſaillit du côté du Nord, & nous fit perdre de nouveau toute eſpérance. Elle n'étoit pourtant pas auſſi violente que la premiere; mais elle fut bien plus longue: elle dura près de dix jours, & nous entraîna prodigieuſement loin vers le Sud. Nous étions à une lieue du rivage, & nous nous attendions à tout moment à voir notre vaiſſeau en pieces, lorſque la tempête ceſſa. Mais des vagues auſſi groſſes que des montagnes continuoient toujours de rouler autour de nous; & avant que la mer eût recouvré toute ſa tranquillité, notre vaiſſeau fut pouſſé ſi près de terre, que le Capitaine fit mettre à l'eau la chaloupe, & nous avoua qu'il n'étoit preſque plus poſſible de ſauver le bâtiment. En effet, à peine fûmes-nous dans la chaloupe, que notre vaiſſeau alla heurter contre les rochers, & coula à fond.

La douleur des Matelots en cette occaſion me toucha vivement. Ils voyoient périr leur vaiſſeau avec la ſenſibilité d'un amant ou d'un pere; ils parloient de lui comme le mari le plus tendre pourroit parler de ſa femme, & pluſieurs d'entr'eux, qui ne ſembloient point faits pour les larmes, en répandoient en abondance. Adieu, charmante Manon, s'écrioit notre Capitaine; jamais, non jamais la mer n'a dévoré un plus friand morceau. Quand j'aurois cin-

quante vaiſſeaux, je n'en aimerois jamais aucun autant que je t'ai aimée, pauvre Manon ! Je me ſouviendrai de toi juſqu'au dernier jour de ma vie.... La chaloupe nous conduiſit tous en ſûreté ſur le rivage, où nous abordâmes avec aſſez de facilité.

Il étoit environ midi, & le ſoleil qui dardoit preſque perpendiculairement ſes rayons ſur nos têtes, étoit extrêmement chaud & fort incommode. Malgré cette chaleur exceſſive, nous traverſâmes une plaine aſſez large, cette plaine nous conduiſit à un bois qui s'étendoit auſſi loin, à droite & à gauche, que notre vue pouvoit ſe porter, & qui, ſelon moi, devoit nous arrêter tout court.

Nous dînâmes en cet endroit avec les proviſions que nous avions tirées du vaiſſeau, & qui ne pouvoient nous fournir que quelques repas, parce que la chaloupe avoit été tellement chargée de monde, qu'il n'y étoit reſté que fort peu de place pour les bagages de toute eſpece. Nous mangeâmes du porc ſalé que nous fîmes griller, & que mes compagnons affamés trouverent délicieux. Pour moi, la fatigue & l'inquiétude m'avoient ôté l'appétit au point que le meilleur Cuiſinier François auroit en vain employé toutes les fineſſes de ſon art pour me tenter. Je penſois triſtement que c'étoit pour moi un bien foible avantage, que d'avoir ſurvécu à la

tempête, puiſque je n'avois échappé des flots que pour périr vraiſemblablement ſur la terre.

Lorſque nos compagnons ſe furent abondamment raſſaſiés, ils réſolurent d'entrer dans le bois & de le traverſer, s'il étoit poſſible, dans l'eſpérance de trouver des habitans, ou du moins de quoi vivre. Car la plaine qui s'étendoit entre le bois & la mer, étoit extrêmement aride, & on n'y voyoit d'autres animaux que des mouettes.

Nous nous avançames en cet ordre : un homme marchoit à notre tête une hache à la main, pour nous faciliter le paſſage. Il étoit ſuivi de deux autres armés de fuſils pour protéger le reſte de la troupe contre les bêtes ſauvages; enfin venoit toute la compagnie. Le Capitaine formoit ce que vous appelez, je crois, *l'arriere-garde*; il avoit auſſi un fuſil pour nous mettre à couvert de toute attaque par derriere. Nous étions au nombre de quatorze, & nous marchâmes ainſi juſqu'au ſoir, ſans voir autre choſe que quelques oiſeaux & quelques autres animaux inconnus.

Nous paſſâmes la nuit ſous des arbres; tout autre abri nous auroit été inutile dans une pareille ſaiſon, & ſous un climat, où, pendant le jour nous avions eu tant à ſouffrir de la chaleur.

J'oubliois de vous dire que mon bon ami

couchoit toujours ſur la terre auprès de moi, & ne ceſſoit de m'aſſurer qu'il ſeroit mon défenſeur, ſi quelqu'un des Matelots oſoit m'inſulter. Mais il faut en convenir pour leur honneur, je n'eus jamais à me plaindre, de leur part, que de quelques expreſſions peu décentes, qui provenoient plutôt de leur ignorance & de la groſſiéreté de leur éducation, que d'aucun mauvais principe ou d'aucune envie de m'offenſer.

CHAPITRE IX.

Evénemens inouis qui peuvent paroître incroyables à ceux qui n'ont pas lu beaucoup de voyages, & que le Lecteur eſt maître de croire ou de révoquer en doute.

LE lendemain, après avoir marché quelque tems, un de nos matelots s'écria qu'il découvroit une ville ſur notre gauche; un autre regardant attentivement du même côté, dit qu'il la voyoit ſe mouvoir : effectivement elle venoit vers nous.

Nous vîmes bientôt que ce que nous prenions pour une ville étoit un animal d'une groſſeur prodigieuſe, & de la forme d'un éléphant, mais infiniment plus énorme. Cet animal, en s'approchant, nous remplit de terreur; les deux tempêtes que j'avois eſſuyées m'avoient cauſé moins d'effroi : j'avois moins appréhendé d'être engloutie par l'impitoyable Océan, que je ne craignois d'être dévorée par ce monſtre, qui faiſoit retentir tout le bois de ſes mugiſſemens. Il étoit impoſſible de lui échapper; la fuite auroit été inutile, & nos compagnons n'avoient pas le tems d'examiner par quels moyens ils pourroient ſe défendre.

Nos deux fuſiliers ſe déterminerent alors à tirer en même tems, l'un, à l'œil droit,

& l'autre, à l'œil gauche de l'animal. Ils exécuterent cette réſolution hardie avec un tel ſuccès, que ce coloſſe fut auſſitôt privé de la vue. Ce fut pour nous l'événement le plus heureux; l'animal ne put réſiſter à la douleur de ſa bleſſure, & ſe laiſſa tomber.

Mon ami étoit d'avis qu'on partît promtement, de peur que quelques autres animaux ſemblables ne vinſſent au ſecours de celui-ci, ce qui pouvoit nous être funeſte; mais la curioſité des matelots étoit inſatiable. Ils jurerent qu'ils iroient au monſtre, & qu'ils vouloient le conſidérer de plus près: ils croyoient l'avoir bleſſé à mort; mais il auroit été auſſi aiſé d'abattre d'un coup de mouſquet le château de Windſor, que de tuer un animal qui reſſembloit aſſez à ce vaſte édifice, & par ſa figure, & par ſon étendue.

Je friſſonne au ſouvenir de ce que j'ai à vous raconter, & je le regarde réellement comme l'exemple le plus extraordinaire qu'on puiſſe donner de l'intrépidité de nos gens de mer. Un de nos fuſiliers s'avança vers la bête, qui étoit couchée de ſon long ſur la terre, & voyant qu'elle avoit la gueule ouverte, il entra directement dans ſon goſier. S'il n'eût pas déclaré auparavant ſon deſſein à ceux qui étoient auprès de lui, nous euſſions cru qu'il avoit été dévoré. Nous le regardâmes donc comme un

fou, qui s'étoit dévoué volontairement & ſans néceſſité à la mort.

Nous ne comptions plus le revoir, lorſque nous entendîmes comme de loin un coup de fuſil. Un des aſſiſtans nous aſſura que le bruit venoit de l'intérieur de l'animal; dans l'inſtant nous vîmes ſortir de ſa gueule une riviere de ſang, & bientôt après notre brave matelot ſortit auſſi de ſon corps, mais par une autre iſſue, que je ne ſaurois nommer. Il nous apprit qu'il avoit appuyé le bout de ſon fuſil contre le cœur du monſtre, & qu'il l'avoit percé de deux balles : ce coup avoit produit l'effet qu'il en attendoit, & l'animal étoit ſans vie.

Dès que le ſang eut ceſſé de couler, toute la compagnie entra à la file dans le cadavre; pour moi, ſoit que je regardaſſe cette démarche comme une indécence, (le monſtre étoit mâle), ſoit que j'euſſe peur de gâter mes habits, je ne pus jamais me réſoudre à faire comme les autres. Deux de nos gens lui arracherent le cœur avec bien de la peine; nous en fîmes griller un petit morceau : mais la chair en étoit fade & plus coriace que celle du plus mauvais bœuf.

Je n'ai garde de prendre congé de cet animal, ſans vous faire obſerver qu'on trouva dans ſon eſtomac un lion encore tout entier, & qu'il venoit apparemment

de dévorer dans le moment où nous l'avions rencontré.

Nous quittâmes enfin le monſtre ; & à meſure que nous avançions dans le bois, nous découvrîmes pluſieurs animaux connus, tels que des lions, des loups & des tigres.

Je ne dois pas paſſer ſous ſilence un énorme ſerpent que nous vîmes le troiſieme jour de notre marche : il reſſembloit, par ſa couleur & par ſa forme, à un ſerpent ordinaire ; mais il étoit ſi long, qu'il s'étendoit à plus d'un quart de mille. Sa groſſeur ne répondoit pas à ſa longueur ; il étoit à-peu-près ſix fois auſſi gros qu'un bœuf. Cet animal nous auroit aſſurément cauſé quelque chagrin ; mais, quoiqu'il fît un petit mouvement quand nous paſſâmes près de lui, il étoit heureuſement endormi, & ne nous apperçut point.

Ce même jour nous tuâmes un oiſeau aſſez ſemblable à une alouette, mais beaucoup plus gros ; il ne peſoit guere moins que trente ſtones (1) : nous en apprêtâmes une partie pour notre dîner ; il avoit un fumet ſi excellent, qu'il excita mon appétit : ce fut la premiere fois que je mangeai avec plaiſir.

(1) Sorte de poids dont ſe ſervent ſur-tout les Bouchers, & qui varie ſelon les Villes où l'on en fait uſage ; à Londres il eſt de huit liv.

Le lendemain nous apperçûmes du feu à peu de diſtance ; ce qui nous fit croire que nous étions près de quelqu'habitation. Mais en nous approchant, nous vîmes un oiſeau ſuperbe qui alloit expirer dans les flammes ; ce ne pouvoit être que le fameux Phénix, dont on a tant parlé & que l'on connoît ſi peu. Nous ne voulûmes pas permettre qu'un animal ſi rare fût entiérement conſumé. Nous le tirâmes du feu ; & bien déterminés à goûter d'un mêts auſſi précieux, nous le plumâmes, & le fîmes rôtir, mais nous trouvâmes que ſa chair, loin d'être délicieuſe, étoit on ne peut pas plus dégoûtante. Le Capitaine le fit jetter de nouveau dans le feu, pour ne pas déranger la maniere dont cet oiſeau perpétue ſon eſpece.

Notre viande ſalée nous avoit manqué ; nous n'avions plus pour vivre que le reſte de notre alouette. Il y avoit bien de quoi nous nourrir pendant un mois, ſi nous euſſions pu la conſerver ; mais comme nous n'avions point de ſel, la chaleur exceſſive du climat la rendit bientôt auſſi inſupportable au goût qu'à l'odorat. Alors la mort ſe préſenta à nos yeux ſous une forme plus épouvantable qu'elle n'avoit encore fait ; il falloit s'attendre à périr ſans reſſource par la famine. Toutes nos proviſions étoient conſommées, & nous nous flattions vainement de trouver des traces de quelque

créature humaine, dont nous avions peut-être plus de danger à craindre, que de ſecours à eſpérer.

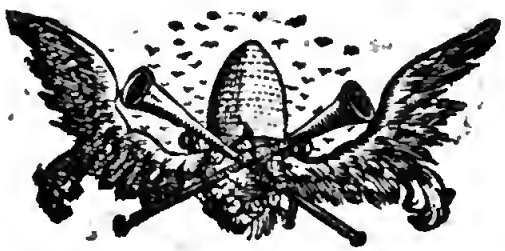
Nous avions marché pendant deux jours ſans manger, quand, en ſortant du bois, nous vîmes devant nous quelque choſe qui reſſembloit aux fameux cailloux de Wilſhire; nous trouvâmes que c'étoit un plant de courges, mais ſi groſſes, qu'aucun de nous n'auroit pu en manger une ſeule en deux mois. Nous en ôtâmes la peau, & chacun s'en fit un abri contre les rayons brûlans du ſoleil: la nourriture qu'elles nous fourniſſoient n'étoit ni agréable, ni ſolide.

Nous quittâmes cet endroit, & nous arrivâmes au pied d'une montagne eſcarpée.

La fatigue du voyage, la chaleur & la faim, m'avoient tellement accablée, que je me jettai par terre, ſans pouvoir aller plus loin. Un des matelots grimpa légérement ſur la montagne, & nous fit entendre, par le moyen d'un porte-voix, qu'il voyoit une ville, & qu'elle n'étoit pas éloignée de nous. Cette nouvelle me ranima, & me donna tant de courage, qu'avec le ſecours de mon bon ami & d'un autre de nos compagnons, je parvins enfin au ſommet de la montagne; mais je me fatiguai au point que je n'avois pas la force de me ſoutenir, & que je fus obligée de me coucher une ſeconde fois ſur la terre.

On ne put m'engager à deſcendre au

travers d'un bois touffu dans la plaine, au bout de laquelle il paroiſſoit à la vérité quelques maiſons, mais beaucoup moins près que le matelot ne nous l'avoit aſſuré. Cette petite diſtance, comme il l'appeloit, me ſembloit être de plus de vingt milles, & je crois que je ne me trompois guere dans mon calcul.



CHAPITRE X.

Surpriſe de Madame Francœur. Tentatives inutiles. Secours ineſpéré.

LE Capitaine nous déclara très-nettement qu'il vouloit marcher ſans délai vers la Ville; il fut ſecondé par tout l'équipage : mais comme je n'étois pas encore en état de faire ce trajet, mon ancien ami proteſta qu'il ne m'abandonneroit point, qu'il reſteroit à ma garde, & qu'auſſi-tôt que je me ſerois rafraîchie, il m'accompagneroit à la Ville, d'où le Capitaine nous promit de ne point partir, que nous n'y fuſſions arrivés.

Ils ne nous eurent pas plutôt quittés, qu'après avoir remercié mon protecteur de ſa complaiſance, je me livrai au ſommeil. J'aurois dormi plus long-tems, ſi je n'avois été éveillée en ſurſaut par mon gardien qui me ſerroit vivement la main. Je crus d'abord que c'étoit pour m'avertir de quelque danger de la part des bêtes féroces. Je me trompois : un motif plus tendre en étoit la cauſe; un joli homme étoit l'unique bête féroce que j'euſſe à craindre.

Il commença par me découvrir ſa paſſion avec plus de feu que mes deux premiers amans; mais ſans emportement & ſans fureur. De mon côté je lui fis les remontran-

ces les plus fortes & les reproches les plus amers : excepté l'infame Wild, je n'avois jamais traité perſonne avec tant de hauteur. Je lui dis qu'il étoit l'homme du monde le plus mépriſable & le plus perfide, puiſqu'en cachant ſes deſſeins criminels ſous le maſque de la vertu & de l'amitié, il leur ajoutoit encore un nouveau degré d'horreur; qu'il étoit de tous les mortels celui que je déteſtois le plus, & que, quand même je ſerois capable de me livrer à des deſirs illicites, ce ne ſeroit jamais un malheureux tel que lui qui jouïroit de mon déshonneur.

Il prit aſſez ſur lui pour ne pas s'irriter de mes invectives : il n'avoit pu me gagner par ſes flatteries ; il tenta de me ſéduire par des préſens. Il découſit la doublure de ſa camiſole, & en tira quelques pierreries. Je les ai conſervées, dit-il, au milieu de mille dangers ; je ſerois trop heureux ſi vous daigniez les accepter comme un témoignage de mon amour. Je les repouſſai pluſieurs fois avec indignation ; enfin jettant les yeux par haſard ſur un collier de diamans, une penſée plus promte que l'éclair s'éleva dans mon eſprit : je reconnus dans le moment le même collier que vous aviez vendu à ce maudit Comte, qui a été la cauſe de tous nos malheurs.

La ſurpriſe où je fus en voyant ces pierreries, troubla d'abord toutes mes idées, & m'empêcha d'examiner quel pouvoit être

celui qui me les offroit; mais en réfléchiſſant ſur cette avanture, je devinai bientôt que c'étoit le Comte lui-même, cet indigne inſtrument de la barbarie de Wild. O mon Dieu! dans quelle ſituation me trouvai-je alors! Comment pourrois-je vous exprimer le tumulte des paſſions qui agiterent mon cœur.

Heureuſement j'étois inconnue à ce perfide, & il n'étoit pas poſſible qu'il eût le moindre ſoupçon à mon égard. Il ne manqua pas d'attribuer l'air d'intérêt avec lequel je regardois ces bijoux, à un fort mauvais motif. Il voulut profiter de cette découverte prétendue, & crut qu'il parviendroit à ſes fins, en ſe conduiſant envers moi avec toute la douceur dont il étoit capable.

Mes craintes étoient un peu calmées: j'étois déterminée à lui faire les plus belles promeſſes du monde; j'eſpérois le perſuader ſi bien de ma ſenſibilité pour les préſens, que je pourrois peut-être l'amuſer juſqu'au retour du Capitaine & de l'équipage, qui, comme j'en étois convaincue, n'auroient pas manqué de me mettre à couvert de ſes pourſuites, & de m'aſſurer même la reſtitution de ce qui vous avoit été ſi cruellement dérobé. Mais, hélas! que je fus trompée dans mon attente!.... Madame Francœur voyant ſur le viſage de ſon mari les marques de la plus vive inquiétude, s'écria: O mon ami!

ami ! ne craignez rien.... je vais bientôt vous délivrer de vos allarmes.

Dès qu'il vit que j'éludois ſes prieres & ſes ſoupirs, il changea de manieres : il prit un air menaçant, & bien différent de celui qu'il avoit affecté juſqu'alors ; il jura que je ne le tromperois pas auſſi aiſément que le Capitaine ; que la fortune lui avoit offert une occaſion favorable ; qu'il ne ſeroit pas aſſez ſot pour n'en pas profiter. Il finit par me dire, en faiſant des imprécations horribles, qu'il vouloit dans cet inſtant même ſe ſatisfaire.

Je ſentis alors combien la réſiſtance étoit inutile : il me prit entre ſes bras, & ſe mit en devoir de me faire violence. Je criois de toutes mes forces, quoique je n'euſſe preſqu'aucune eſpérance d'être ſecourue, lorſque tout-à-coup il ſortit du bois une eſpece de fantôme, que l'agitation où j'étois ne me permit pas de reconnoître pour un homme ; mais quand ç'eût été l'animal le plus farouche, j'aurois été charmée qu'il nous eût dévorés tous deux. Je ne m'apperçus qu'il avoit un fuſil, qu'au moment que mon raviſſeur, frappé d'un coup terrible, tomba à mes pieds. Auſſi-tôt il s'approcha de moi, & me dit, en François, qu'il étoit fort aiſe d'avoir pu ſi heureuſement me ſecourir.

Il étoit tout nud, à l'exception des pieds & du milieu du corps : on l'auroit pris pour une bête fauve, tant il étoit velu ; & je le

trouvai ſi hideux, que l'amitié qu'il m'avoit fait paroître & la politeſſe de ſa conduite ne pouvoient abſolument diſſiper la frayeur que me cauſoit ſa figure. Je crois qu'il le ſentit : car il me pria de n'avoir point de peur, en m'aſſurant que, quel que fût le motif qui m'eût amenée en cet endroit, je devois remercier Dieu d'y avoir rencontré un homme en qui je pouvois être perſuadée que je trouverois tous les égards & toute la protection dont j'aurois beſoin.

J'avois eu, dans mon trouble, aſſez de préſence d'eſprit pour m'emparer de l'écrin que mon voleur, en tombant, avoit laiſſé échapper de ſes mains, & je l'avois mis dans ma poche, avant qu'il eût repris ſes ſens.

Comme je paroiſſois extrêmement fatiguée, mon libérateur voulut m'engager à venir me rafraîchir ſous ſa hutte, qui n'étoit qu'à quelques pas de là. Quand même ſes manieres auroient été moins polies & moins obligeantes, ma ſituation déſeſpérée ne me laiſſoit pas le choix de ce que j'avois à faire. L'alternative ne pouvoit être douteuſe : il falloit, ou me confier à un homme, qui, malgré ſon extérieur ſauvage, ſembloit n'avoir en vue que de me rendre ſervice, & qui du moins, ſi c'étoit un traître, ne m'avoit point encore convaincue de ſa perfidie ; ou reſter avec un autre que je connoiſſois parfaitement pour le ſcélérat le plus déteſtable.

Je m'abandonnai donc à ſa conduite, &, les larmes aux yeux, je le ſuppliai d'avoir pitié de mon innocence.

Il me répondit que l'inſulte dont il venoit d'être témoin, & que j'avois éprouvée ſans doute de la part de quelqu'un qui avoit trahi ma confiance, juſtifioit aſſez mes ſoupçons ; mais que je pouvois ſécher mes pleurs, & qu'il me convaincroit bientôt que tous les hommes ne penſoient pas de la même façon. Ses paroles, & la douceur dont il les accompagnoit, me donnerent quelque conſolation. J'étois auſſi fort contente d'avoir recouvré nos pierreries par un accident qui me faiſoit voir que la Providence s'intéreſſoit en ma faveur.

Nous marchâmes enſemble vers la hutte, ou plutôt vers la caverne : car elle étoit ſous terre, dans le flanc d'une montagne. La ſituation en étoit agréable, & de la porte on découvroit une large plaine & la Ville dont je vous ai parlé. Dès que je fus entrée, il me fit aſſeoir ſur un banc de gazon qui lui tenoit lieu de chaiſes, & me préſenta des fruits que produiſoit ce terrein inculte, & dont quelques-uns répandoient une odeur charmante. Il me ſervit auſſi de la viande cuite au four, & qui reſſembloit un peu à de la venaiſon. Il tira enſuite une bouteille d'eau-de-vie, en me diſant qu'il l'avoit toujours gardée depuis qu'il s'étoit établi dans cet endroit, il y avoit plus de trente

ans ; que pendant tout ce tems là il ne l'avoit pas débouchée, parce que ſa boiſſon n'étoit que de l'eau, & qu'il avoit réſervé cette bouteille pour lui ſervir de cordial dans une maladie ; mais que, graces à Dieu, il n'en avoit point encore eu beſoin. Il m'apprit alors qu'il étoit François ; qu'il avoit été jetté ſur cette côte avec ſa femme qu'il aimoit tendrement, mais qu'il n'avoit pu empêcher de périr ; que ce malheur l'avoit fait réſoudre à ne jamais retourner dans ſa Patrie, mais à vivre en Hermite, & à ſe livrer entiérement à la priere & aux bonnes œuvres, dans l'eſpérance de revoir un jour ſa chere femme dans le Ciel, où il étoit perſuadé qu'elle jouiſſoit de la béatitude, & qu'elle intercédoit pour lui. Il me dit qu'il avoit donné ſa montre au Roi du Pays, qu'il me repréſenta comme un homme juſte & bienfaiſant, pour un fuſil, de la poudre & du plomb ; qu'il s'en ſervoit plutôt contre les bêtes féroces, que pour ſe procurer de la nourriture, puiſqu'il vivoit principalement d'herbes & de légumes : il ajouta encore pluſieurs circonſtances que je pourrai vous raconter quelque jour. Enfin il ranima toutes mes eſpérances, en me promettant de me conduire à un Port où abordoient communément les vaiſſeaux deſtinés à la traite des Negres, & où je trouverois aiſément moyen de me rembarquer pour repaſſer en Angleterre. Malgré tout ce que

j'avois éprouvé ſur la mer, je me faiſois un plaiſir de pouvoir m'y expoſer de nouveau pour revoir enfin mes enfans & le meilleur des maris.

L'idée que m'avoit donné mon libérateur, du caractere des habitans & du Roi de la Ville que nous voyons au-deſſous de nous, me fit deſirer d'y aller, ſur-tout parce que j'eſpérois y voir le Capitaine & les Matelots, qui en avoient toujours uſé à mon égard avec beaucoup d'humanité, & avec qui, malgré toute la politeſſe de l'Hermite, j'aurois été plus tranquille, que je n'avois lieu de l'être tête-à-tête avec un ſeul homme.

Mais il me conſeilla de ne point entreprendre un voyage ſi pénible, avant que de m'être bien repoſée. Il m'invita à me coucher ſur un lit de verdure, en me diſant qu'il alloit ſortir de la caverne, & qu'il reſteroit à la porte pour me garder. J'acceptai la propoſition, mais je fus long-tems ſans m'endormir. Enfin la fatigue l'emporta ſur mes craintes, & je goûtai quelques heures de ſommeil. Je trouvai, en m'éveillant, mon fidele gardien à ſon poſte, & prêt à recevoir mes ordres. Cette façon d'agir m'inſpira de la confiance, & je le priai de nouveau de vouloir bien deſcendre avec moi à la Ville.

Il me répondit qu'il ſeroit mieux de prendre un peu de nourriture avant que de faire

une route qui étoit beaucoup plus longue qu'elle ne paroiſſoit. J'y conſentis, & il me ſervit des fruits en plus grande quantité & de meilleure eſpece que ceux de la veille.

Après que je me fus raſſaſiée, je lui reparlai de mon voyage : il perſiſta à m'en diſſuader, en m'aſſurant que je n'étois pas encore aſſez forte, que je ne pouvois être nulle part plus en ſûreté que dans ſa caverne; & que, pour lui, il ne connoiſſoit pas de plus grand bonheur, que de paſſer ſa vie avec moi ; il ajouta, en ſoupirant, que c'étoit un bonheur qu'il eſtimoit mille fois plus que tous les tréſors de la fortune.

Vous imaginez bien que je commençai à concevoir quelques ſoupçons ; ils ſe changerent bientôt en certitude. L'Hermite ſe jetta à mes pieds, & m'avoua qu'il brûloit d'amour pour moi. Je ſerois morte de déſeſpoir, s'il ne m'eût fait en même-tems mille proteſtations qu'il n'employeroit jamais que les prieres, & qu'il aimeroit mieux périr de la mort la plus cruelle, que d'obtenir la plus grande félicité, en m'affligeant & en devenant un ſujet de pleurs pour deux beaux yeux qui étoient, diſoit-il, les aſtres dont l'influence favorable pouvoit ſeule le faire jouir de la vie, ou plutôt l'engager à la ſupporter.... Madame Francœur alloit ſans doute répéter beaucoup d'autres complimens de cette eſpece, lorſqu'un bruit horrible, qui ſe fit entendre à la porte, & qui

allarma tout le monde, interrompit le fil de ſa narration.

Je ne puis donner à mon Lecteur une plus juſte idée de ce vacarme, qu'en le priant de ſuppoſer, pour un moment, que j'euſſe les cent langues que deſiroit autrefois un Poëte, & que toutes ces langues ſe fiſſent entendre en même-tems, en criant, en grondant, en beuglant, en jurant, en mugiſſant, en exprimant enfin toutes les articulations différentes dont cet organe eſt ſuſceptible.

CHAPITRE XI.

Bruit horrible, & quelle en étoit la cauſe.

MAIS quelque grande idée que le Lecteur puiſſe concevoir de ce tintamarre, il le trouvera encore fort au-deſſous du ſujet qui l'avoit fait naître, quand il ſaura que notre Héros, je rougis de l'avouer, venoit de découvrir une injure faite à ſon honneur dans le point le plus ſenſible. En un mot, mon cher Lecteur, car il faut que vous le ſachiez, il avoit ſurpris Fireblood entre les bras de ſa charmante Lettice.

Tel qu'un généreux taureau, qui, pour avoir été long-tems dans le même pâturage avec un grand nombre de géniſſes, a contracté l'habitude de croire qu'elles lui appartiennent; s'il voit un autre taureau en courtiſer quelqu'une à ſon paſſage, il beugle d'une maniere épouvantable, il aiguiſe ſes cornes, menace ſon rival d'une promte vengeance, & effraye tout le voiſinage par ſes mugiſſemens. Ce fut avec autant de vacarme, ce fut avec des menaces auſſi terribles, que Wild exhala ſa fureur, & répandit l'épouvante dans toute la priſon. Long-tems on n'entendit que des ſons que la rage empêchoit d'articuler. Ainſi, dans un jour de viſite, quatorze ou quinze fem-

mes, avec un fauſſet délicat, à la vérité, mais aigre & perçant, babillent toutes à la fois ſur cent ſujets différens. Tous ces ſons n'en forment qu'un ſeul, qui remplit nos oreilles, & ne porte à notre eſprit aucune idée diſtincte. Enfin quand il fut hors d'haleine, & que la raiſon commença à prendre le deſſus, ces mots ſe firent un paſſage au travers de ſes gencives; car pour des dents il ne lui en reſtoit plus, il les avoit perdues d'un coup de patin dans un combat ſingulier contre une Amazone de Drury.

(1) Un homme d'honneur! cela convient-il à un ami? devois-je m'attendre que tu ferois jamais une telle tache aux loix de l'honneur, toi à qui j'avois ſi bien appris à marcher dans ſes ſentiers? que n'as-tu choiſi une autre maniere de trahir ma confiance? je te le pardonnerois. Mais ce que tu m'as fait, c'eſt un coup de poignard, c'eſt une bleſſure mortelle, c'eſt un outrage qu'on ne ſauroit effacer: car la perte d'un camarade que j'aimois, & d'une femme plus chere à mon cœur que ma propre vie, n'eſt pas ſeulement ce que je déplore; ce qui me déſeſpere, c'eſt que cette perte eſt accompagnée du déshonneur & de l'infamie. Le ſang des Wilds, qui, depuis tant

(1) Il n'a pas été poſſible de nous communiquer le commencement de ce diſcours, par la raiſon que nous avons alléguée ci-deſſus.

de générations, nous a été tranſmis avec une pureté non interrompue; ce ſang eſt aujourd'hui impur & ſouillé. Voilà ce qui fait couler mes larmes; voilà ce qui cauſe ma douleur: une pareille injure eſt irréparable, & ne ſauroit ſe pardonner avec honneur.

C'eſt donc pour votre honneur, interrompit Fireblood, que vous faites tout ce tapage? Si le tort que j'ai fait à votre ſang eſt tout ce qui vous chagrine, vous n'avez aucune raiſon de vous plaindre; car enfin mon ſang vaut bien le vôtre.

Vous n'avez pas, reprit Wild, la moindre idée de l'honneur; vous ne concevez pas combien il eſt chatouilleux & ſenſible dans les deux ſexes: il eſt ſi délicat, que le ſouffle le plus leger ſuffit pour le détruire.

Eh bien, repliqua Fireblood, je vais vous prouver, par vos propres paroles, que je n'ai point endommagé votre honneur. Ne m'avez vous pas dit cent fois que l'honneur d'un homme conſiſtoit à ne point recevoir d'affront d'un autre homme, & celui d'une femme, à ne point écouter de fleurettes de notre part. Or, ſi je ne vous ai point fait d'affront, comment ai-je attaqué votre honneur?

Mais tout ce qui eſt à une femme, s'écria Wild, n'appartient-il pas à ſon mari? l'honneur de ſa femme lui eſt auſſi cher

que le ſien propre, & vous ne pouvez faire injure à l'un ſans faire injure à l'autre. Qu'eſt-il beſoin que je vous rappelle combien vous m'avez cruellement offenſé à cet égard ? toute la priſon le ſait déja, & toute la Ville en ſera bientôt informée. J'aurai recours contre ma femme à quelque bon Avocat, & je diminuerai, autant que je le pourrai, mon déshonneur, en me ſéparant d'avec elle. Quant à vous, Monſieur, vous ſaurez de mes nouvelles à Veſtminſter-Hall; vous y apprendrez comment on répare de telles breches, & comment on ſe vange d'un pareil affront.

Parbleu, répondit Fireblood, je ne vous crains point; &, de tout ce que vous me dites, je n'en crois pas un mot.

Oh ! reprit Wild, ſi vous m'inſultez perſonnellement, je ſais un autre moyen de vous en punir. A ces mots il s'élança contre Fireblood, & lui donna un ſoufflet; le jeune homme lui ripoſta de la même maniere : notre Héros & ſon ami en vinrent aux coups, avec pourtant quelque difficulté, parce que leurs chaînes & les fers qu'ils avoient aux pieds mettoient obſtacle à leur courage. Ils ne s'étoient pas encore fait grand mal, quand on les ſépara. Nos champions, après s'être promis tout bas, que, s'ils ſurvivoient aux prochaines Seſſions, & s'ils pouvoient échapper à la potence, ils ſe donneroient réciproquement ſatisfaction

les armes à la main, ſe quitterent, & la priſon recouvra auſſi-tôt ſa premiere tranquillité.

Alors la compagnie pria Madame Francœur de reprendre ſon récit, ce qu'elle fit, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XII.

Concluſion des avantures de Madame Francœur.

Si je ne me trompe, lorſque j'ai été interrompue, je commençois à vous rapporter les complimens que me faiſoit l'Hermite. Vous les finiſſiez, Madame, à ce que je crois, lui dit le Magiſtrat. Vous avez raiſon, répondit-elle, & je ne prendrois aſſurément aucun plaiſir à vous les répéter une ſeconde fois. L'Hermite les termina donc en me diſant, que, quoique je fuſſe à ſes yeux la femme du monde la plus charmante, quoique j'euſſe aſſez d'attraits pour tenter un Saint, & lui faire abandonner les ſentiers de la vertu, ma beauté lui inſpiroit cependant pour moi une affection trop tendre, pour qu'il cherchât à ſatisfaire ſes deſirs en me rendant malheureuſe; que ſi j'étois aſſez cruelle pour rejetter des vœux auſſi purs, & pour ne pas vouloir mener une vie ſolitaire avec un homme qui s'efforceroit par toutes ſortes de moyens de faire mon bonheur, je n'avois à appréhender aucune violence, & que j'étois actuellement auſſi libre qu'en France ou en Angleterre.

Je lui répondis avec la même franchiſe,

& j'ajoutai que, comme il marquoit un grand reſpect pour la Religion, j'étois perſuadée qu'il ne pouſſeroit pas plus loin ſes ſollicitations, lorſqu'il ſauroit, que, quand même je n'aurois point d'autre raiſon à lui oppoſer, ma vertu ne me permettroit jamais de l'écouter ſur cet article, puiſque j'étois mariée... Il treſſaillit à ce mot, & garda quelque tems le ſilence: mais, revenu de ſon étonnement, il me dit d'abord qu'il étoit incertain que mon mari vécût encore, & que le contraire étoit vraiſemblable. Il me parla enſuite du mariage, comme d'un ſimple Contrat civil, & me fit ſur ce ſujet des raiſonnemens qui ne valent pas la peine que je vous les rapporte.

Il devenoit en même-tems ſi vif & ſi importun, que je ne ſais où ſa paſſion auroit pu le porter, ſi dans ce moment trois de nos Matelots n'euſſent paru à quelque diſtance de la caverne. Je ne les eus pas plutôt apperçus, que je fus tranſportée de joye. Je lui dis que mes compagnons venoient me chercher, & que j'allois prendre congé de lui, en l'aſſurant que je me ſouviendrois toujours, avec la plus vive reconnoiſſance, de tous les ſervices que j'avois reçus de ſa généroſité. Il pouſſa un profond ſoupir, & me ſerrant tendrement la main, il m'embraſſa avec ardeur, & me dit qu'il ſe ſouviendroit auſſi lui-même que j'étois venue chez lui le dernier jour de ſa vie, & qu'il

n'auroit pas demandé mieux que d'en paſſer tout le reſte avec une perſonne dont les beaux yeux avoient enflammé.... Mais je crains, Meſſieurs, que vous n'imaginiez que nous autres femmes nous aimions à nous rappeler les complimens qui nous regardent; ainſi trouvez bon, s'il vous plaît, que je n'en diſe pas davantage.

Enfin les Matelots étant arrivés, je le quittai, non ſans avoir quelque compaſſion de la peine qu'il eut à ſe ſéparer de moi, & je partis avec mes compagnons.

Nous n'avions pas fait vingt pas qu'un des Matelots dit à ſon camarade: parbleu, Jacques, qui ſait ſi ce drôle-là n'auroit pas quelque choſe de bon à boire dans ſa caverne? Je répondis innocemment que le pauvre malheureux n'avoit rien qu'une bouteille d'eau-de-vie. Il a de l'eau-de-vie! répondit le Matelot; oh! ma foi, nous en goûterons. En parlant ainſi ils retournerent chez l'Hermite, & me menerent avec eux.

Nous le trouvâmes étendu ſur la terre dans l'attitude la plus triſte & la plus déplorable. Je lui appris en François, (car les Matelots n'entendoient pas cette Langue) ce qu'ils venoient lui demander. Il marqua du doigt le lieu où étoit la bouteille, en leur diſant qu'ils étoient les maîtres de prendre tout ce qu'il avoit, & même ſa propre vie s'ils le jugeoient à propos. Les

Matelots chercherent dans toute la caverne, & n'y ayant rien trouvé qui en valût la peine, ils s'en allerent avec la bouteille, qu'ils vuiderent auſſi-tôt ſans m'en offrir une ſeule goutte.

Nous marchions vers la Ville, & je remarquai, chemin faiſant, qu'un de nos compagnons parloit tout bas aux autres en me regardant; mais ceux-ci lui répondirent: non, parbleu, le Capitaine ne nous le pardonneroit jamais; d'ailleurs nous avons aſſez de cela parmi les Négreſſes, & à tout prendre une couleur vaut bien l'autre. C'en étoit aſſez pour me cauſer de nouvelles appréhenſions; mais je n'entendis rien de plus pendant toute la route, & en moins de ſix heures j'arrivai à la Ville ſans aucun accident.

Auſſi-tôt que le Capitaine me vit, il me demanda ce qu'étoit devenu mon bon ami, c'eſt-à-dire, ce fripon de Comte. Je l'inſtruiſis de tout ce qui m'étoit arrivé: il me félicita ſur ma délivrance; & marquant toute l'horreur poſſible pour une action auſſi baſſe que celle de ce maraud, il jura que, s'il le rencontroit jamais, il lui couperoit la gorge: mais il y avoit toute apparence qu'il étoit mort du coup que lui avoit donné l'Hermite.

On m'introduiſit enſuite chez le Mayor, ou principal Magiſtrat du Pays, qui avoit envie de me voir. Je vais vous faire en

peu de mots la deſcription de ſa perſonne, & des fonctions de ſa Charge.

Ce Magiſtrat étoit choiſi, ſuivant la coutume, parce qu'il l'emportoit ſur les autres par la ſageſſe & par la bravoure. Son pouvoir étoit abſolu, tant que duroit ſon adminiſtration; mais à la moindre prévarication contre la juſtice & l'équité, il ſe trouvoit dans le cas d'être dépoſé. Les Anciens de la Nation s'aſſembloient une fois l'année, pour examiner ſa conduite. Outre le danger auquel l'expoſoit cet examen, qui étoit très-ſévere, ſon emploi exigeoit tant de ſoins & de peines, qu'il n'y avoit que la paſſion de commander, cette paſſion dominante dans le cœur des hommes, qui pût le faire rechercher: car, à proprement parler, il n'étoit autre choſe que l'eſclave de tous les habitans de cette Contrée. Il étoit obligé, en tems de paix, d'écouter les plaintes de ſes Sujets, & de leur rendre juſtice. Chacun pouvoit lui demander audience à tout moment, excepté pendant une heure qui lui étoit accordée pour dîner. Il mangeoit ſeul; & il étoit ſervi avec plus d'oſtentation & de cérémonie qu'aucun Monarque de l'Europe. Tout cet apparat n'étoit fait que pour frapper les yeux du Vulgaire, & pour inſpirer au Peuple la crainte & le reſpect. Mais de peur qu'il ne conçût quelque penſée trop orgueilleuſe, une eſpece de Bédeau avoit ſoin

de l'humilier, en lui donnant tous les ſoirs en particulier un petit coup de pied au derriere : de plus il portoit à ſon nez un anneau tel à-peu-près que celui que nous mettons à nos cochons, & autour de ſon cou une chaîne, qui ne reſſembloit pas mal à celles que portent nos Echevins. Je ſuppoſe que tout cela étoit emblématique, mais je n'en ai jamais pu apprendre la ſignification. Je trouvai chez ce Peuple beaucoup d'autres ſingularités, dont je vous ferai le détail à la premiere occaſion.

Le lendemain du jour où j'avois paru devant ce Prince, un de ſes Officiers, qu'on appelle Schah-Pinpach, vint me trouver ; & par le moyen d'un Interprête François, qui s'étoit mis aux gages de la Cour, il m'apprit que le Mayor avoit du goût pour moi, & qu'il m'offroit un préſent conſidérable, ſi je voulois répondre à ſes vœux. Telle étoit apparemment la coutume du pays, & la façon ordinaire d'y faire l'amour. Je rejettai le préſent, & je n'entendis plus parler de rien ; car, comme dans ce pays-là, ce n'eſt pas une choſe honteuſe pour les femmes de ſe rendre à la premiere propoſition, auſſi n'en reçoivent-elles jamais une ſeconde.

Il y avoit huit jours que j'étois dans la Ville, lorſque le Capitaine me dit que des priſonniers de guerre, qu'on gardoit ſur le bord de la mer, ſeroient inceſſamment ven-

dus à des Marchands, qui devoient les tranſporter en Amérique, & que, ſi je voulois profiter de cette occaſion, je ſerois la maîtreſſe de paſſer dans cette Contrée, & de là en Angleterre. Il me confia en même-tems, qu'il étoit lui-même dans la diſpoſition de partir avec eux; je conſentis ſur le champ à l'accompagner.

Le Mayor ayant ſu quel étoit notre deſſein, nous envoya chercher; &, ſans me dire un ſeul mot de ſon amour pour moi, il me fit préſent d'un riche bijou, mais d'un prix, à ce qu'il prétendoit, fort au-deſſous de ma vertu: il nous congédia enſuite, en me recommandant à Dieu, & après nous avoir fait fournir d'abondantes proviſions pour notre voyage.

Nous prîmes des mules pour nous & pour notre bagage, & le neuvieme jour nous parvînmes au rivage de la mer, où nous trouvâmes un vaiſſeau Anglois prêt à nous recevoir le Capitaine & moi avec les eſclaves. Nous nous enbarquâmes, & le lendemain nous fîmes voile par un bon vent vers la nouvelle Angleterre, d'où je me flattois que je pourrois repaſſer inceſſamment dans l'ancienne: mais la Providence me favoriſa bien au-delà de mes eſpérances; car le troiſieme jour de notre navigation, nous rencontrâmes un vaiſſeau de guerre qui s'en retournoit directement en Angleterre. Le Capitaine, touché de

compaſſion, voulut bien me recevoir ſur ſon bord. Je pris congé de mon compagnon : il continua ſa route dans le deſſein de paſſer enſuite à la Jamaïque, où demeuroient les propriétaires du bâtiment qu'il avoit commandé, & que nous avions vu périr ſous les flots. Pour moi je fus traitée avec la plus grande civilité : on m'aſſigna une petite chambre en particulier ; je mangeois tous les jours à la table du Capitaine, qui étoit véritablement un galant homme. Il me fit d'abord quelques propoſitions ; mais dès qu'il vit qu'elles étoient inutiles, il changea de conduite, & n'eut pour moi que ces égards flatteurs auxquels toutes les perſonnes de notre ſexe ſont ordinairement ſi ſenſibles.

Je n'eus dans mon paſſage aucune avanture digne de vous être racontée ; nous ſommes enfin arrivés à Graveſend, & le Capitaine m'a accompagnée dans ſa chaloupe juſqu'à la tour. Il n'y avoit gueres qu'une heure que j'étois arrivée, quand j'ai été témoin de cet événement, qui, tout affreux qu'il m'ait paru d'abord, ſe terminera, comme je l'eſpere, de la maniere la plus heureuſe pour nous, par les bons offices de l'homme du monde le plus juſte & le plus reſpectable. Je ne doute pas que nous ne ſoyons inceſſamment la preuve la plus complette d'une vérité que j'ai toujours regardée comme inconteſtable : c'eſt

que *tôt ou tard la Providence assure le bonheur de ceux qui s'attachent inviolablement à la vertu.*

Madame Francœur finit ainsi son histoire : elle avoit auparavant remis entre les mains de son mari les pierreries que le Comte lui avoit volées, & le diamant du Prince Africain, présent magnifique & d'une valeur inestimable.

Le bon Magistrat fut sensiblement touché de ce récit ; il plaignit ces deux époux des maux qu'ils avoient éprouvés ; il se félicita lui-même de tout ce qu'il avoit déja fait pour Francœur, & promit de travailler incessamment à faire annuller une Sentence, qui, comme il le voyoit clairement, n'étoit appuyée que sur une imputation fausse & calomnieuse.

tre lui : le jour de ſon jugement aprochoit; il s'y prépara, non pas tout-à-fait comme Socrate, en prenant patience & en ſe réſignant à la volonté de Dieu, mais en ſubornant le plus grand nombre de faux témoins qu'il lui étoit poſſible.

Au reſte, comme le ſuccès ne répond pas toujours à la ſageſſe des moyens que l'on employe, c'eſt avec moins de douleur que nous nous voyons forcés de convenir que notre Héros, malgré toute ſa prudence, malgré toutes les précautions qu'il avoit ſu prendre, fut convaincu & condamné à une mort qu'on ne pourra s'empêcher d'appeler honorable, ſi l'on conſidere, non-ſeulement les grands hommes qui en ont ſouffert une pareille, mais encore tous ceux qui ont eu l'honneur de la mériter. En effet, les Héros qui ont été aſſez malheureux pour n'avoir pu l'obtenir, ſemblent avoir tendu vainement pendant toute leur vie, à une fin à laquelle la Fortune, par des raiſons particulieres, n'a pas jugé à propos de les laiſſer parvenir. Wild fut donc condamné à être pendu; mais, quel que fût ſon deſtin, il avoit du moins de quoi ſe conſoler, en ſe rappelant qu'il avoit fait ce que,

Nec Judicis ira, nec ignis,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

Non, ni la colere d'un Juge, ni le feu,

ni le tems, qui vient à bout de tout, ne pourront jamais rien ſur des actions auſſi ſublimes.

Pour moi, j'avoue que je regarde ce genre de mort comme le plus convenable à un Héros; & j'oſe dire hautement, que ſi Alexandre le grand eût été pendu, cet incident ne diminueroit en rien le reſpect que je conſerve pour ſa mémoire. Pourvu ſeulement qu'un grand homme, dans le cours de ſa vie, exécute une quantité ſuffiſante d'actions pernicieuſes; pourvu qu'il ſoit dans le cas d'être maudit de la veuve, de l'orphelin & de tous ceux qu'il a opprimés & réduit à la mendicité, il importe peu de quelle maniere il ait terminé ſes jours, ſoit par le glaive ou par la corde. Le nom des grands hommes paſſera immanquablement à la poſtérité, & jouïra toujours de cette réputation qu'ils ont déſirée ſi ardemment, & qu'ils ſe ſont procurée avec tant de gloire : car, comme dit un grand Poëte,

La réputation ne provient pas plus des bonnes actions que des mauvaiſes. Ce jeune ambitieux qui brûla le temple d'Epheſe, ſurpaſſe en réputation le pieux imbécille qui avoit bâti cet édifice.

Notre Héros commençoit alors à ſoupçonner que la malice de ſes ennemis pourroit bien lui jouer quelque mauvais tour. Pour s'étourdir ſur le ſort qui ſembloit le menacer,

menacer, le ſort étoit ſon unique reſſource; aucun de ſes amis ne daignoit le conſoler dans ſes malheurs, & ſa femme, dont le jugement avoit été différé juſqu'aux prochaines Seſſions, n'étoit venue le voir qu'une ſeule fois. Elle l'avoit tellement fatigué, & lui avoit fait des reproches ſi cruels, qu'il s'étoit déterminé à prier le Geolier de ne la pas laiſſer entrer davantage. Le Chapelain de Newgate avoit eu avec lui de fréquentes conférences, & ce ſeroit un nouvel ornement pour notre hiſtoire, s'il nous étoit permis de rapporter tout ce que le bon homme lui débita dans cette circonſtance : mais malheureuſement nous ne pouvons donner à notre Lecteur que la ſubſtance d'une converſation particuliere que Wild mit auſſi-tôt après par écrit. Nous allons donc la tranſcrire dans la même forme & dans les mêmes termes que nous l'avons reçue : nous la regardons comme une des pieces les plus curieuſes qui puiſſent exiſter en ce genre.

CHAPITRE XIV.

Dialogue entre le Chapelain de Newgate, & M. Jonathan Wild. Matieres très-graves & ſavamment diſcutées.

LE CHAPELAIN.

BON jour, Monſieur : comment avez-vous paſſé la nuit ?

JONATHAN.

Parbleu ? fort mal ; je n'ai fait que rêver de pendus, & il ne m'a pas été poſſible de dormir une heure de ſuite.

LE CHAPELAIN.

Fy donc, Monſieur ! vous devriez être un peu plus réſigné que vous ne l'êtes ; je voudrois que vous fiſſiez plus d'uſage de mes inſtructions : il faudroit ſur-tout vous rappeler que, Dimanche dernier, à l'occaſion du Diable & de ſes Anges, je vous prouvai, ce me ſemble, aſſez évidemment que vous étiez vous-même un de ces Anges de Satan, & que le feu éternel devoit être votre partage dans l'autre monde. (1)

(1) Des vérités déplacées, & ſouvent ren-

JONATHAN.

Par ma foi, mon cher Docteur, toutes vos inſtructions m'ont été aſſez inutiles. A peine aviez-vous ouvert la bouche que je m'endormis; mais, dites-moi, eſt-ce pour me conſoler que vous me prêchez aujourd'hui cette doctrine ?

LE CHAPELAIN.

C'eſt pour vous porter à reconnoître vos fautes, & vous exciter par ce moyen à la repentance. Non, quand j'aurois toute l'éloquence de *Cicéron* ou de *Tullius*, je n'en aurois pas aſſez pour vous décrire les peines de l'Enfer & les délices du Paradis; tout ce que nous pouvons dire, c'eſt qu'elles ſont ineffables. Qui donc voudroit, pour des biens périſſables & fragiles, perdre un bonheur ſi parfait, & s'expoſer à des tourmens inconcevables & dont la ſeule penſée fait horreur ? Qui pourroit jamais ſe reſoudre à donner à ce dernier état la préférence ſur le premier ?

---

dues d'une maniere triviale, n'étoient guères propres à toucher le cœur d'un ſcélérat tel que Wild. Notre Auteur ſemble vouloir attaquer ici l'ignorance ou la mal-adreſſe de quelques-uns des Miniſtres ſubalternes de la Religion Anglicane.

JONATHAN.

Eh ! ſans doute, j'aimerois beaucoup mieux être heureux, que malheureux. Mais. . . . . .

LE CHAPELAIN.

Rien ne ſauroit être plus clair. Saint. . . . . .

JONATHAN.

Si . . . . . une fois convaincu . . . . Perſonne . . . . dont la vie . . . . au-lieu qu'il eſt ſûr que le Clergé . . . . . l'occaſion . . . . mieux reformé . . . . . toutes ſortes de vices . . . . . .

LE CHAPELAIN.

. . . . . Sont Athées . . . . . Déiſtes. . . . . Ari . . . . ciniens . . . . . pendus . . . . . brûlés . . . . . grillés . . . . . nés . . . . le Diab. . . . . ſes Ang. . . . . feu d'Enf . . . . . ternelle dam. . . . . tion.

JONATHAN.

Vous . . . . m'épouvanter ! mais . . . eſt, je n'en doute point, plus miſéricor-

dieux que . . . . . s . . . . . si je croyois tout ce que vous me dites, je mourrois, j'en ſuis ſûr, dans une horreur inexprimable.

LE CHAPELAIN.

Le déſeſpoir eſt un crime : vous êtes, il eſt vrai, en danger d'être damné ; mais il n'eſt point d'homme, à moins qu'il ne ſoit excommunié, dont le ſalut ſoit abſolument déſeſpéré.

JONATHAN.

Quoi je ne ſerois donc pas ſans eſpérance ! je vous crois & j'ai le plus grand intérêt du monde à vous croire : mais, quand même je n'aurois plus rien à eſpérer, mon courage ne m'abandonnera jamais, je veux mourir comme un. . . . . Qu'eſt-ce après tout que mourir ? ce n'eſt autre choſe, comme nous l'aſſure un Poëte, que d'aller habiter avec Platon, Céſar, ... & les autres fameux Héros de l'antiquité.

LE CHAPELAIN.

Vous appelez courage, ce qui n'eſt qu'aveuglement. Pour moi, ne vous en déplaiſe, j'aimerois mieux reſter éternellement ſur la terre, que d'aller de compagnie avec ces vieux Païens, qui certainement

ſont dans l'Enfer avec le Diable & ſes Anges. Quant à vous, vous avez beau faire ſemblant de ne le pas craindre, vous vous y trouverez plutôt que vous ne penſez. Que deviendront en ce moment vos plaiſanteries, vos bravades & vos quolibets? Vous ſeriez alors bien content, ſi vous pouviez acheter une ſeule goutte d'eau auſſi chere que vous ayiez jamais payé une bouteille de vin.

JONATHAN.

Ma foi, Docteur, vous penſez juſte. Eh bien! en attendant, ſi nous faiſions venir cette bouteille de vin?

LE CHAPELAIN.

Je ſerois bien faché de boire avec un Athée; je craindrois que le Diable ne fût de la partie; car, comme il ſait que vous êtes à lui, il pourroit être impatient de ſe ſaiſir de ſa proye.

JONATHAN.

Mais n'êtes-vous pas obligé, par votre état, de faire en faveur du méchant tout ce qui peut contribuer à ſa converſion?

LE CHAPELAIN.

Je déſeſpère de la vôtre, & par conſé-

quent je vous abandonne au Démon qui eſt tout prêt à vous emporter.

JONATHAN.

Quoi, Docteur ! vous ſeriez plus cruel envers moi, que mon propre Juge ? il a recommandé mon ame au Ciel, & ce ſeroit à vous à m'en montrer le chemin.

LE CHAPELAIN.

Les portes en ſont fermées pour quiconque oſe mal parler du Clergé.

JONATHAN.

Je reſpecte le Clergé ; je n'en ai blâmé que quelques membres, s'il s'en trouve dont la conduite ſoit répréhenſible, cela ne vous regarde pas, vous qui ſeriez depuis long-tems Evêque, ſi l'on n'acordoit qu'au mérite les dignités eccleſiaſtiques. On ne ſauroit voir ſans indignation, qu'un homme qui a autant de ſavoir & de talens ſoit réduit à en faire uſage dans une ſphere ſi étroite & ſi peu brillante, tandis que cent autres, qui ne vous valent pas, obtiennent les places les plus éminentes, & nagent dans les richeſſes.

LE CHAPELAIN.

Il faut l'avouer, il y a des méchans dans tous les ordres; mais il n'eſt permis de les cenſurer qu'en général. Je conviens que je pouvois eſpérer une place plus conſidérable; mais je ſais prendre patience, & me réſigner aux volontés du ciel. Je vous conſeille de faire de même; ſi vous pouviez une fois y parvenir, je ſuis perſuadé que vous obtiendriez miſéricorde. Vous êtes, ſans doute, un pécheur; mais vos crimes ne ſont pas de la derniere énormité. Vous n'êtes point un meurtrier; on ne peut vous accuſer de ſacrilège: & ſi vous êtes coupable de larcin, vous avez, ſur beaucoup de grands hommes de votre eſpèce, l'avantage d'expier en quelque façon vos injuſtices, par vos ſouffrances. C'eſt effectivement un bonheur pour vous, & pour tous ceux qui vous reſſemblent, qu'on découvre vos fautes, & que vous en ſoyez punis en ce monde. Ainſi donc, loin de déplorer votre deſtin en allant à la potence, vous devez vous réjouïr & treſſaillir d'allégreſſe. Car enfin je demande, ſi, pour un homme ſage, le ſort de ceux qui terminent leurs jours par la corde n'eſt pas plus digne d'envie que de pitié? Tout crime eſt puniſſable; le meurtre eſt le plus grand des crimes: il s'enſuit que celui qui l'a commis, eſt heureux lorſqu'il en eſt

puni. Si donc un homme qui a commis un meurtre eſt heureux en mourant pour l'expier, combien plus le devez-vous être, vous dont les crimes ſont bien moins odieux ?

JONATHAN.

Tout cela eſt vrai : mais buvons un coup de vin pour prendre courage.

LE CHAPELAIN.

Du vin ! ô Monſieur Wild ! qu'il me ſoit permis de vous le dire, rien n'eſt ſi trompeur que le courage qu'inſpire le vin. Si vous voulez boire, buvons plutôt une bouteille de punch ; c'eſt une liqueur que je préfère, parce qu'elle n'eſt blâmée nulle part dans la ſainte Ecriture, & qu'elle eſt bonne contre la gravelle ; maladie dont je ſuis cruellement tourmenté.

JONATHAN, *après avoir demandé du punch.*

Excuſez-moi, mon cher Docteur ; j'aurois dû me ſouvenir que le punch étoit votre liqueur favorite. Je ſais que vous ne touchez jamais au vin, tant qu'il y a du punch ſur la table.

LE CHAPELAIN.

Je l'avoue, je regarde le punch comme

préférable à toutes les liqueurs, & je ne puis vous diſſimuler que j'ai trouvé un peu mauvais que vous ayez parlé de vin, vous qui connoiſſez ſi bien mon goût.

JONATHAN.

Pour réparer ma ſottiſe, je boirai volontiers un coup de punch à votre future promotion à l'Epiſcopat.

LE CHAPELAIN.

Et moi je vous ſouhaiterai, en buvant, un bon *ſurſis*. Allons, mon ami, point de déſeſpoir : il vous reſte encore aſſez de tems pour penſer à la mort. Vous avez de bons amis qui probablement vous rendront ſervice ; j'ai vu donner des ſurſéances à bien des gens qui doivent s'y attendre infiniment moins que vous.

JONATHAN.

Mais ſi j'allois me flatter vainement de cette eſpérance, que deviendroit alors mon ame ?

LE CHAPELAIN.

Bon ! ſoyez tranquille ; j'en aurai ſoin, je vous en réponds. A propos, j'ai dans ma poche un ſermon, qui, dans la circonſtance préſente, peut vous être fort utile. Je ne vous vanterai point mon talent pour

la prédication : on ne doit jamais ſe glorifier des dons qu'on a reçus ; mais peut-être auroit-on quelque peine à trouver de pareils ouvrages. Puiſque nous n'avons rien de mieux à faire, en attendant le punch, je vais vous le lire, ſi vous le trouvez bon.

Le Chapelain lut effectivement ſon diſcours, dans lequel il prétendoit prouver que les Grecs, avec toute leur Philoſophie, n'avoient été que des imbéciles ; que Platon, Ariſtote, & les autres, étoient des bavards & des ſophiſtes follement attachés à des maximes ridicules, & que les préceptes de ces prétendus ſages devoient être regardés comme les Antipodes de la raiſon & du ſens commun. Il venoit de finir ſa premiere partie ; la ſeconde alloit commencer, quand on apporta le punch : &, malheureuſement pour nos Lecteurs, nous n'avons jamais pu engager M. Wild à nous communiquer la ſuite d'une converſation auſſi intéreſſante.

CHAPITRE XV.

Wild parvient au dernier point de la grandeur humaine.

LE jour approchoit où notre héros devoit enfin donner, en ſa propre perſonne, un exemple admirable de grandeur, en terminant ſa vie par l'action la plus noble & la plus capable d'immortaliſer un grand homme. Ce jour, qui devoit être celui de ſon exécution, ou, ſi vous l'aimiez mieux, de ſon triomphe, ou de ſon apothéoſe; alloit le mettre à portée d'enviſager la mort & la damnation ſans crainte, ou du moins ſans en laiſſer paroître aucune à l'extérieur. Fin vraiment digne de lui, & qu'on ne ſauroit trop ſouhaiter à tous les grands hommes de ſon eſpece : car rien n'eſt plus triſte que de voir la fortune, ſemblable à un poëte fatigué, négliger ſon cinquieme acte, manquer la cataſtrophe, & faire mourir d'une maniere commune & rampante un héros qui, dans le cours de la piece, a joué ſon rôle de façon à faire attendre aux ſpectateurs les plus éclairés, une fin diſtinguée, illuſtre & ſublime.

Mais elle avoit réſolu de ne pas commettre une pareille faute en cette occa-

ſion. Notre héros étoit trop ſon favori, & il méritoit trop de l'être, pour qu'elle le négligeât dans ſes derniers momens. En conſéquence, tous les efforts qu'on put faire pour lui obtenir une ſurſéance furent inutiles, & le nom de Wild fut inſcrit le premier ſur la liſte de ceux qui devoient être exécutés.

Dès qu'il n'eut plus aucune eſpérance, ſa conduite fut véritablement grande, & digne d'admiration. Loin de laiſſer échapper quelque marque d'abattement ou de repentir, ſes regards annonçoient la confiance & la hardieſſe. Il paſſa des heures entieres à boire avec ſes amis & le bon Chapelain dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Comme on lui demandoit, le verre à la main, s'il n'étoit pas effrayé de la mort qu'il alloit ſouffrir : *ma foi, non, répondit-il ; ce n'eſt qu'une danſe ſans muſique.* Une autre fois, comme quelqu'un lui marquoit combien il étoit affligé de ce qu'il appeloit ſon infamie, il dit avec beaucoup de magnanimité : *un homme ne peut mourir qu'une fois.* Un de ſes plus intimes amis lui donnant à entendre qu'il eſpéroit qu'il mourroit en brave homme, il enfonça fiérement ſon chapeau, & s'écria : *Morbleu ! y a-t-il quelqu'un qui en doute ?*

C'eſt aſſurément grand dommage pour la poſtérité, que nous ne puiſſions pas rappor-

ter toutes les belles choſes qui ſe débiterent alors, & ſur-tout celles que ſe dirent réciproquement notre Héros & ſon ſavant Conſolateur. Mais nous avons eu beau faire; il ne nous a pas été poſſible de rien trouver ſur ce ſujet, qui répondît à notre attente.

La veille de ce jour ſi glorieux pour notre Héros, ſa femme voulut le voir: il y conſentit. L'entrevue fut d'abord très-tendre de part & d'autre; mais elle ne continua pas de même. Madame Wild, à propos de leur ancienne méſintelligence, s'étoit malheureuſement aviſée de demander à ſon mari pourquoi il l'avoit traitée un jour avec tant de cruauté, en l'appelant Catin; ſi cette façon de parler convenoit à un galant homme, &, qui plus eſt, à un Gentilhomme? Notre Héros entra en fureur, & lui dit, en jurant, qu'il falloit qu'elle fût la plus mépriſable de toutes les Catins, pour venir lui reprocher dans de telles circonſtances un mot qui lui étoit échappé il y avoit ſi long-tems.

Certes, s'écria-t-elle, en pleurant à chaudes larmes, me voilà bien récompenſée d'avoir eu la fantaiſie de voir un pareil animal. J'ai du moins la conſolation, que ce ſera la derniere fois que j'éprouverai ſa brutalité. Oui, monſtre, je te rends graces de ce que, par une conduite auſſi outrageante, tu me mets dans le cas d'applaudir au ſort qui t'attend, & qui, par bonheur,

eſt inévitable. Hélas ! ſans tes fureurs je n'aurois pu enviſager, qu'avec effroi, une mort auſſi honteuſe. [C'eſt ainſi que cette femmelette avoit la foibleſſe d'appeler le ſupplice de la corde.] Elle fit alors la récapitulation de tous ſes crimes dans le détail le plus circonſtancié, & avec plus de mémoire qu'on ne l'en auroit crue capable. Elle en auroit fait ſans doute le catalogue complet, ſi Wild n'eût perdu patience au point que, tranſporté de colere, il la prit par les cheveux, la traîna auſſi loin que ſes chaînes purent le lui permettre, & la mit rudement à la porte.

Enfin arriva ce jour que la Fortune avoit marqué pour la conſommation de la grandeur de notre Héros. Il eſt vrai, que, par modeſtie, il avoit fait lui-même tout ce qu'il avoit pu pour ſe dérober aux honneurs publics qu'elle lui préparoit. Il avoit pris une bonne doſe d'opium, pour ſortir de deſſus la ſcene le plus promtement que faire ſe pourroit. Mais, comme nous l'avons déja obſervé dans le cours de cette hiſtoire, c'eſt en vain qu'on chercheroit à éluder les Décrets de cette impérieuſe Déeſſe. Si elle a une fois déterminé que vous ſoyez pendu, ou que vous deveniez premier Miniſtre, c'eſt peine perdue que de lui réſiſter; il faut que ſa volonté s'accompliſſe. Auſſi l'opium ne répondit-il pas au deſſein de ce grand

Homme, qui devoit terminer ſa carriere par la corde, & non par le poiſon.

Il fut averti par les gens prépoſés à cet effet, que la charrette étoit prête. Ce fut dans ce moment qu'il déploya toute la grandeur de courage qu'on a ſi fort exaltée dans les autres Héros. Sachant bien qu'il n'y avoit pas moyen de faire autrement, il leur répondit grâvement qu'il alloit les ſuivre. Il deſcendit enſuite dans l'endroit où l'on briſe en cérémonie les fers des grands hommes. Dès qu'il fut libre, il préſenta poliment la main à ſes amis & à ceux qui devoient le conduire à la potence; &, après avoir bu un coup d'eau-de-vie à leur ſanté, il monta dans la charrette. Il n'y fut pas plutôt aſſis, qu'il entendit les acclamations de la multitude, qui marquoit hautement ſon admiration à l'aſpect d'un ſi grand perſonnage.

La charrette précédée d'une troupe de Gardes à cheval, la pique à la main, s'avançoit lentement à travers les rues bordées d'une foule de Peuple, qui ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la bonne contenance de notre Héros. Ce grand Homme s'amuſoit cependant à ſoupirer ou à jurer, à chanter ou à ſiffler, ſelon les occurrences.

Lorſqu'il fut arrivé au théâtre de ſa gloire, il fut ſalué d'un cri général de la part des curieux, qui s'étoient raſſemblés de tous côtés, pour voir un ſpectacle beaucoup plus

rare qu'il ne devroit l'être dans les grandes Villes; c'eſt-à-dire, la cataſtrophe qui convient le mieux à un grand homme.

Mais quoique l'envie même fût forcée de ſe joindre dans cette occaſion à l'applaudiſſement univerſel, il ſe trouvoit pourtant encore des gens mal intentionnés, qui regardoient de mauvais œil cette immenſité de gloire dont notre Héros alloit être couronné, & qui, pour l'empêcher d'y parvenir, s'efforçoient de lui caſſer la tête, dans le tems qu'il étoit ſous la potence, & que le Chapelain lui rendoit les derniers devoirs. Ils ſe mirent donc à lui jetter toutes ſortes d'immondices. Quelques pierres étant tombées par mégarde ſur la robe du bon Eccléſiaſtique, le rendirent ſi expéditif, qu'en moins de rien il finit toutes ſes exhortations, & ſe retira en ſûreté dans un fiacre, où il attendit la concluſion de la piece, avec un ſang froid héroïque, & qu'un Poëte a ſi bien exprimé dans ces vers :

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terrâ, alterius magnum ſpectare laborem.

Nous ne devons pas omettre ici une circonſtance, qui fait voir que notre Héros a conſervé ſon caractere juſqu'au dernier ſoupir. Pendant que le Miniſtre étoit occupé à l'exhorter, Wild, au milieu d'une grêle de

pierres qui l'accabloient de toutes parts ; avoit fouillé dans la poche du ſaint Homme, & lui avoit dérobé ſon tire-bouchon, qu'il tenoit encore dans ſa main, & qu'on eut bien de la pēine à lui arracher après ſa mort.

Dès que le Miniſtre fut deſcendu de la charrette, Wild jetta ſur les aſſiſtans un regard farouche. Il alloit ſans doute répondre à leurs invectives, lorſque tout-à-coup les chevaux avancerent, & qu'au milieu de mille cris de joye, ce Héros partit ſubitement pour l'autre monde.

Ainſi finit Jonathan Wild le Grand, par une mort auſſi glorieuſe que ſa vie, & ſans laquelle cette vie illuſtre auroit été, pour ainſi dire, mutilée & imparfaite. Une telle fin eſt la ſeule choſe qui ait manqué à la plupart des Héros anciens & modernes, pour compléter entiérement leur rôle. Sans ce petit inconvénient, les gens ſages, dans tous les ſiecles, liroient leur hiſtoire avec bien plus de ſatisfaction. Ils béniroient la Fortune, qui rendroit exactement à ces grands hommes ce qui leur eſt dû, & il faut avouer qu'une pareille hiſtoire ne manqueroit jamais de nous fournir la morale la plus conſolante & la plus inſtructive.

CHAPITRE XVI.

Caractere de Wild. Concluſion de cette Hiſtoire.

IL ne nous reſte plus à préſent que de peindre le caractere de notre Héros, & de raſſembler les différens traits qui ſe trouvent épars dans ces Mémoires, pour offrir au Lecteur un tableau parfait de la *Grandeur.*

Jonathan Wild poſſédoit toutes les qualités capables de former un grand homme; ſa paſſion dominante étoit l'ambition, & la nature avoit adroitement diſpoſé toutes ſes qualités pour les fins glorieuſes auxquelles il étoit deſtiné. Il imaginoit un projet avec eſprit, le diſpoſoit avec habileté, l'exécutoit avec réſolution. La fineſſe la plus déliée, la hardieſſe la plus téméraire, lui rendoient faciles toutes ſortes d'entrepriſes.

Jamais il ne fut arrêté par aucune de ces foibleſſes qui déconcerterent les petites ames, & qui ſont généralement compriſes ſous la dénomination *d'honnêteté.* Il avoit entiérement renoncé à toute pudeur, à tout ſentiment de compaſſion & d'humanité: défauts qui, comme il ne craignoit pas de le dire, étoient directement contraires à la grandeur, & ſuffiſoient pour rendre un

homme abſolument incapable de faire dans le monde une figure un peu honnête.

Son goût pour la volupté n'étoit inférieur qu'à ſon ambition. Mais, pour ce que les bonnes gens appellent *amour*, il n'en avoit pas la moindre idée.

Son avarice n'avoit point de bornes; ſon avidité étoit ſi grande, que, quelque conſidérable que fût, dans un butin, la part que lui cédoient ſes aſſociés, il n'étoit jamais content, & ne ſe donnoit point de repos qu'il n'eût trouvé le moyen de ſe rendre maître de la foible portion qu'ils s'étoient réſervée.

Il prétendoit que les loix n'avoient été faites qu'en faveur des fripons, & pour leur aſſurer la propriété de ce qu'ils poſſédoient; que par conſéquent c'étoit en pervertir l'uſage, que de les employer contre eux à la rigueur; mais que cela n'arrivoit ordinairement que par la faute de ces Meſſieurs, & parce qu'ils n'avoient pas l'eſprit de les éluder.

La qualité qu'il eſtimoit le plus, & qu'il honoroit particuliérement dans ſes amis, étoit l'hypocriſie. Il croyoit que, ſans elle, on ne pouvoit porter bien loin le *friponiſme*, & qu'on devoit attendre peu de grandeur d'un homme qui convenoit de ſes vices: au-lieu qu'il y avoit beaucoup à eſpérer de celui qui faiſoit parade de grandes vertus. Auſſi, quoiqu'il évitât avec

ſoin ceux qu'il ſavoit coupables de quelque bonne action, il ne déſapprouvoit point une conduite réguliere, pourvu qu'elle ne fût telle qu'à l'extérieur. Il étoit lui-même, on ne peut pas plus, prodigue en démonſtrations : à l'entendre parler, c'étoit un modele de vertu & de probité. Jamais il ne ſe fit le moindre ſcrupule de jurer ſur ſon honneur, vis-à-vis même de ceux qui le connoiſſoient le mieux.

Naturellement méchant & corrompu, il affichoit ſans ceſſe la bonté & la modeſtie, & en recommandoit l'exercice à ſes plus chers confidens. Il avoit compoſé des maximes, qu'il regardoit comme autant de moyens ſûrs pour parvenir à la grandeur, & qu'il obſerva conſtamment dans toutes ſes démarches : en voici quelques-unes.

I.

Ne faire jamais à perſonne plus de mal, qu'il n'eſt néceſſaire pour l'exécution de ſon projet ; parce que le mal eſt quelque choſe de trop précieux pour le prodiguer inutilement.

II.

N'admettre parmi les hommes aucune diſtinction fondée ſur l'amitié, ou ſur quelque autre raiſon que ce ſoit ; mais les ſacrifier tous également à ſon intérêt.

III.

Ne jamais communiquer d'une affaire ; que ce qu'il en faut indiſpenſablement, à celui qui la doit exécuter.

IV.

Ne ſe fier ni à celui qui nous a trompés, ni à celui qui ſait qu'il a été trompé par nous.

V.

Ne point pardonner à ſon ennemi ; mais prendre ſes précautions, & ſavoir différer ſa vengeance.

VI.

Eviter la pauvreté & la miſere, & ne s'attacher, autant qu'il eſt poſſible, qu'au pouvoir & aux richeſſes.

VII.

Faire toujours paroître de la gravité ſur ſon viſage & dans ſa conduite, & affecter de la ſageſſe dans toutes les occaſions.

VIII.

Fomenter des jalouſies éternelles entre tous les membres de la troupe.

IX.

Ne jamais récompenſer perſonne ſelon ſon mérite, & lui inſinuer cependant toujours que la récompenſe eſt fort au-deſſus de ce qu'on lui doit.

X.

Il prétendoit que tous les hommes étoient des coquins ou des foux, & que, pour la plupart, ils étoient l'un & l'autre.

XI.

Qu'une bonne réputation étoit comme l'argent : qu'on pouvoit s'en défaire, ou du moins la riſquer, pour ſe procurer quelqu'avantage.

XII.

Que les vertus, ſemblables à des pierres précieuſes, étoient aiſément contrefaites ; que parmi les unes & les autres, les fauſſes paroient également ceux qui les poſſédoient, & qu'il y avoit bien peu de connoiſſeurs aſſez habiles pour diſtinguer le vrai diamant du diamant factice.

XIII.

Que bien des fripons s'étoient perdus, pour ne s'être pas livrés ſans réſerve à la friponnerie : un homme qui ne joue pas tout ſon jeu, doit naturellement perdre.

XIV.

Que les hommes prônoient leurs propres vertus, comme les Marchands étalent leurs marchandiſes, pour en tirer du profit.

XV.

Que le cœur devoit être le ſiege de la haine, & le viſage celui de l'affection & de l'amitié.

On trouva encore dans ſon cabinet beaucoup d'autres regles de conduite auſſi excellentes. Il s'étoit bien gardé de les publier de ſon vivant. Il ne les avoit pas toujours à la bouche, comme ces graves perſonnages qui vous débitent ſans ceſſe les plus belles maximes de morale, ſans en faire le moindre uſage dans la pratique. Notre Héros au contraire étoit fermement attaché à ſes principes; & comme il y rapportoit exactement toutes ſes actions, il avoit acquis l'habitude de ne ſe conduire que par eux, & il ne s'écarta jamais du plan qu'il s'étoit propoſé. C'eſt par-là que ce grand Homme parvint enfin à un excès de gloire, que bien peu de gens ont égalé, & que nous pouvons dire que perſonne n'a encore ſurpaſſé.

On ne peut, à la vérité, diſconvenir qu'il n'y ait eu quelques Héros qui ont cauſé de plus grands maux au Genre-humain,

main, tels, par exemple, que ceux qui ont livré généreuſement à des Tyrans la liberté de leur patrie, ou qui, après l'avoir affoiblie peu-à-peu, n'ont pas craint de s'en rendre maîtres eux-mêmes : tels encore que ces Conquérans illuſtres qui ont ſubjugué, pillé, ſaccagé, brulé, & détruit de fond en comble des Villes, des Provinces & des Nations entieres, ſans aucun autre motif que celui de la gloire, qu'un Poëte tragique appelle :

Un privilège de tuer impunément ; une tentation violente de faire le mal avec bravoure.

Cependant, s'il eſt conſtant que plus les choſes nous ont coûté, plus elles méritent de préférence de notre part, (1) tout eſt à l'avantage de notre héros.

En effet, qu'un ſimple particulier, aidé de ſon ſeul génie, trouve le moyen de ſe mettre à la tête d'une troupe à qui il n'avoit pas le moindre droit de commander ; qu'il exerce tranquillement le deſpotiſme ſur des gens ſans mœurs, & qui pourtant obéiſſent en eſclaves à ſes moindres volontés ; qu'au mépris des loix de ſon pays,

(1) Lætius eſt quotiès tibi magno conſtat honeſtum.

& du ſens commun de ſes concitoyens, il oſe ouvrir un marché au milieu de Londres, pour y débiter publiquement ſes larcins; qu'après avoir donné à ſes compagnons le plan d'un vol, il dépouille les voleurs eux-mêmes du butin qu'ils ont acquis en expoſant leur vie, & qu'ils pourroient retenir ſans crainte : ce ſont des faits qui doivent exciter toute notre admiration, & d'après leſquels nous oſons défier l'hiſtoire & la fable même, toute féconde qu'elle eſt, de produire jamais rien qui puiſſe égaler ce grand homme.

Wild n'avoit aucune des foibleſſes qu'on peut avec raiſon reprocher aux autres grands hommes; & que nous avons ſi judicieuſement relevées dans la premiere partie de cette hiſtoire. Toute ſa conduite à l'égard de ſon ami Francœur eſt une preuve convaincante que le fer, ou plutôt l'acier, de ſon grand cœur, n'avoit été ni affoibli ni altéré par aucun mêlange.

Tant que la grandeur conſiſtera dans l'orgueil, dans l'inſolence, & dans le pouvoir de nuire; en un mot, tant que *grand homme* & *grand coquin* ſeront des termes ſynonimes, Wild ſe verra, ſans rival, au faîte de la grandeur. Enfin nous croyons que, pour donner le dernier trait à ſon caractère, on devroit graver ſur ſon tombeau, ou, ſi vous l'aimiez mieux, au pied de ſa ſtatue : *que ſa mort a répondu parfaite-*

ment à ſa vie ; & que Jonathan Wild le Grand a obtenu un ſort que trop peu de grands hommes obtiennent, quoiqu'ils y aient des droits inconteſtables ; c'eſt-à-dire, *qu'il a été pendu, & qu'il a expiré ſur un gibet.*

Après avoir ſuivi notre héros juſqu'à la concluſion de ſon hiſtoire, ceux de nos Lecteurs qui portent leurs vues plus loin que la cataſtrophe, ne ſeront peut-être pas fâchés de ſavoir ce que devint Francœur.

Cet honnête marchand vit alors la fin de tous ſes malheurs. Le bon magiſtrat obtint facilement ſa grace ; & malgré la régularité de ſa conduite & la pureté de ſes motifs, il lui fit toute la réparation poſſible, lui procura la reſtitution de ſes effets, lorſque le vaiſſeau où ils étoient en dépôt fut de retour, & n'oublia rien ſur-tout pour rendre à ce citoyen vertueux ſa premiere réputation.

Francœur, après avoir ſatisfait ſes créanciers, ſe vit encore maître d'une fortune conſidérable. Le diamant que ſa femme lui avoit apporté réparoit au centuple la perte des pierreries que le Comte lui avoit payées, & dont l'argent lui avoit été dérobé par les manœuvres du grand Wild. Il ſe remit alors à ſon commerce. La compaſſion pour des malheurs qu'il avoit ſi peu mérités, lui attira quantité d'acheteurs parmi ceux qui avoient quelque penchant pour l'humanité ;

bientôt ſon travail & ſon économie lui procurerent une fortune conſidérable.

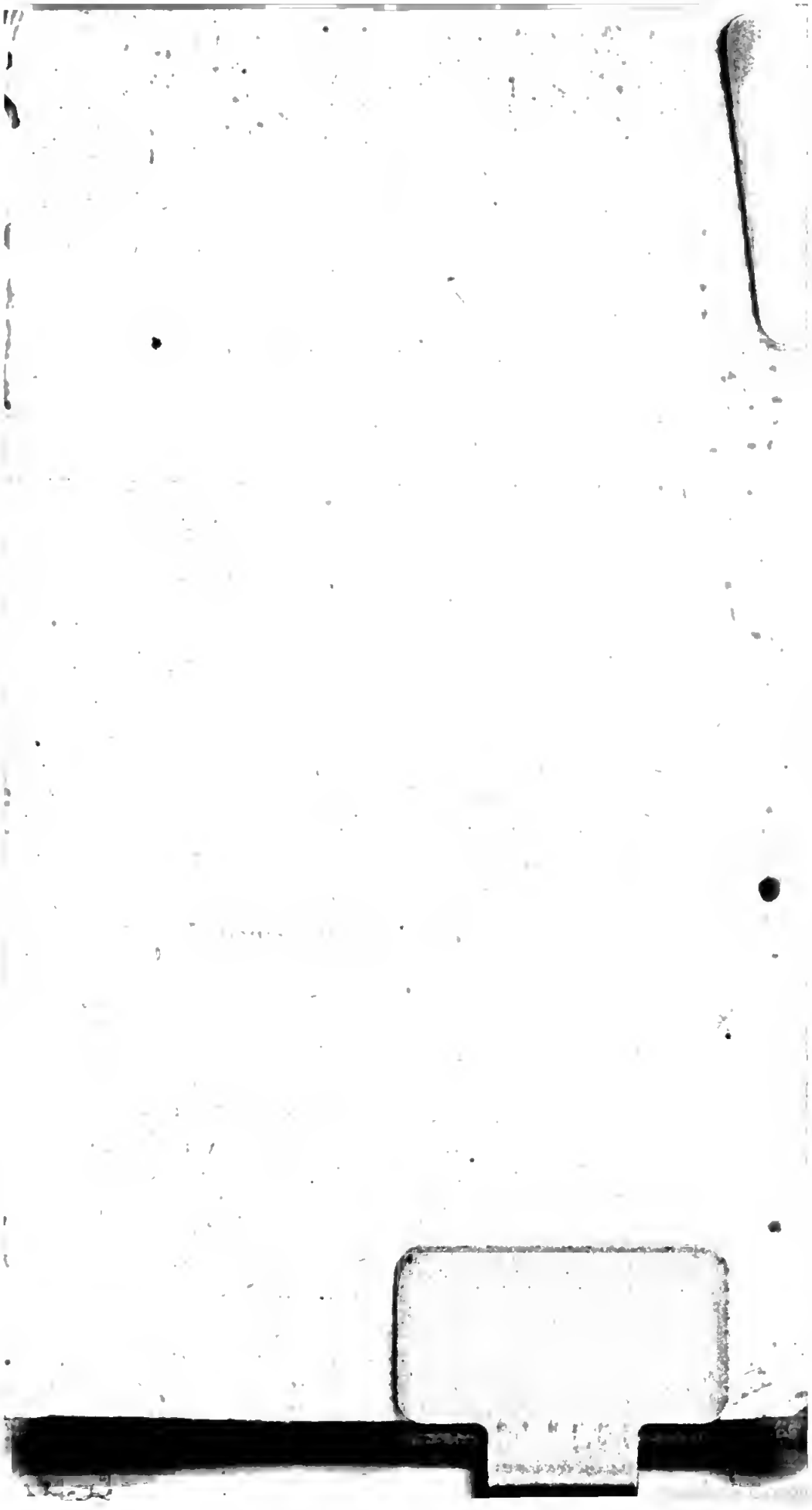
Il vécut toujours avec ſa femme dans l'union la plus conſtante. Friendly épouſa ſa fille ainée, & devint ſon aſſocié dans le commerce; pour la plus jeune, elle ne voulut point ſe marier. En vain ſon pere lui offrit-il un excellent parti avec une dot de deux mille livres ſterlings; elle le refuſa abſolument, dans l'unique deſſein de ſe dévouer entiérement à ſon ſervice, & de paſſer avec lui ſes jours. Elle ne vouloit pas qu'un autre devoir pût jamais la détourner de ce qu'elle devoit au meilleur des peres, & l'empêcher d'avoir ſoin de lui dans ſa vieilleſſe.

Ainſi Francœur, ſa femme, ſes deux filles, ſon gendre & ſes petits enfans, [car il en a actuellement quelques-uns] vivent tous enſemble dans une même maiſon. Ils ont les uns pour les autres tant d'attachement & d'affection, qu'il ſont appelés dans tout le voiſinage *la famille de l'amour.*

Pour les autres perſonnages dont il eſt fait mention dans cette hiſtoire, eu égard à la grandeur, ils eurent le ſort qui leur convenoit, ayant tous été pendus; excepté Mademoiſelle Théodoſie Snap, qui fut tranſportée en Amérique, où elle fit un bon mariage, ſe corrigea, & devint une honnête femme; & le Comte la Ruſe, qui, après avoir guéri du coup qu'il avoit

reçu de l'hermite, ſe réfugia en France, y fit un vol, fut pris, & mourut glorieuſement ſur une roue.

Quiconque examinera le ſort ordinaire des grands hommes, avouera qu'ils achettent bien cher les applaudiſſemens qu'on leur donne. Si nous réfléchiſſons aux travaux, aux peines, aux ſoins, aux inquiétudes, aux dangers, qui accompagnent chaque pas qu'ils font vers la grandeur, nous ſerons forcés d'avouer, avec un théologien célebre, qu'ils pourroient gagner le Paradis avec la moitié moins de peines, qu'il ne leur en coûte pour mériter l'enfer. Il y a plus : c'eſt que, dans ce monde même, on n'accorde pas aux grands hommes, auſſi unanimément qu'on le devroit, la récompenſe qui leur eſt due. Car, tandis que la plupart du genre-humain les comble de louanges, tandis que la Cour & la ville rétentiſſent de leurs éloges, il ſe trouve quelquefois ſous des huttes, & dans des cabanes, des gens qui blâment hautement tout cet appareil de grandeur, & qui oſent aſſurer que ces grands hommes, qui, de tous les êtres créés, ſont toujours les plus dangereux, ſont encore généralement les plus méchans, & les plus dignes d'un ſouverain mépris.

FIN.

627149